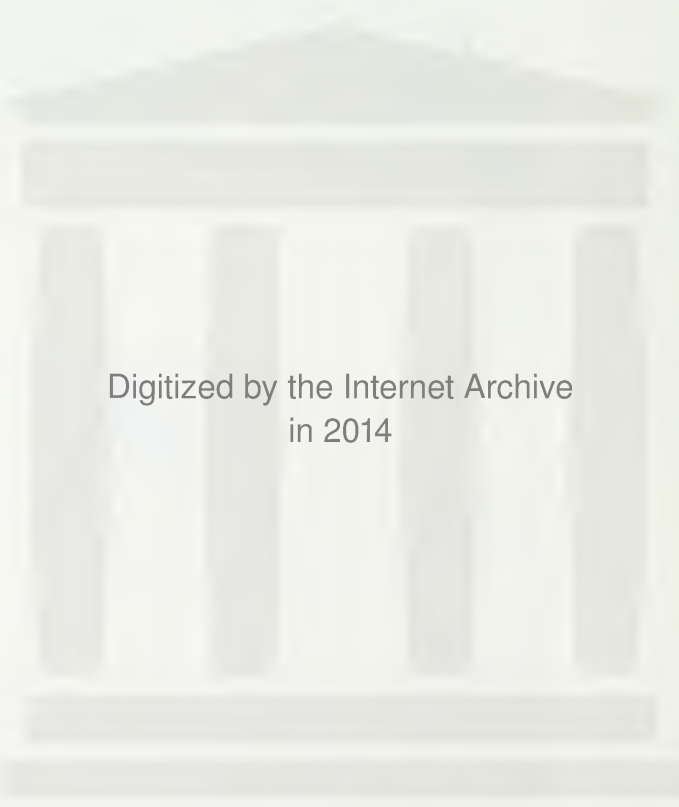




Digitized by the Internet Archive
in 2014



Oct. 1600 et Dec 8 année 1859 n° 10. 11 et 12

ALLEN COUNTY PUBLIC LIBRARY



3 1833 01828 2357

GENEALOGY
944

B873ZX,
1859

OCT-DEC

Bulletin de la Société DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES



« Et quant au premier point sur la reformation que j'ay commencée et que j'ay delibere continuer par la grâce de Dieu...., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs ... et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, 1, 5.)

« Je trouverois bien, qu'en chascune ville, il y enst per-sonnes députées pour escrire fidelement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la verité pourroit estre reduite en un volume. et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narre, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise reformée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

Un cahier tous les mois.

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. Ch. Meyrueis. — GENEVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPZIG. — F.-A. Brockhaus

AMSTERDAM. — Van Bakkenès et Cie. — BRUXELLES. — Mouron.

QUATORZIÈME ANNÉE.	121
-------------------------------------	-----

QUESTIONS ET RÉPONSES. CORRESPONDANCE.

Observations et communications, etc.	
Lettres de MM. Ch. Read et Waddington à M. Fernand Schickler, président de la Société	121
Jeanne d'Albret a-t-elle approuvé le mensonge? Réponse à une question de feu M. Lourde-Rocheblave	125
Calvin et les briseurs d'images. Note rectificative d'une assertion de M. Rosseeuw Saint-Hilaire.	127
Les Prisonniers protestants en Barbarie, par M. le pasteur Ribard . . .	131

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

Lettre de Théodore de Bèze au synode de Sainte-Foy (15 janvier 1578). . .	135
Biographie de Pierre Changuion, réfugié à Leyde (1685-1690). Communication de M. le Dr Ch. Landré, d'Utrecht.	139
Mémoire particulier sur les assemblées tenues dans les montagnes de Castres (1688). Communication de M. le past. Fraissinet, d'Aigues-Vives. .	158

MÉLANGES.

La Traduction des Psaumes de Cl. Marot et de Th. de Bèze, et celle de Ph. Desportes. Etude comparative par M. le pasteur E. Couthaud. .	177
Notice sur Isaac Casaubon (première partie)	185

VARIÉTÉS.

Album de M. Eug. Beyer, par M. J. Gaufres	195
Inauguration du temple du Plessis-Marly.	197

NÉCROLOGIE.

M. Henri Tronchin.	199
-----------------------------------	-----

Tout ouvrage dont deux exemplaires auront été envoyés au Secrétaire de la Société, sera l'objet d'une annonce et d'un compte rendu bibliographique.

UN NOUVEAU CHAPITRE DE L'HISTOIRE POLITIQUE DES RÉFORMÉS DE FRANCE (1621—1626)

Par L. ANQUEZ, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

Un vol. in-8°. 4865. Chez Durand, rue des Grès, 5.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—
AVIS DIVERS, ETC.

Un album protestant du commencement du XVII^e siècle.

Les *Archives du Bibliophile ou Bulletin de l'Amateur de livres et du Libraire*, publiées tous les mois par A. Claudin (à Paris, 42, rue d'Anjou-Dauphine), mentionnent dans le cahier coté 21, sous le n^o 5034 et la rubrique *Autographes*, un curieux Album formé tout au commencement du XVII^e siècle, et contenant surtout des échantillons de l'écriture de person- nages protestants du règne de Henri IV. Voici au surplus textuellement la description qu'en donne le catalogue :

5034. *Autographes*. NICOLAI VAN SORGEN ALBUM AMICORUM. In-8^o, v. fauve, fil., dent., ornem. Riche et ancienne reliure datée de 1604, entièrement parsemée de fleurs dorées à petits fers, tr. dor. (*Parfaite conservation.*). 200 fr.

Ce manuscrit ne contient pas moins de DEUX CENT DIX-NEUF AUTO- GRAPHEs SIGNÉS de savants et hommes célèbres des XVI^e et XVII^e siècles. Chacun d'eux a ajouté de sa main quelques sentences ou pièces de vers en l'honneur du propriétaire de ce volume, *Nicolas Van Sorgen*. Ce personnage, dont les armoiries enluminées avec la devise : *Amat victoria curam*, se trou- vent en tête du volume, a dû occuper un rang illustre dans la république des lettres. Il était natif de Delft en Hollande, comme nous l'apprennent quelques lignes qui lui sont adressées. L'énumération des 239 signatures contenues dans ce volume serait beaucoup trop longue ; nous allons signaler seulement les suivantes :

- MORNAY (Philippe de), 7 lignes, datées de *Saumur*, 15 janvier 1605.
- SENEsCHAL (Claude), 5 lignes. — *Saumur*, 16 janvier 1605.
- CHAMIER, ministre protestant dauphinois, 9 lignes. — *Montélimart*, 15 juin 1605.
- PACIUS (J.), 7 lignes. — *Montpellier*, 5 juin 1605.
- SCHUARTSEMBERGH (Guill.-Balthaz., baron de), 12 lignes. — *Orléans*, 10 fé- vrier 1605.
- CASAU BON (Isaac), 8 lignes. — *Paris*, 14 janvier 1604.
- VIGNIER (Nicolas), 12 lignes. — *Blois*, 9 janvier 1605.

LECTIUS (Jac.), 8 lignes. — Genève, 9 juillet 1605.

BÈZE (THÉODORE DE), âgé alors de 97 ans, 14 lignes. — Genève, 7 juillet 1605. — Cet autographe d'un homme aussi célèbre est fort curieux, en ce qu'il est daté de trois mois seulement avant sa mort (arrivée le 13 octobre de la même année). Accablé par les infirmités de la vieillesse, Théodore de Bèze, en traçant ces quelques lignes, commence par la sentence suivante de saint Grégoire : *Nemo agrotus est eo insanabilior qui sibi sanus videtur*, touchant exemple de constance et de résignation !

DEODATUS (J.), 6 lignes. — Genève, juillet 1605.

FAYUS (Antonius), 6 lignes. — Genève, 5 juillet 1605.

JORDAN (Jean), 22 lignes. — Genève, 12 juillet 1605. — On y remarque le curieux dicton poétique suivant du XVI^e siècle :

*Les amis de l'heure présente
Sont de la nature du melon (sic) :
Il en faut essayer cinquante
Avant que d'en trouver un bon (1).*

GODEFROY (Denis) (*Dionysius Gothofredus*), 5 lignes. — Heidelberg, 2 septembre 1605.

GRUTERUS (Janus), 7 lignes. — Heidelberg, 5 septembre 1605.

DU MOULIN (Pierre), célèbre ministre protestant, 8 lignes. — Paris, 5 décembre 1604.

PARÆUS (J.), 11 lignes. — Heidelberg, 21 août 1605.

SWIETEN (Nic. Van), 8 lignes. — Orléans, 3 mars 1605. — Avec les curieux adages français :

*Bonne terre, mauvais chemin ;
Bon avocat, mauvais voisin ;
Bonne mule, mauvaise beste ;
Belle femme, mauvaise teste.*

CONSTANTIN (ROBERT), professeur de littérature grecque à l'académie de Montauban, 14 lignes ÉCRITES A L'ÂGE DE CENT ANS, etc.,... etc.,... etc.,... et plusieurs autres autographes de divers savants, datés de SAUMUR, ORLÉANS, NIMES, LA ROCHELLE, etc.,... etc.,...

Nous n'avons eu connaissance qu'un peu tardivement de cette occasion, et nous n'avons pu voir le volume ; mais nous nous sommes enquis curieusement de son sort, et nous avons appris qu'il avait, malgré son prix assez élevé, provoqué les demandes de plusieurs amateurs. Celui qui a eu la priorité et qui en a enrichi sa collection nous est connu, et peut-être voudra-t-il bien nous mettre à même d'en communiquer quelques extraits à nos lecteurs.

(1) On voit que ce quatrain est fort ancien. On le trouve cité par Jean Rou dans un des opuscules qu'il a insérés dans ses *Mémoires*, t. I, p. 285. (Réd.)

Questions et Réponses.

Demande de renseignements sur une famille de réfugiés.

On nous a priés de poser la question suivante :

La famille BOISVIN DE BACQUEVILLE, — dont les armes sont : *D'azur à trois croix alésées d'or, deux et un*, — existe-t-elle encore en France ? Est-elle restée protestante ou devenue catholique ? Quels en sont aujourd'hui les représentants ?

Est-il vrai que Calvin, avant de poursuivre Servet à Genève, l'ait dénoncé à l'archevêque de Lyon ?

(Voir t. VII, page 225.)

Nous savions que les pages 246 à 248 du tome II de l'*Histoire de l'Eglise de Genève* par M. Gaberel, contenaient une réponse à la question ci-dessus posée. Mais nous savions aussi que l'article SERVET, destiné au dernier volume de la *France protestante* devait présenter une solution différente de la même question, et nous voulions mettre en présence les deux opinions. C'est ce que nous faisons aujourd'hui. Voici le récit de M. Gaberel :

..... En 1533, Servet achevait son *Christianismi Restitutio*, et, se couvrant du plus profond mystère, il le faisait imprimer à Vienne. A cette occasion, Calvin se montre tellement égaré par le fanatisme, qu'il arrive à n'avoir plus de notions distinctes touchant le bien et le mal. Regardant la publication du livre de Servet comme une œuvre blasphématoire, un crime de lèse-majesté divine, il voulut à tout prix anéantir l'édition et faire périr l'auteur. Pour y parvenir, au lieu de prendre la voie franche de la publicité et de déclarer aux tribunaux catholiques de Lyon l'existence d'une hérésie également punissable dans les deux Eglises, Calvin suivit la marche tortueuse des inquisiteurs. Un réfugié français, Guillaume de Trie, correspondait de Genève avec un parent catholique, nommé Arney, résidant à Lyon ; dans une de ses lettres, le protestant déclare au Lyonnais que la discipline ecclésiastique était plus sévère à Genève qu'en France, et que jamais en cette ville on ne souffrirait l'impression des abominables hérésies d'un Michel Servet, qui ont lieu clandestinement à Vienne ; et, pour prouver ce qu'il avance, il joint à son épître les premières feuilles du livre de

l'Espagnol (1). Le correspondant n'eut rien de plus pressé que de faire sa dénonciation, l'imprimerie secrète fut fouillée, et Servet interrogé ; mais, prévenu à temps par un grand personnage dont il était le médecin, il fit disparaître ses papiers les plus compromettants, et l'inquisiteur le relâcha, faute de preuves.

« Ici commence l'œuvre de Calvin. Arney mande à de Trie l'inutilité des premières recherches, et l'engage à lui livrer le reste de l'exemplaire du *Christianismi Restitutio*, afin d'y trouver quelque indice positivement accusateur. De Trie répond que c'est fort inutile, mais qu'il a obtenu de Calvin plusieurs lettres autographes de l'Espagnol, qui seront des preuves irrécusables de son identité. Ces lettres, que Servet avait jadis supplié Calvin de lui renvoyer (2), sont livrées aux inquisiteurs ; ceux-ci engagent le docteur à se rendre dans la prison de Vienne pour donner ses soins à un malade ; Servet ne soupçonne point le piège, et les portes des cachots se referment sur lui. L'inquisiteur Matthieu Ory lui présente quelques notes marginales écrites sur un livre ; Servet ne fait aucune difficulté de reconnaître son écriture. Alors on exhibe les lettres de Genève : les caractères se trouvent identiques ; toute dénégation est impossible ; ces lettres contiennent des doctrines pareilles à celles du *Christianismi Restitutio* ; Servet est gardé à vue ; son procès s'instruit ; il est condamné à être brûlé vif. Mais un ami puissant veillait sur ses jours ; M. de Maugiron, magistrat de Vienne, dont le docteur avait sauvé la fille d'une grave maladie, lui fit passer un déguisement qu'il endossa par-dessus sa robe de docteur, et, profitant de l'incurie de ses geôliers, il franchit une muraille et sortit de la ville. Après avoir erré quelque temps, il voulut aller en Italie, où il savait que ses opinions seraient plus favorablement accueillies que sur la terre française..... »

Voici maintenant l'exposé des mêmes faits, tel que le présente M. Haag (*France prot.*, IX, 271 à 274) :

« Servet, on le voit, ne renonçait pas à son projet de provoquer une réforme de la dogmatique chrétienne, plus complète que celle à laquelle les réformateurs s'étaient arrêtés. En demandant la *restitution* du christianisme, il n'était pas mu par un esprit d'hostilité, loin de là, sa foi était sincère, son respect profond pour la personne du Christ et pour son œuvre. Il ne voulait pas détruire la religion de Jésus, mais la purifier. On dit, et

(1) Comment ce livre était-il en sa possession ? Nul ne le sait ; les adversaires de Calvin pensent que Servet le lui avait envoyé. Nous ne pouvons rien affirmer sur ce point, et, ne nous appuyant que sur des faits déterminés, nous ne faisons intervenir Calvin que lorsque des pièces positives autorisent notre affirmation.

(2) Lettres de Servet. Bibliothèque publique.

nous n'avons pas de peine à le croire, que ce fut dans l'espoir de gagner Calvin à ses idées, qu'il entra en correspondance avec lui par l'intermédiaire du libraire Frellon, leur ami commun; mais emporté bientôt par son orgueil excessif, il prit avec l'auteur de l'*Institution chrétienne* son protecteur, hautain, méprisant même, qui devait naturellement blesser le réformateur de Genève, non moins orgueilleux que lui et non moins absolu dans ses convictions. L'irritation de Calvin perce dans une lettre du 13 février 1546, qu'il écrivit à Jean Frellon : « Pource qu'il (Servet) m'avoit écrit d'un esprit tant superbe, je luy ay bien voulu rabatre un petit de son orgueil, parlant à luy plus durement que ma coustume ne porte... S'il poursuit d'un tel style comme il a faict maintenant, vous perdrés tems à me plus solliciter à travailler envers luy, car j'ay d'autres affaires qui me pressent de plus près. »

« Servet n'en continua pas moins à harceler Calvin, comme s'il eût pris à tâche de l'exaspérer. En même temps, avec cette ténacité qu'inspire une conviction profonde, il tentait, mais sans succès, d'associer Viret à ses projets, et il écrivait à Abel Poupin une lettre qui devait révolter tous les ministres genevois : « *Evangelium vestrum*, lui disait-il, *est sine Deo, sine fide vera, sine bonis operibus. Pro uno Deo, habetis tricipitem Cerberum; pro fide verâ, habetis fatale somnium, et opera bona dicitis esse inanes picturas.* » Une conduite aussi imprudente ne s'explique que par un zèle allant jusqu'au fanatisme.

« Repoussé par les réformateurs de la Suisse française comme il l'avait été par les réformateurs allemands, Servet résolut d'agir seul. En 1552, il envoya au libraire bâlois Marrin un nouvel ouvrage de sa façon, et, sur son refus de le publier, il prit des arrangements avec Balthasar Arnoullet, libraire de Vienne, et Guillaume Guérout, son beau-frère, tous deux protestants secrets, pour le faire imprimer en cachette à ses frais. Cet ouvrage, qui parut au commencement de 1553, sous ce titre : *Christianismi Restitutio. Totius ecclesiæ apostolicæ ad sua limina vocatio, in integrum restitutâ cognitione Dei, fidei Christi, justificationis nostræ, regenerationis baptismi, et cœnæ Domini manducationis. Restituto denique nobis regno cœlesti, Babylonis impiæ captivitate soluta et Antichristo cum suis penitus destructo*, s. l., 1553, in-8°, a été supprimé avec tant de soin qu'il n'existe plus que deux ou trois exemplaires de l'édition originale; mais il a été réimprimé ligne pour ligne, sur l'exemplaire de la bibliothèque de Vienne en Autriche, par les soins de de Murr, Nuremb., 1791, in-8°.

« Il n'est pas facile de se faire une idée claire et nette du système de Servet, même après avoir lu son livre, tant il s'exprime d'une manière confuse dans un style incorrect, presque barbare. Nous essayerons pourtant

de l'analyser en peu de mots. Partant du principe de l'indivisibilité absolue de Dieu, il arrive, d'induction en induction, à nier les dogmes fondamentaux du christianisme. Dieu, être abstrait, parfaitement un et simple, n'exerce pas directement son action sur le monde, dont il est séparé par un abîme incommensurable. L'intermédiaire dont il se sert, le lien qui rattache le fini à l'infini, est le monde des idées, êtres personnels et actifs, émanant de l'essence de Dieu et types éternels des choses. Distinctes de Dieu, sans être séparées de lui, elles vivifient la matière et l'unissent à Dieu. Il y a donc trois mondes à la fois distincts et unis : Dieu, les idées, les êtres. Les êtres sont contenus dans les idées, les idées le sont en Dieu, donc Dieu est tout et tout est Dieu. Cette théorie panthéiste n'est au fond que le système du philosophe alexandrin Philon, avec lequel le système de Servet offre les plus frappantes analogies, non-seulement au point de vue de la métaphysique, mais à celui de la christologie, comme nous allons le démontrer.

* Le centre du monde idéal, du monde des forces divines, des attributs divins, des paroles, des anges, pour parler le langage biblique, est le Logos, la Parole par excellence, le Christ, qui résume en lui toutes les paroles ou idées : *Christus ipse est idearum pelagus æternum*. Comme hypostase émanée immédiatement de la substance de l'Être absolu, Christ est le Fils de Dieu, contenant en soi tous les êtres : *Non solum in se ipso humanæ commiscet et unit, sed et divinæ humanis in unam veram substantiam*. Sans le Christ, Dieu serait resté un principe inaccessible à l'intelligence humaine. *Quid enim potuit unquam homo de Deo imaginari, prius quam se illi visibilem præbuit?* C'est lui qui l'a révélé; il est la lumière de Dieu, sa manifestation la plus parfaite; il est Dieu : *Vere adorandus verusque Deus*; consubstantiel : *Ex vera Dei substantia genitus*, et co-éternel au Père, comme Verbe : *Verbum in Deo proferente est ipsemet Deus loquens*. Mais ce Logos éternel n'est devenu Fils qu'en se manifestant dans le temps, pour relever la nature humaine de l'état d'abaissement où l'avait réduite la chute d'Adam, la ramener à sa pureté primitive et, par sa médiation, faire les hommes fils de Dieu. De même que Dieu se manifestant au monde est le Verbe, il s'appelle le Saint-Esprit en tant qu'il se communique au monde, qu'il exerce une action morale sur l'esprit de l'homme. Ainsi, comme Sabellius, Servet ne voyait dans les trois personnes de la Trinité que trois différents modes de manifestation de l'Être absolu. *Multiformes deitatis aspectus, diversæ facies et species*. Il ne pouvait concevoir un Dieu en trois hypostases : *Veri hi sunt tritheitæ et athei, qui Deum non habent, nisi tripartitum et aggregativum*.

* Ce système, mélange des idées de Philon, de Sabellius et de Photin, devait produire un scandale horrible chez les protestants comme chez les catholiques. Servet n'en doutait pas, et cependant, soit désir de faire par-

ler de lui, soit besoin de répandre ce qu'il croyait la vérité, il ne craignit pas de se jeter dans un danger presque inévitable ; seulement il prit les précautions nécessaires pour que l'auteur du livre ne fût pas connu : il en envoya tous les exemplaires à Lyon avec ordre de les expédier en Italie et en Allemagne. Jean Frellon en fit tenir un exemplaire à Calvin (1). Peu de jours après, le 26 février 1553, Guillaume de Trie, répondant à un de ses parents, Antoine Arneys, de Lyon, qui lui avait écrit pour l'exhorter à rentrer dans le sein de l'Eglise romaine, lui disait : « Je me suis esbay comment vous m'osez reprocher entre aultres choses que nous n'avons nulle discipline ecclésiastique ny ordre, et que ceulx qui nous enseignent ont introduit une licence pour mettre confusion partout ; et cependant je veois, Dieu mercy, que les vices sont mieux corrigez de pardeçà que ne sont en toutes vos officialitez. » Et pour le prouver, « je vous puy, ajoutait-il, alléguer ung exemple qui est à vostre grande confusion, puisqu'il le fault dire. C'est que l'on soutient de pardelà un hérétique qui mérite bien d'estre bruslé par tout où il sera. Quand je vous parle d'hérétique, j'entends ung homme qui sera condamné des papistes aultant que de nous ou pour le moins qui le doit estre. Car combien que nous soyons diffèreus en beaucoup de choses, si avons-nous cela commun que en une seule essence de Dieu il y a trois personnes, et que le Père a engendré son Fils qui est sa sagesse éternelle devant tout temps, et qu'il a eu sa vertu éternelle qui est son Saint-Esprit. Or quand ung homme dira que la Trinité laquelle nous tenons, est un cerberus et monstre d'enfer et desgorgera toutes les villainies qu'il est possible de penser contre tout ce que l'Escripture nous enseigne de la génération éternelle du Fils de Dieu, et que le Saint-Esprit est la vertu du Père et du Fils, et se mocquera à gueulle desployée de tout ce que les anciens Docteurs en ont dict, je vous pryé en quel lieu et estime l'arez-vous?... Quelle honte est-ce que l'on face mourir ceulx qui diront qu'il ne fault invoquer que ung seul Dieu au nom de Jésus-Christ, qu'il n'y a aultre satisfaction que celle qui a esté faite en la mort et passion de Jésus-Christ, qu'il n'y a aultre purgatoire qu'en son sang, qu'il n'y a aultre service agréable à Dieu que celuy qu'il commande et approuve par sa Parole ; que toutes peintures et images que les hommes contrefont sont autant d'idoles qui profanent sa Majesté ;

(1) Cet exemplaire, dit-on, est le même que celui qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. On prétend qu'il a été retiré du bûcher de Servet. Il suffit d'un léger examen pour se convaincre que c'est là un conte fait à plaisir. Qu'il ait été en la possession de *Colladon*, qui y a joint un Index de sa propre main, on ne saurait en douter ; mais si c'est l'exemplaire donné par Frellon à Calvin, comme il est complet, il en résulte que de Trie détacha d'un autre exemplaire la feuille qu'il envoya à son parent, ce qui vient à l'appui de notre opinion, que Calvin ne s'est pas fait le dénonciateur du malheureux Servet.

« qu'on doibt garder les sacremens en tel usage qu'il a esté ordonné de
 « Jésus-Christ. Voire et qu'on ne se contente point de faire mourir telles
 « gens d'une simple mort, mais qu'on les brusle cruellement. Cependant
 « voilà qui nommera Jésus-Christ idole; qui détruira tous les fondemens
 « de la foy; qui amassera toutes les rêveries des hérétiques anciens; qui
 « mesme condamnera le baptesme des petits enfans l'appelant inventions
 « diaboliques; et celluy-là aura la vogue entre vous et le supportera-t-on
 « comme s'il n'avoit point failly. Je vous pryé, où est vostre zèle que vous
 « prétendez et où la police de cette belle hiérarchie que vous magnifiez
 « tant? L'homme dont je vous parle a esté condamné en toutes les Eglises
 « lesquelles vous réprouvez. Cependant il est souffert entre vous, voire
 « jusques à y faire imprimer ses livres, qui sont si pleins de blasphèmes,
 « qu'il ne fault point que j'en die plus. C'est un Espagnol portugallois
 « nommé Michaël Servetus de son propre nom, mais il se nomme Ville-
 « neuve à présent, faisant le médecin. Il a demeuré quelque temps à Lyon,
 « mainctenant il se tient à Vienne, où le livre dont je parle a esté imprimé
 « par un quidam qui là a dressé imprimerie, nommé Balthazard Arnoul-
 « let. Et afin que vous ne pensiez que j'en parle à crédit, je vous envoye
 « la première feuille pour enseigne. » L'abbé d'Artigny attribue sans au-
 cune hésitation cette lettre à Calvin; *Castalion* dit seulement qu'on croyait
 y reconnaître son style. Pour nous, jusqu'à preuve du contraire, nous n'y
 verrons que la réponse d'un protestant instruit dans sa religion et au cou-
 rant des controverses du temps, qui rétorque avec une certaine habileté
 les arguments de son adversaire. Or, à cette époque, les gens même du
 peuple (nous en avons donné des preuves) savaient « raisonner en théolo-
 giens » et même avec une étonnante sagacité, sur de subtiles questions de
 métaphysique; comme, de nos jours, on a vu des ouvriers développer avec
 un remarquable talent leurs idées sur les problèmes du socialisme. Guil-
 laume de Trie d'ailleurs n'était ni un homme de métier, ni un marchand
 en faillite, comme le suppose très gratuitement M. Saisset. Seigneur de
 Varennes, il descendait de l'illustre maison de Trie et s'était allié ou s'allia
 quelque temps après à la célèbre famille de *Budé* (Voy. II, p. 74). Une de
 ses filles, MARIE, épousa en 1575, *Jean de Normandie*, et une autre,
 ANNE, se maria en premières noces avec *Matthieu Sève*, échevin de Lyon,
 dont les descendants occupèrent à Genève un rang très distingué. Un gen-
 tilhomme, dans une position sociale aussi avantageuse que la sienne, ne
 devait pas l'abandonner à la légère, et avant d'y renoncer pour embrasser
 la religion protestante et se retirer à Genève, il est permis de croire qu'il
 avait étudié à fond les ouvrages de polémique. En supposant même qu'il
 n'eût pas reçu, lui aussi, un exemplaire du *Christianismi Restitutio*, ne
 pouvait-il pas connaître la doctrine de Servet par la lecture de ses pre-

miers écrits? N'aggravons pas les torts de Calvin, en les chargeant, sans preuve suffisante, du rôle honteux de délateur.

« Il se peut même que de Trie n'ait nullement eu l'intention de provoquer des poursuites ; autrement (Nicéron l'a déjà fait observer), pourquoi se serait-il adressé à Lyon et non pas à Vienne? Quoi qu'il en soit, après avoir lu la lettre de son parent, Arneys, piqué sans doute des récriminations qu'elle contenait, s'empressa de la communiquer à l'inquisiteur Matthieu Orry, qui commença sans retard une enquête ; mais l'information la plus sévère ne fit rien découvrir qui prouvât que Servet était l'auteur de l'ouvrage en question. Orry retourna donc à Lyon et fit écrire par Arneys à de Trie pour réclamer de plus amples informations. De Trie répondit le 26 mars : « Quand je vous escrivis la lettre que vous avez communiquée à
« ceux qui y estoient taxés de nonchalance, je ne pensois point que la
« chose deust venir si avant. Seulement mon intention estoit de vous re-
« monstrier quel est le beau zèle et dévotion de ceux qui se disent pilliers
« de l'Eglise, bien qu'ils souffrent tels désordres au milieu d'eulx, et ce-
« pendant persécutent si durement les pauvres chrétiens qui désirent de
« suyvre Dieu en simplicité. Pource que l'exemple estoit notable et que
« j'en estois adverty, il me sembla que l'occasion s'offroit d'en toucher
« en mes lettres selon la matière que je traitois. » Arrivant ensuite à l'objet de la lettre de son cousin qui lui demandait de lui envoyer l'exemplaire entier du livre de Servet, il s'excusa de ne pouvoir le faire ; mais, lui dit-il, « je vous mettray en main plus pour le convaincre, assavoir deux
« douzaines de pièces escriptes de celui dont il est question, où une partie
« de ses hérésies est contenue. Si on luy mettoit au devant le livre imprimé,
« il le pourroit regnyer, ce qu'il ne pourra faire de son escripture..... Je
« confesseray une chose, que j'aye eu grand'peine à retirer de ce que
« je vous envoie de M. Calvin ; non pas qu'il ne désire que les blasphèmes
« exécrables ne soyent réprimez, mais pource qu'il luy semble que son
« devoir est, quant à luy qui n'a point de glaive de justice, de convaincre
« plustost les hérésies par doctrine, que de les poursuyvre par tel moyen ;
« mais je l'ay tant importuné luy remontrant le reproche de légiereté qui
« m'en pourroit advenir s'il ne m'y aidait, qu'en la fin, il s'est accordé à
« me bailler ce que verrez. » Avoir consenti, pour éviter à un fidèle de son Eglise « le reproche de légèreté, » à se dessaisir de lettres qui lui avaient été écrites par un hérétique, son ennemi, bien qu'il sût que cette complaisance devait conduire le malheureux au bûcher, tel a été le crime commis dans cette affaire par Calvin contre les lois de l'humanité et de la charité chrétienne. Quant à de Trie, toute sa conduite trahit un prosélyte fanatique... »

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

NOUVELLES DE LA RÉFORME ALLEMANDE A LA COUR DE FRANCE.

1521.

M. P. Raymond, archiviste à Pau, a publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (4^e série, t. V), une relation secrète écrite de Dijon, dans l'été de 1521, par un agent diplomatique résidant auprès du roi de France, relation qui s'est conservée aux archives des Basses-Pyrénées, sous le titre de *Nouvelles de la cour de France*. Elle était adressée à Henri II, roi de Navarre, alors âgé de dix-huit ans. Nous en extrayons le passage suivant, où « le commencement des démêlés de Martin Luther avec le pape y est raconté en termes assez crus, » ainsi que le dit M. Raymond.

L'empereur, à la requeste de nostre saint-père le pape, fit dernièrement venir à Wormes frère Martin Luther, augustin, sur le sauf-conduit de luy et de monsieur le duc de Saxonne électeur, lequel Luther a esté condampné hérétique par nostre dit saint-père et par les universités de Couloingne, de Louvain et de Paris, et lors ledit empereur estant en son siège impérial en la présence des princes de l'empire et de plusieurs autres, qui là estoient en publicque, luy fit demander par messire Aleander, ambassadeur de nostre dit saint-père, si vouloit soubstenir et maintenir ce qu'il avoit dit et escript contre nostre dit saint-père et son auctorité et puissance et de ses pardons et indulgences, et aussi ce qu'il avoit dit et escript de messieurs les cardinaux du saint-siège apostolicque et de la court de Romme. Sur quoy ledit Luther fit response affirmative, et dit qu'il vouloit soubstenir et maintenir jusques au sang ce qu'il en avoit dit et escript, et que c'estoit choses vrayes et manifestes; et en oultre ledit empereur luy fit demander si vouloit soubstenir et maintenir ce qu'il avoit dit, escript et fait imprimer par ung livre *De Captivitate Babilonis*, et aultres livres, et en oultre dit qu'il vouloit soubstenir et maintenir (ce qu'il avoit dit) et fait imprimer, mais non pas ce que ses ennemys ont fait imprimer. Et après ledit Luther dit audit empereur, en latin et en alleman, comme il se donnoit merveilles de luy et de son conseil, de vouloir soubstenir contre luy, qui est zéléateur

de nostre foy catholique, nostre dit saint-père le pape, qui usurpe et accipe tout le temporel des terres de l'Eglise, lesquelles lui appartiennent, et aussi luy dit comme il se esmerveilleoit comme nostre dit saint-père avoit envoyé devers luy ledit Aleander son ambassadeur, pour une si grosse matière, lequel Aleander n'est pas théologien et n'a que la langue latine, et est juif; et dit plusieurs aultres choses qu'ilz seroient prolixes à escrire, en se gaudissant et mocquant de nostre dit saint-père et de son dit ambassadeur, et s'en retourna en la ville et université de Bitemberg, où il fait sa résidence, et sont plusieurs princes et seigneurs et gentilzhommes et villes en Allemagne qu'ilz le soubstiennent. Et en retournant, l'empereur, pour complaire à nostre saint-père, fit prandre et arrester ledit Luther en certain lieu par un gentilzhomme, de quoy le duc de Saxonne fut adverti, et le fit délivrer en ensuyvant son dit sauf-conduit.

CONFESSION DE FOI DES VAUDOIS DE PROVENCE.

1543.

On connaît les persécutions dirigées, dans les dernières années de François I^{er}, contre les Vaudois de la Provence. En 1541, ceux de Cabrières, sommés par l'évêque de Cavaillon de lui soumettre leur doctrine, lui présentèrent une confession de foi, aussi simple qu'elle est évangélique. Ils la communiquèrent en même temps au savant et bienveillant Sadolet, évêque de Carpentras; ce dernier trouva peu à y redire. Adoptée, à ce qu'il paraît, par tous les Vaudois du pays, elle fut présentée en leur nom au roi François I^{er}, en 1543. Mais elle ne fit aucun effet; la persécution suivit son cours; une population paisible et tranquille fut exterminée, et le sac de Mérindol et de Cabrières compte parmi les plus odieuses iniquités commises par l'intolérance.

La confession en question a été publiée par Léger, dans son *Histoire des Eglises vaudoises*, I, 107. Nous en donnons ici un texte plus complet et plus authentique; il est tiré d'un manuscrit du milieu du XVI^e siècle, annexé à un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Valdensium ac quorundam aliorum errores*,... *autore Claudio Coussord*. Paris, 1548. In-8°.

C. S.

Nous croyons qu'il n'est qu'un seul Dieu, qui est esprit, souverain créateur de toutes choses, père de tous, qui est sur tous et par toutes choses, et en nous tous, lequel on doit adorer en esprit et vérité, et non pas figures et choses visibles; auquel seul nous attribuons et donnons gloire de nostre vie, nourrissement, vestement, santé et maladie, prospérité et adversité, l'ayant comme auteur de toute bonté, le craignant comme celui seul qui peut faire vivre et mourir, le priant comme celui seul qui conçoit les cœurs.

Nous croyons que Jésus-Christ est le Fils et l'image du Père, et qu'en lui habite toute plénitude de divinité; par lequel nous connaissons le Père, lequel est seul nostre médiateur et avocat, et n'y a point d'autre nom sous le ciel donné aux hommes auquel il nous faille estre sauvé, au seul nom duquel nous invoquons le Père, et ne usons d'autres oraisons que de celles qui sont contenues en l'Écriture sainte, ou en celles concordantes en sentences.

Nous croyons que le saint Esprit est nostre consolateur procédant du Père et du Fils, par l'inspiration duquel nous faisons prières estans par lui renouvellez, lequel fait toutes bonnes œuvres en nous, et par lui avons connaissance de toute vérité.

Nous croyons et tenons qu'il est une seule sainte Eglise, qui est la congration (*sic*) de tous les élus et fidèles qui furent dès le commencement du monde et seront jusques à la fin, de laquelle nostre Seigneur Jésus-Christ est le chef, laquelle est gouvernée par la seule Parolle et conduite par le saint Esprit, en laquelle tous bons chrétiens doivent converser, car elle prie pour tous sans cesser, et d'icelle la prière est agréable à Dieu, hors laquelle nul ne peut estre sauvé.

Nous tenons que les ministres de l'Eglise, comme évêques et pasteurs, doivent estre irrépréhensibles tant en vie qu'en doctrine, autrement qu'on les doit desposer de tel office, et en substituer d'autres en leurs lieux, et que nul ne doit présumer cest honneur, sinon celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron nourrissant le troupeau de Dieu, non point pour occasion de gain déshonneste, et non point comme ayant seigneurie sur le clergé, mais estant de courage l'exemplaire du troupeau en parole et conversation, en charité et en foy et chasteté.

Nous confessons que les roys, princes et gouverneurs sont établis

et ordonnez ministres de Dieu, ausquels on doit obéir, car ils portent le glaive pour la deffence des innocens et punition des malfaiteurs; pour ceste cause, sommes tenus de leur païer tribut, de laquelle puissance nul ne doit présumer de s'exempter, ce qui est deffendu en l'exemple de nostre Seigneur Jésus-Christ, qui a voulu païer tribut sans entreprendre jurisdiction et seigneurie temporelle, seulement paovreté et le glaive de la Parolle du Père.

Nous confessons que le baptesme de l'eau est ung signe visible et extérieur, lequel nous représente ce que par la vertu de Dieu invisable ainsi occurance est dedans nous, sçavoir est rénovation d'esprit et mortification de nos membres en Jésus-Christ, par lequel aussi nous sommes receus en la sainte congration du peuple de Dieu, et protestant et déclarant de icelle nostre foy et changement de vie.

Nous tenons que le saint sacrement et la table ou Cène de nostre Seigneur Jésus-Christ est une sainte mémoire et actions de grâces des bénéfices que nous avons receue par sa mort et passion, qu'on doit faire ensemble en foy et charité, et d'esprouver soy-mesme, et aussi manger de ce pain et boire de ce calice participant du corps de nostre Seigneur et communicant en son sang, tout ainsi qu'il est escript en l'Escripture sainte.

Nous confessons que le mariage est bon et honorable, saint et de Dieu institué, lequel ne fault deffendre à personne, s'il n'y a empeschement par la Parolle de Dieu.

Nous confessons que ceulx qui craignent Dieu enquerteront les choses qui luy plaisent, pour faire bonnes œuvres, lesquelles il a préparées affin qu'on chemine en icelles, qui sont charité, joye, paix, patience, bénignité, bonté, foy, débonnaireté, atrempance, et autres œuvres contenues en l'Escripture sainte.

Au contraire, nous confessons qu'il se fault donner garde des faulx prescheurs, desquels le but est de révoquer le peuple de la vraye adoration qui appartient au seul Dieu, et enseignent de soy appuyer aux créatures et fier, et aussi délaïsser les bonnes œuvres qui sont contenues par le discours de l'Escripture sainte, et de faire celles qui sont inventées par les hommes.

Nous tenons pour la seule reigle de nostre foy le Vieil et Nouveau Testament, et nous accordons en la généralle confession de la foy avec tous les articles contenus au symbole des Apostres.

Lesdictz *Vauldoys* disent avoir envoyé leur présente doctrine au révérendissime cardinal de Carpentra, *Sadolet*, et prié, s'il y avoit chose qu'il estimast contre Dieu et sa Parolle, qu'il luy pleust le corriger et leur en advertir; lequel disent leur avoir mandé qu'il n'y avoit aucune chose qu'il estimast estre contre Dieu, seulement qu'il seroit bon de changer quelques mots, combien qu'ils ne feussent pas mauvais. Et telle confession de leur foy ont depuis envoyée au Roy très chrétien lesdicts *Vauldois* au pais de *Prouvence*, l'an 1543.

LETTRE INÉDITE DE THÉODORE DE BÈZE

A MONSIEUR CÉCIL

1562.

M. F. de Witt a bien voulu nous communiquer la lettre suivante, transcrite par lui au *British Museum* (Bibl. Landsdown, Ms. num. 42).

Théodore de Bèze à Sir Cécil, secrét. d'Estat de la Grande-Bretagne.

Monseigneur, il me seroit impossible de vous rendre la pareille, ayant reçu de vous tant que de me daigner escrire. De quoi j'espérois vous remercier en personne, mais mon voyage estant desjà tout prest a esté rompu, à l'occasion que pourrez trop mieux entendre de Mons. de Trocmartin que de moy, avec mon très grand regret, voyant bien que si Dieu n'a pitié de ceste paovre nation, elle s'en va précipiter d'elle-mesme et sans occasion en plus grands troubles que jamais. toutesfois que Dieu nous trouvera tousjours quelque refuge pour passer la tempeste; et nommément, Monseigneur, je ne vous doy dissimuler que toutes gens de Dieu ont plus conceu d'espérance de Sa Majesté que de tous autres, quels qu'ils soyent aujourd'huy, la voyant d'elle-mesme si affectionnée à maintenir les paovres affligez, et davantage assistée de tels personnages que vous, Monseigneur, qui jusqu'icy l'avez maintenue en ceste bonne volonté et maintiendrez jusques au bout, ainsi que nous espérons. Et moi-mesme, en mon particulier, me voyant assailly de Satan de tous costés par nouvelles calumnies, j'ay conceu ceste espérance de vous en particulier, pour

la faveur qu'il vous a pleu me monstrier en vos lettres que, cas advenant que la tempeste fust si grande sur moy que ne me penser subsister ny en ma patrie, pour laquelle toutesfoys j'ay faict ce que j'ay peu, ny en pays circumvoisins, je trouveray tousjours quelque petit coing de retraite par delà pour user mes jours en quelque peu de repos. De quoy j'ay supplié Mons. de Trocmartin vous tenir quelque propos. Vous priant me faire ce bien de m'estimer de vos plus affectionnez serviteurs, Monseigneur, je prie nostre bon Dieu et Père vous bénir en toutes grâces de plus en plus, et vous maintenir en sa sainte et digne garde.

Vostre très humble serviteur,

DE BESZE.

De Caen, ce x de mars 1562.

LETTRE D'ANDRÉ RIVET A MADAME DE LA TRÉMOUILLE.

1609.

(Communication de M. B. Vaurigaud.)

Du 7^e de mars 1609.

Madame, je vous renvoie suivant vostre commandement le traicté de la *Justice de Christ*, duquel j'ai retenu copie après l'avoir leu. Il ne m'appartient pas de donner jugement sur ce qui procède de celui d'un tel personnage, toutefois s'il m'est licite de le dire, il couche faiblement nos dires et fortifie celui de Piscator et ses fauteurs, et combien que sur la fin il conseille une bonne modération il se rend peu capable d'en estre creu, se monstrent trop partial en tout le reste de son discours, auquel en somme je n'ai rien trouvé que les argumens couchés en la lettre de Piscator de laquelle j'ay l'original, tous fondés sur certaines suppositions débattues de fausseté et sur une division manifeste de choses du tout conjointes. Ce n'est pas mon intention d'entrer en picque pour cela avec personne, attendu que grâces à Dieu nous n'en sommes point de deçà troublés ; mais j'estime qu'il est aisé à respondre à tout ce qui pourroit répugner à ce qui fut déterminé au synode de La Rochelle pour estre enseigné par toutes

nos Eglises, à sçavoir que nous sommes justifiés devant Dieu par l'imputation de l'obéissance que notre Seigneur Jésus-Christ a rendue à Dieu son Père tant en sa vie qu'en sa mort ; entendant néanmoins que les questions de sa vie, les libres et volontaires èsquelles certes consiste l'obéissance et sans lesquelles sa mort et passion n'auroient aucune vertu et efficace. Car la passion^e de soy ne peut agir, c'est l'action. Voilà pourquoy j'estime qu'il y a de l'absurdité à faire une justice passive distinguée de l'active, en sorte qu'elles soient faites du tout diverses. Comme il semble que les deffenseurs de ceste opinion descrivent, je désirerois qu'on considérast bien qu'il y a différence entre la justification de l'homme simplement et la justification de l'homme pécheur et lors on verroit comment on peut dire que la justification n'a besoing que d'une, partie ou comment deux luy sont nécessaires. L'homme simplement en sa création devant le péché, comme les saints anges à présent, eust esté justifié sans rémission et abolition du péché par l'acceptation de sa propre justice. Mais en l'estat auquel nous sommes nous avons besoing de la mortification de la chair par la rémission des péchés et de la vivification de l'esprit par l'imputation de justice ; car ces deux choses se considèrent distinctement en nostre justification par l'imputation comme elles sont distinctes en nostre sanctification commune, et certes je ne voy point que ces messieurs respondent bien à l'objection des adversaires, à sçavoir que la justification ne nous est pas conférée seulement afin que nous évitions les peines d'enfer, mais aussy afin que nous acquérions le prix de la vie céleste. Ceux qu'il a justifiés il les a glorifiés, dit l'Apostre, Rom. VIII. Or la seule rémission des péchés délivre de la peine, mais elle n'attribue point de prix et de gloire, ce que nous voyons tous les jours en jugemens ordinaires. Car ceux qui sont absous par le juge sont délivrés de la mort, mais ils ne reçoivent point de nouveau prix pour estre jugés n'estre ou n'avoir esté coupables. Et ce que disent les contredisans que celuy auquel les péchés sont remis n'est plus pécheur, et par conséquent juste pour obtenir vie éternelle, ne satisfait pas pour ce mesme que nous pouvons donner un estat mitoyen entre n'estre point pécheur et avoir la vie éternelle, à sçavoir l'estat d'innocence et de justice telle qu'estoit celle d'Adam devant le péché. Car il n'estoit point pécheur et toutefois il n'avoit point encore la vie éternelle, combien qu'il ne fust point coupable de mort. Ces deux choses ne sont pas nécessairement conjointes, n'estre point coupable

de mort éternelle et estre capable de vie éternelle. Je ne tiens pas aussy pour ferme ce fondement de ceste mutilation de justice, à sçavoir que Jésus-Christ devoit pour lui-même en tant qu'homme cette obéissance à la loi morale et par conséquent ne l'a faicte pour les autres. Car pourquoy ne sera l'obéissance active de Christ personnelle à luy et commune à tous ceux qui sont incorporés en luy aussy bien que la désobéissance personnelle en Adam a esté faicte commune à toute sa postérité. Cette loy de Dieu (say ces choses et tu vivras) n'est point abolie par Christ, mais est accomplie en Christ en la personne duquel nous avons faict ce que Dieu commande, et mérité ce qu'il promet et ne s'ensuit pour cela que nous n'y soyons obligés afin que par icelle nous tesmoignons que nous sommes vivans en Christ. Mais je m'estens un peu trop sur cette matière et pour me sembler ridiculement vouloir esclairer le soleil, veu et considéré que Dieu vous a donné abondamment de son Esprit pour mieux juger de ces choses et que vous estes près des plus relevés esprits en comparaison desquels nous voyons peu ; et toutefois j'espère de votre faveur, Madame, qu'en cette abondance vous prendrez en bonne part mon peu et le prendrez pour vous seule s'il vous plaist, sinon le donnerez au feu. Car je ne désire entrer en contention avec personne, mais seulement en particulier vous dire ce que Dieu m'a donné sur la doctrine que je suis obligé de prescher et maintenir tant que je ne verray de plus poignantes raisons pour m'en destourner ; et cependant j'en demeure bien là qu'il fault s'y comporter avec telle discrétion qu'il n'advienne que par trop exprimer et presser nos opinions nous venions à publier nos divisions, lesquelles, grâces à Dieu, ne touchent point sur la grosse corde et ne destruisent pas le fondement sur lequel je vous tiens si fermement appuyée que non-seulement en ce point, mais aussi en quelque autre que ce soit de la foy et des mœurs, en quelque lieu que vous vous trouviez, vous ne rabatterez rien de votre zèle et piété et autres vertus saintes, lesquelles ont jusques icy fait célébrer votre sagesse dedans et dehors : je ne doute point que n'en produisiez de bons effets aux occasions particulières qui se présenteront, et que Dieu ne bénie tellement votre constance et courage que vous demeurerez en sa grâce avec les vostres et ne perdrez point celle de vos supérieurs entre les hommes, desquels il tient les cœurs en sa main et dirige les conseils par sa sagesse. Je le supplie qu'il adresse toutes vos voies à sa gloire, conserve vostre santé et celle de

messeigneurs vos enfans, et vous donne l'issue de toutes vos affaires telle que luy demande de toute son affection celui qui sera toute sa vie, Madame,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

A. RIVET.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DE FLAVIGNY, RÉSIDENT DU ROI

A METZ

A M. DE SAINTE-CATHERINE, A PARIS.

1622.

(Communication de M. Ch. Rahlenbeck.)

.....

Pour ce qui est des jésuites venus icy, ils ont déjà fait preuve de leur humeur violente, en privant les anciens fermiers des baux qu'ils avoient des lieux dépendans du collège où ils sont, et en introduisant des autres à leur mode, pour faire acte de possesseurs, encore que ledit collège appartienne aussy bien à ceux de la religion qu'aux autres, et que Henry le Grand l'aye donné pour récompense des services de toute la bourgeoisie, pour l'institution et l'éducation des enfans de tous.

De Metz, le 17 mai 1622.

(Bibl. imp. Fonds Delamare, v. 9291/8.)

LETTRE DE M. DE GRIGNAN, EVÊQUE D'ARLES

A M. L'ABBÉ DE MARMIESSE (?)

Agent général du clergé de France à Paris.

1652.

(Communication de M. Ch. Rahlenbeck.)

Monsieur, la déclaration que les huguenots ont obtenue les rend si insolens, qu'ils entreprennent impunément toutes choses, et nous

avons fallu avoir avec eux une guerre très sanglante dans une terre de la comté de Grignan, en sorte que sy on ne réprime leur audace, on mettra les catholiques en estat, toutes les fois qu'ils le pourront, de venger eux-mêmes leur querelle, et comme ceste occasion qui se présente est très importante pour l'affermissement de la religion en toutes ces contrées, j'ay cru, Monsieur, qu'elle estoit digne de votre zèle et de vos soins, vous envoyant pour cet effect une relation de ce qui s'est passé, qui sert de mémoire au fond de l'affère. Je prends aussy la liberté de vous adresser des lettres pour Son Eminence, MM. les comtes de Brienne et Le Telier, qui ne sont que sur ce sujet et de créance à ce que vous leur dirés, vous suppliant prendre la peine de les leur rendre et de les informer de l'importance de cette affère; que sy vous jugez à propos, Monsieur, de leur donner une coppie du mémoire que je vous envoie, je vous supplie d'en fère fère quelques-unes, et d'y adjouter ou retrancher ce que vous trouverez raisonnable. Le lieu de Sales dont il est question est du diocèse de Valence; mais comme Monseigneur de Valence est à vie avec moy et avec toute nostre maison, d'une fasson qui n'est pas convenable, ne voulant pas m'expliquer davantage pour ne rien dire contre la charité, je n'ay garde de luy écrire de quoi que ce soit, me promettant bien que vos soins suppléeront à tout, et qu'outre la considération de la gloire de Dieu et de l'intérêt de l'Eglise, celuy que je prends en ceste affère ne vous sera pas désagréable, puisque je fais profession d'estre autant qu'il se peut, Monsieur,

Vostre très humble serviteur,

DE GRIGNAN, *arch. d'Arles*,

A Grignan, ce 17^e juillet 1652.

LA RÉFORME EN PICARDIE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS,
PARTICULIÈREMENT DANS LE VERMANDOIS, LA THIÉRACHE, LE LAONNAIS,
LE NOYONNAIS ET LE SOISSONNAIS,
FORMANT AUJOURD'HUI LE DÉPARTEMENT DE L'AISNE.

1525-1853.

DEUXIÈME PARTIE.

VII. *Les Eglises sous la croix* (1686-1769). — VIII. *Restauration des Eglises* (1769). — IX. *Réorganisation des Eglises* en l'an X (1802). — Appendice. *Un livre du Désert (Boîte à Cailloux)*.

VII. Les Eglises sous la croix (1686-1769).

Malgré l'émigration, malgré la peine de mort portée par les édits contre les pasteurs qui rentreraient en France, et la peine des galères pour tous ceux qui assisteraient aux assemblées, les assemblées ne discontinuèrent pas dans la Thiérache. Dès 1686 il s'en fit d'assez fréquentes dans les bois des environs de Vervins; elles étaient souvent présidées par des ministres, qui, au péril de leurs jours, et, grâce à mille espèces de déguisement, venaient exercer leur saint ministère au milieu des brebis abandonnées. Ils trouvaient dans leurs ouailles plus de zèle qu'aux jours de la prospérité, et les nouveaux convertis (au catholicisme), animés d'une sincère repentance, revenaient en foule dans cette Eglise qu'ils n'avaient quittée que vaincus par les coups et les tortures des dragons (1).

(1) Dès 1687, le nommé Louis Véroux, enfermé au château d'Angers pour cause de religion, était transféré ailleurs.

On savait bien que la Révocation et les dragonnades ne feraient que des hypocrites; les enfants du moins, disait-on, seront bons catholiques : vain calcul; un gentilhomme de Normandie, écrivant en 1755, va le montrer : « Cette postérité, dit-il, au bout de soixante-dix ans de soins et de peines, malgré la continuité de ces arguments efficaces qui émanent du bras séculier, se trouve aujourd'hui plus affermie dans la religion qu'on croyait détruire, que ne le furent jamais ses aïeux les plus décidés; ou si quelques-uns ont changé, pour se tirer de cet état de misère, une nuée de prosélytes les a remplacés...

« Mais quels avantages réels ont produit à l'Eglise dominante les conversions qui ont subsisté? Elle a reçu dans son sein des hypocrites, des sacrilèges, des libertins que l'on voit chaque jour la déshonorer... De là, cette foule innombrable de déistes, de matérialistes, d'athées, et de ces prétendus esprits forts, qui abusent si indignement de la plus noble des facultés... La principale cause de ce

Il se trouvait quelquefois plus de six cents personnes dans ces assemblées proscrites, et parmi la foule beaucoup de catholiques, dégoûtés de leur religion, par les fureurs mêmes qu'elle ordonnait. On y dressait des actes pour s'engager formellement à vivre et à mourir protestants; tout le monde signalait.

Aussi l'intendant de la généralité de Soissons, Bossuet, ne tarda pas à recevoir des ordres sévères contre les assemblées. Le secrétaire d'Etat, Seignelay, lui écrivait le 15 mars 1689 : « J'ai parlé au roi du jugement que vous avez rendu contre les coupables de l'assemblée des nouveaux catholiques, ci-devant faite ès environs de Vervins; et Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire que son intention est que vous le fassiez exécuter dans toute son étendue. A l'égard des frais pour les maréchaussées de Laon et de Soissons, montant à 1,048 livres 8 sous, vous pourrez les faire payer sur les revenus des biens des religionnaires fugitifs. » (*Arch. imp. Reg. du Secrét. O. 33*).

L'assemblée dont il vient d'être question est celle qui se tint à Landouzy en 1688. Pierre Barthe, Jérémie de Troyes, Gibert Lambert, Jean Chemin, Nicolas Nicole, qui avaient été arrêtés dans cette assemblée, furent envoyés aux galères. Jérémie Chevalier, qui y avait également assisté, fut condamné à mort par contumace.

Le sieur de Leval avait aussi été arrêté dans cette assemblée; Seignelay écrivait à son sujet à l'intendant Bossuet, le 6 septembre 1689 : « Je vous envoie un placet présenté par le sieur de Leval que vous fîtes arrêter il y a un an, pour s'être trouvé à une assemblée de nouveaux catholiques. Prenez la peine de me faire savoir ce que vous croyez qu'on doit faire à l'égard de cet homme, afin que j'en rende compte au roi. » (*Reg. du Secrét. O. 33*). Dans une lettre du 12 septembre de la même année, Seignelay ordonne de mettre en liberté le sieur de Leval, parce qu'on manque de preuves pour le condamner. (*Arch., ibid.*)

François Desgroux, proposant, Nicolas Sellier, Jacques Hanat, P. Lucas, Toussaint Durieux, Antoine Hulain, tous de la Picardie, avaient été envoyés aux galères en 1686. En 1687, ce furent Thomas Toffin, Adam Honoré, Isaac Honoré; de 1690 à 1695, Elie-François Ledoux; en 1696, Daniel Boulonois, qui fut libéré en 1713. On trouve encore sur les registres des galères des Cochet et des Rossignol. Un nommé Imbert fut mis à la chaîne avant 1705, nous ne savons si c'est le pasteur de Chauny ou quelque membre de sa famille. Un De Beaumont fut enfermé à la Bastille en 1686, nous ignorons si c'est le pasteur de Laon ou quelqu'un des siens.

déluge d'incrédulité... c'est l'empire qu'on a voulu usurper sur les consciences, c'est la contrainte que l'on a exercée sur des objets que le roi des rois s'était réservés. » (L'Accord parfait, p. 8 et 9.)

« On ne croirait pas, s'il n'était attesté par les récits les plus authentiques, le raffinement de barbarie déployé contre les galériens huguenots. On les conduisait au bain accouplés à des voleurs et des assassins, attachés au cou, aux mains, aux pieds, menés en montre, suivant l'expression de Jurieu, pour épouvanter leurs coreligionnaires. On réservait pour eux les plus lourdes chaînes. On leur mettait la casaque et le bonnet rouge, avec une chemise de toile épaisse comme le doigt, et des bas de drap. Le travail des galères était ensuite d'une extrême dureté. Les forçats étaient attachés deux à deux sur le banc du navire, sans pouvoir aller plus loin que la longueur de leur chaîne, mangeant et dormant à leurs places. On les occupait à remuer de longues et lourdes rames qui faisaient mouvoir la galère. Contre la pluie et le soleil, le froid si piquant des nuits sur la mer, ils n'avaient d'autre abri qu'une légère toile, qu'on étendait au-dessus de leurs têtes quand le temps le permettait. Une fois en marche on repliait la toile, qui gênait les rames. Le long des bancs s'élevait une galerie où se promenaient les surveillants, le nerf de bœuf à la main. Ceux-ci, dépassant les instructions de leurs chefs, accablaient de coups les malheureux qui ne ramaient pas assez vite. A l'heure des offices, au moment de l'élévation de l'hostie, ils forçaient le galérien huguenot, qui ne croyait pas à la présence réelle, à ôter son bonnet. S'il refusait, on l'étendait nu sur le dos. Quatre hommes lui tenaient les mains et les pieds, tandis que le bourreau, armé d'une corde goudronnée roidie par l'eau de mer, frappait de toutes ses forces. Le patient rebondissait sous la corde, les chairs se déchiraient, son dos ne formait qu'une plaie vive et saignante, qu'on lavait avec du sel et du vinaigre. Quelques-uns recevaient jusqu'à cent cinquante coups de bâton; ils s'évanouissaient, on les portait à l'hôpital, et à peine guéris, on achevait leur supplice...

« Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'une fois enchaînés sur les galères, les protestants n'en sortaient plus. On les condamnait à des peines temporaires, mais à l'expiration de leur temps on les retenait jusqu'à la mort. Une instruction ministérielle postérieure nous révèle l'authenticité de cet épouvantable règlement. » (*Bullet. du prot.*, VII, 506 et 507.)

En 1686 furent trainés sur la claie et jetés à la voirie les cadavres de Marguerite Prévost, de Roucy; de Robert d'Ully, vicomte du Nouvion, de Coucy; et de Madelaine Georges.

Cette dernière ne peut être la fille du pasteur de Laon, de laquelle nous avons parlé plus haut, et qui réussit à quitter la France; mais n'avait-elle pas de sœur? Nous l'ignorons.

Quant au vicomte du Nouvion, M. Haag nous a communiqué, avec une bienveillance trop rare chez les savants, l'article qu'il lui consacrera dans le prochain volume de la *France protestante*; nous y avons puisé ce qui suit :

Benjamin Robert d'Uilly abjura à la Révocation, avec sa femme, ses deux filles et ses gendres. Mais ce ne fut qu'un mouvement de faiblesse bien pardonnable à un octogénaire, qui, pour réparer sa faute, refusa constamment de mettre le pied dans une église catholique, malgré toutes les menaces de l'évêque. L'intendant Bossuet se trouvait fort embarrassé à son égard, ne pouvant confisquer les biens que le vicomte avait d'avance légués à ses filles, et répugnant à employer la rigueur contre un vieillard recommandable par ses longs services envers l'Etat; toutefois, il allait le faire mettre à la Bastille. Mais le vieillard tomba malade, et ne voulant pas comparaître devant Dieu avec un crime sur la conscience, rétracta son abjuration. Les moines de Prémontré accoururent à Coucy, s'empressèrent auprès du moribond, et pour le convertir plus sûrement l'emportèrent dans leur couvent. Ce fut en vain. Le vicomte du Nouvion mort, les moines jetèrent son cadavre dans un chenil. La justice de Coucy dut instruire son procès, et condamna le cadavre à être traîné sur la claie. On le retira alors de l'égout de la prison, où on l'avait jeté provisoirement. « On vit alors un spectacle affreux, raconte Jurieu, dans ses lettres pastorales. La tête de ce pauvre corps pendait entre les roulons de la charrette, toute sanglante. Toutes les plaies qu'il avait autrefois reçues se rouvrirent toutes à la fois, et devinrent tout autant de bouches qui vomissaient le sang et qui demandaient vengeance de ce que de si longs services étaient ainsi récompensés. »

Un médecin fut chargé d'enlever les entrailles, afin que la décomposition du corps fût plus tardive; ensuite, le cadavre fut jeté dans les fossés de la ville, avec une sentinelle pour le garder. Défense fut faite sous peine de mort de l'enterrer.

Seignelay écrivait encore à l'intendant Bossuet, le 40 janvier 1689 : « Le roi a été informé que le sieur de Travecy est dans le dessein de s'absenter, et Sa Majesté m'a ordonné de vous en donner avis, afin que vous le fassiez observer, et que s'il se met en état d'exécuter son dessein, vous le fassiez arrêter. » (*Reg. du Secrét. O. 33.*)

Le zèle de l'intendant n'avait cependant pas besoin d'être excité, car il ne se faisait pas faute d'emprisonner les protestants, et de les laisser dans les cachots pendant trois et quatre ans sans jugement. (*Reg. du Secrét. O. 33, lettres du 24 mai et du 27 juin 1689; O. 34, lettres du 40 janvier et 21 juin 1690.*)

A la date du 29 février 1689, nous trouvons dans les registres du secrétariat l'ordre de mettre en liberté la dame de Rozoy, en prenant des précautions pour qu'elle ne sorte pas du royaume, et l'ordre de faire enfermer Marie Dussaussois dans un hôpital.

Seignelay écrivait encore à Bossuet le 13 juin 1689 à propos de trois prisonniers dont les noms nous sont inconnus : « Sur le compte que j'ai

rendu au roi, de ce que vous m'aviez écrit, au sujet d'un guide et deux religionnaires arrêtés à Laon, Sa Majesté m'ordonne de vous écrire qu'il faut leur faire leur procès suivant la rigueur des ordonnances. » (*Reg. du Secrét. O. 33.*)

Qui le croirait ? ou plutôt, qui ne le croirait pas ? car la superstition est compagne de la cruauté ; au milieu de tous ces ordres barbares, on rencontre une ordonnance portant défense de vendre de la viande en carême. (*Reg. du Secrét. O. 34. 30 janvier 1690.*)

Par lettres des 29 novembre et 4^{er} décembre 1690 (1), Pontchartrain charge Bossuet de faire observer le nommé Lamotte, de la Fère-Endelin, aux environs de Saint-Quentin. Ce Lamotte était coupable d'avoir conduit à Paris le ministre Daniel Cottin qui y fut arrêté, mais parvint à s'échapper des mains de l'officier qui l'avait saisi. Aussi Lamotte était-il *fort suspect* à sa Majesté (*Reg. du Secrét. O. 34.*)

Le sieur Cobreville, d'Annois, arrêté en 1687 et enfermé à Noyon, pour cause de religion, n'était pas encore sorti de prison en 1690 (le 22 mars). Il avait vainement réclamé sa liberté auprès du roi en 1689 (*Reg. du Secrét. O. 33 et 34.*)

Il sortit cependant de prison, mais aussi mauvais catholique qu'il l'était en y entrant, témoin ces lignes de la lettre du secrétaire d'Etat à Sanson (2), 17 octobre 1700 : « Il ne suffit pas que M. de Noyon marque par son mémoire que le sieur de Cobreville, d'Annois, est opiniâtre dans la religion, ivrogne et concubinaire ; Sa Majesté veut que vous examiniez sa conduite sur ces trois points, et particulièrement sur celui de la religion, et que vous me mandiez des faits sur lesquels Sa Majesté puisse juger si elle le doit faire arrêter. A l'égard du sieur de Cobreville fils, M. de Barbesieux lui parlera, et on verra ce qu'on doit espérer de lui. » (*Ibid. O. 41.*)

Le fils était lieutenant de cavalerie au régiment de Courlandon (3).

Philippe de Parenteau sieur de Saintemaison possédait la seigneurie du Grand-Rozoy, par indivis avec les De la Garde, ses sœurs utérines, et avec ses nièces, les trois filles d'Isaac du Jay, sieur du Grand-Rozoy. Sa femme,

(1) Le 9 mai 1690 furent envoyés au château de Guise le nommé Prévost et sa femme, mauvais catholiques (*Reg. du Secrét. O. 34*). Nous ignorons si ce sont les Prévost de Saint-Quentin ou de Roucy. Le 27 juin 1695, Prévost refusait de sortir sans sa femme (O. 39), et on le laissait en prison, car le 17 février 1696, le secrétaire d'Etat défendait au commandant du château de Guise, de laisser voir leurs enfants aux nommés Prévost, parce que l'un d'eux qui y était allé en était revenu avec des sentiments contraires à la religion (O. 40). — Prévost et sa femme furent exportés en 1699 (*France prot.*).

(2) Un des successeurs de l'intendant Bossuet.

(3) Pour le fils, voir plus loin : *Mémoire de l'état des nouveaux convertis du diocèse de Noyon.*

Madelaine de Dompierre, lui avait donné deux fils et quatre filles. Comme il ne voulut point abjurer à la Révocation, on le jeta dans les prisons de Laon, d'où on le transféra, en 1687, dans l'abbaye de Saint-Vincent de la même ville (*Arch.*, E. 3373). Il en sortit quelque temps après, sans doute au prix d'une abjuration, et alla s'établir à Paris. N'y trouvant pas aussi aisément qu'il l'avait espéré les moyens de sortir du royaume, il partit pour Tourville en 1688, sous prétexte de montrer la mer à ses filles et à une de ses nièces ; mais on se douta de son véritable dessein, et toute la famille fut arrêtée et emprisonnée à Dieppe (*Ibid.*, TT. 314), (*France prot.*). Madelaine de Dompierre, arrêtée à Dieppe en 1688, et qui donna un si bel exemple de constance (1), est très probablement la femme de Philippe de Parenteau. En 1692, une Agnès-Françoise de Parenteau habitait La Haye ; elle était venue de Picardie.

Louis Leblanc de Beaulieu, professeur de théologie et ministre à Sedan, avait épousé Suzanne Arbault, et mourut en 1673 sans laisser d'enfants. « Sa veuve, dame fort éclairée et fort vertueuse vivait encore à l'époque de la Révocation. N'ayant point voulu consentir à abjurer, elle fut jetée dans les prisons de Soissons, et comme sa constance ne se démentait pas, on confisqua en 1687 une rente de 800 livres qu'elle avait sur l'hôtel de ville (*Arch.*, E. 3373). En 1688 on la transféra aux Incurables (E. 3374), d'où on la fit sortir le 28 mars 1689, sur les instances du duc de Montausier, mais pour la chasser de France (E. 3375). » (*France prot.*)

Daniel Fétizon, natif de Sedan, ministre de Saint-Loup-aux-Bois, se retira dans le Brandebourg en 1684 avec sa sœur et le baron de Saint-Loup, mais il lui fut défendu d'emmener sa mère. « Cette pauvre veuve, n'ayant pas voulu, à la Révocation, renier la religion que son fils prêchait, fut enfermée dans le couvent de la Sainte-Famille à Noyon ; puis, les religieuses de ce monastère se lassant de nourrir une hérétique trop pauvre pour payer sa pension, transférée en 1700 à l'Hôtel-Dieu de la même ville (*Arch.*, E. 3386), et enfin renvoyée en 1704 au château de Guise (E. 3387), où probablement elle mourut » (*France prot.*). Elle y mourut en effet en 1706.

Un autre Fétizon de Chauny, très probablement parent de l'ancien de cette ville que nous avons vu assister à plusieurs synodes, troublait le repos de Sa Majesté. A son sujet Seignelay écrivait ce qui suit à Louvois, le 4 juin 1689 : « Il m'est venu un avis de Chauny portant qu'un habitant de ladite ville, nouveau catholique, nommé Fétizon, qui servait dans l'artillerie en qualité de bombardier avant la révocation de l'Edit de Nantes, a trouvé moyen d'y rentrer par M. du Metz, et qu'il doit y être employé en qualité de commis-

(1) Voir plus haut, p. 468.

saire de l'armée de Flandre; on prétend que pendant le temps qu'il a été à Chauny, il n'a eu commerce qu'avec de nouveaux catholiques, qu'ils se communiquaient des lettres qu'ils recevaient de Hollande et d'Angleterre, et qu'il y a lieu d'appréhender que cet homme n'entretienne quelque correspondance avec les ennemis. Le roi m'a ordonné de vous envoyer ce mémoire, afin que vous puissiez sur cela recevoir ses ordres. » (*Reg. du secrét.*, O. 33.)

Le libraire Anisset de Soissons ayant été dénoncé comme détenteur de mauvais livres, c'est-à-dire d'ouvrages protestants, on fit une sévère perquisition chez lui; mais on ne trouva rien de suspect (1691). (*Reg. du secrét.*, O. 35.)

La même année il fut défendu aux nouveaux catholiques (c'est-à-dire à tous les protestants qui étaient demeurés en France) de conserver des armes chez eux. (*Reg. du secrét.*, O. 35.)

Le nommé Courtois fut aussi arrêté en 1691, et envoyé à la Bastille par le lieutenant de Compiègne. (*Reg. du secrét.*, O. 35.)

En même temps qu'on emprisonnait, ou qu'on envoyait aux galères tous ceux qui osaient refuser de faire profession du catholicisme, on confisquait les biens de tous ceux qui passaient à l'étranger, et on achetait par des récompenses, la conscience de ceux qui étaient disposés à se vendre.

Sur la recommandation de l'évêque de Laon, les enfants de David de Proisy, sieur d'Eppes, obtinrent les biens de leur père, qui, sans doute, avait émigré. (*Reg. du secrét.*, O. 33. 15 février 1689.)

La même année Sa Majesté promet également aux enfants de Pellé de Villers-Cotterets, de leur rendre les biens de leur père sorti du royaume « s'ils font leur devoir et méritent la grâce qu'ils demandent. » (*Reg. du secrét.*, O. 33. 6 septembre 1689.)

Dans sa lettre du 11 décembre 1690, Pontchartrain demande à l'intendant Bossuet la liste des biens des consistoires, dans la généralité de Soissons, pour les confisquer, tout naturellement. (*Reg. du secrét.*, O. 34.)

Le 26 mars 1689, Seignelay écrivait au même intendant : « Le roi m'ordonne de vous écrire d'examiner si les nouveaux catholiques auxquels Sa Majesté donne des pensions dans l'étendue de votre département font leur devoir de catholique, et de m'en donner avis. Vous devez avoir la liste de ceux à qui on en donne, tant sur les économats, que sur les revenus des biens des religionnaires fugitifs, et je vous envoie le mémoire de ceux qui en ont sur le trésor royal. » (*Reg. du secrét.*, O. 33. Voir aussi O. 34, la lettre à Bossuet du 3 janvier 1690).

L'évêque de Laon avait obtenu sur les biens des fugitifs une somme annuelle de 3,000 livres pour les maîtresses d'école de son diocèse (*Reg. du secrét.*, O. 33, année 1689); celui de Noyon recevait pour la maison des

Nouvelles-Catholiques de cette ville, une somme annuelle de 4,200 livres, de Sa Majesté, plus une aumône annuelle de 600 livres (*Reg. du secrét.*, O. 35, année 1691).

On ne lira point sans intérêt l'extrait suivant d'une curieuse pièce qui se trouve aux archives de l'Empire (TT. 431) et qui porte la date : 1685 à 1688.

GÉNÉRALITÉ DE SOISSONS.

Etat des biens des religionnaires et nouveaux convertis qui se sont absentés du royaume, et de ceux qui sont morts relaps, lesquels biens ont été saisis par l'ordre du roi, etc.

ÉLECTION DE SOISSONS.

VILLOMI (paroisse de Coulonges, près Fère). Veuve de Claude de Villermont, douairière.

ÉLECTION DE GUISE.

GUISE. Jacques Malfuson.

IRON. Jacques Malfuson et Pierre Cholety.

LESCELLE. Veuve Abrah. Mennechet et Cornile Baston.

BOHAIN. Pierre Legrand, Nicolas Malfuson, Salomon Agombard, Daniel Milot, Isaac Lestain, Ely Cholet, Abrah. Bourgeois, Gédéon Carpentier, les enfants de Daniel Lieura, le ministre Mettayer, Elisabeth Bossu, Marguerite Legrand, femme d'Abrah. Lieura; Jean et Daniel Milot, Judith Legrand, Quentin Milot, Jean Cottin, Noël Agombard.

BOHAIN et FRESNOY. Isaac, Samuel et Jeanne Vuarquin.

FONTAINE. Samuel Maillard.

BUIRONFOSSE. Jérémie Vuibert, Daniel Dauchy, veuve Abrah. Hennoteau, Jacob et Marie Mennechet.

CHIGNY et ENGLANCOURT. Pierre Vennet, Daniel Amory, Judith Dupont, Antoine Trufet.

CRUPILLY. Abrah. Lebeau, Abrah. Ducrocq, Daniel Amory, Pierre Vennet.

CRUPILLY et CHIGNY. Pierre Vennet le jeune, Daniel Daubigny.

ESQUÉHÉRIES. Veuve Jean Jumeau, veuve Isaac Gadin, Jessé Durand, Pierre Selon, Jacob Leyras, Anne Mariage, veuve Abrah. Josset, veuve Abrah. Brulart, Abrah. Lecru, Abrah. Vieillard.

ENGLANCOURT. Jean Lebeau, Jacques Lorsignol.

ETREUX. Jacques Mariage, Gaspard Vuasselard, Osias Cochart, Joachim le Dem, Isaac et Pierre Painvin, Etienne Laloux, Henri Lenain.

ENGLANCOURT, LE SOURD, }
 PROISY, MARLY, LE BRULE, } Noël Regnault, Antoine Trufet.

HANNAPE. Abrah. Delacourt.

LAVAQUERESSE. Elisabeth Leclerc, Jacques et Marie Housdy, Pierre Vennet.

MÉZIÈRE-SUR-OISE. Adrian Pèlerin.

PROISY. Abraham Tordeux, Daniel Dappe.

SAINT-ALGIS. Jean Lourson.

VILLERS. Le sieur Du Vez (seigneur de Villers), veuve Hennoteau, Jacques Malfuson, Pierre Brassart; Georges, ministre.

CLANLIEU près PUISIEUX. Le sieur Du Vez.

PUISIEUX. Le sieur Du Vez.

VAUX EN ARROUAISE. Adrian Pèlerin.

LA CAPELLE. Abrah. Painvin, Pierre Gobert, Abrah. Barré, Daniel de Monceaux, Isaac Delahaye, Abrah. Beaudier, Jacques et Jean Dupont, Isaac Painvin; Pierre Painvin; Georges, ministre.

LA FLAMENGRIE (1). Jacques Berthe, Isaac Cayart, Pierre Vualier, Suzanne et Judicq Lenoble.

VÉNÉROLLES. Judicq Labarre, Etienne Lacour, Abrah. Delicq, Philippe Becart, sa sœur, Simon Garnier, Guillaume Gausois.

LERZY. Abrah., Isaac et Pierre Painvin.

SERY-LES-MÉZIÈRE. Adrian Pèlerin.

LA FERTÉ près CRÉCY-SUR-SERRE. Judicq et Marie Briquet.

LANDOUZY-LA-VILLE. Catherine Balin, Pierre Bernard, Daniel Detuoit, Isaac Furon, Pierre Guyard, Abrah. Gardien.

DHIVIER (?) Pierre Tourniquet.

BAY. (Barzy ?). Isaac Boca.

ÉLECTION DE LAON.

PARFONDEVAL. Daniel Maireau, Jacob Jumelet.

CHERY. Jacob Bizeux.

PONTAVERT. Claude Jamart.

ROUCY. Beaufort.

VORGES près LAON. Samuel Trupin, Vincent.

CHEVESNES. Daniel Baudemont, Charles Daudigny, Charles Baudemont, Jean Bucquet.

(1) François Poulain Delabarre, curé de la Flamengrie au XVI^e siècle, embrassa le protestantisme, se retira à Genève où il se maria et publia différents traités sur l'éducation des enfants. (Melleville, *Dict. historique*).

GERCIS. Demoiselle Gennart (1), Daniel Nezan (Mezan ?), Pierre Vallier.
 LAFÈRE. Suzanne et Marie Dagneau (2), Jean Deshayes, Pierre Boquet.
 BEAUTOR près LAFÈRE. Suzanne et Marie Dagneau.
 FARGNIER. Suzanne et Marie Dagneau.
 TRAVECY. Pierre Boquet, la dame de Travecy, Antoine Lefèvre.
 RAINEVAL. Suzanne Duez (Du Vez), veuve de Daniel de Raineval.
 CHAMBRY. Suzanne Duez, *dilo*.
 CRÉPY. Suzanne Duez, *dito*.
 CONDREN. Le sieur de Laboulaye.

ÉLECTION DE CRÉPY.

MAREUIL EN DOLE. Antoine Lesueur.
 HAUTEFONTAINE. Henry Bernard.

Nous transcrivons une autre pièce non moins importante, cotée aux Archives impériales TT. 256 :

Etat des biens des consistoires de ceux qui étaient de la R. P. R. dans la généralité d'Amiens.

« Les matériaux du temple de l'Haucourt près Saint-Quentin ont été vendus par adjudication, moyennant la somme de 4,410 livres. Il y avait des réparations à faire à la nef de l'église paroissiale dudit l'Haucourt, lesquelles furent estimées à 600 livres 43 sous 4 deniers, de laquelle somme Sa Majesté fit don par brevet du 7 janvier 1686, à prendre sur celle de 4,410 livres.

« Il a encore été payé, sur cette somme, celle de 46 francs, pour le rétablissement d'un pignon de ladite église... Le surplus de ladite somme a été donné par Sa Majesté, par arrêt du conseil d'Etat, du 27 septembre 1686, pour être employé à la construction de l'église de la paroisse d'Esseteaux.

« Il y a encore la place où était bâti ledit temple, laquelle contient 40 verges, et qui est affermée 6 livres par an ; cinq setiers de terre dont jouissait le consistoire qui sont affermés six setiers de blé, valant à présent 25 sols le setier ; et trois petites maisons en la ville de Saint-Quentin, non affermées et qui tombent en ruines.

« Le cimetière de ceux de la religion a été cédé par Sa Majesté à la compagnie des Arbalétriers de Saint-Quentin, pour augmenter leur jardin,

(1) Esther de Gennart, femme du lieutenant de cavalerie Brossy, déjà nommée plus haut.

(2) Un Dagneau était pasteur d'une Eglise française de Londres en 1723.

dont ils ont payé le prix en aumônes que le roi a faites à des religieuses dudit lieu..... (1).

• De l'élection de Saint-Quentin, il est sorti 32 particuliers, dont le revenu est de 807 livres, sur lesquelles on a reçu 2,230 livres.

• Du nombre de ces fugitifs est la nommée Mettayer, veuve de Crommelin, qui a laissé, entre autres choses, une maison à Saint-Quentin; laquelle se retira à Paris à la fin de 1685 avec ses enfants. Ils firent abjuration de la R. P. R. en 1686, mais deux mois après, ils quittèrent le royaume. Entre les biens que cette femme a laissés est une petite maison que le sieur d'Anglure a louée depuis octobre 1685 pour le prix de cent livres.

• ... Le sieur d'Anglure demande ladite maison et un jardin qui y est attaché et qui en dépend, pour éviter l'embarras d'un continuel déménagement, tant qu'il demeurera major de Saint-Quentin. »

L'un des principaux soutiens du protestantisme en Thiérache, et dans tout le département de l'Aisne « fut Jacques Bruman, marchand, qui après deux ans de prison fut élargi comme les autres confesseurs, avec commandement de se retirer du royaume. On ne lui donna ni argent, ni gardes, et cela fut cause qu'il demeura sur la frontière, où par ses visites et ses exhortations, il inspira à tout le monde son courage et son zèle. Il se retira même de France pour ramener des ministres, et en ayant trouvé d'assez hardis pour se consacrer à cette périlleuse entreprise, il y retourna avec eux, et continua de les suivre et de les servir, jusqu'à ce qu'il reconnut qu'il ne pou-

(1) De l'élection d'Amiens, il est sorti 61 particuliers; ils ont laissé des biens du revenu de 1,547 livres 18 sous. Il a été reçu de la vente des immeubles et revenus 11,405 livres, 18 sous, 7 deniers.

De l'élection de Doullens, il est sorti 26 particuliers; ils ont laissé des biens du revenu de 594 livres. Il a été reçu 8,507 livres, 4 deniers.

De l'élection d'Abbeville, il est sorti 12 particuliers; ils ont laissé des biens du revenu de 383 livres 15 sous. Il a été reçu 8,299 livres 17 deniers.

De Saint-Valery, il est sorti 4 particuliers, laissant des biens du revenu de 1,030 livres, 17 sous. Il a été reçu 1,783 livres.

De l'élection de Péronne, il est sorti deux particuliers laissant des biens du revenu de 1,287 livres; il a été reçu 1,200 livres.

Du gouvernement de Calais et d'Ardes, il est sorti 214 particuliers, laissant des biens du revenu de 32,913 livres; il a été reçu 8,456 livres. De Boulogne il est sorti 11 particuliers dont le revenu est de 3,573 livres; il a été reçu 2,292 livres, plus 3,700 livres du sieur de la Bergerie, arrêté pendant qu'il voulait sortir de France.

De l'élection de Montdidier il est sorti 12 particuliers, laissant un revenu de 638 livres. (TT. 256.)

Les biens du consistoire d'Amiens ont été estimés 3,500 livres; ceux des consistoires d'Oisemont et Poireauville, 183 livres; ceux de Guines, près Calais, 200 livres. (*Ibid.*)

Cette liasse est très riche en documents pour l'histoire protestante d'Amiens et du nord de la France; il m'en a été communiqué 73 pièces, qui ne rentraient pas dans mon sujet.

vait plus y demeurer sans une évidente témérité. Les curés étaient bien informés de tout cela, et remarquaient bien qu'aux jours les plus solennels leurs églises étaient plus désertes qu'à l'ordinaire. Cependant il n'y eut point de lieu du royaume où l'on fit moins de violence pour empêcher le cours de ces assemblées ; soit qu'on craignît que cela ne fit trop d'éclat sur la frontière, soit qu'on voulût essayer de ce côté là si la dissimulation serait plus utile que la hauteur » (El. Benoît, V, 990). Cet adoucissement de la persécution dont parle Benoît nous paraît problématique.

L'un des pasteurs ramenés dans nos contrées par l'héroïque Bruman fut le glorieux martyr Claude Brousson. Avocat à Toulouse, Brousson défendit pendant vingt ans devant les tribunaux la cause des Eglises persécutées. C'est dans sa maison que se réunirent les *seize directeurs* du Languedoc, qui décidèrent qu'il fallait rouvrir tous les temples sans armes, et prêcher sur les ruines de ceux qui avaient été démolis, sans se mettre en peine des édits du roi (1683) (1). Retiré ensuite à Lausanne, il conçut le projet de porter à ses frères en la foi des consolations et des encouragements.

« Renonçant par un dévouement sublime, à la vie tranquille et heureuse qu'il pouvait mener, soit à Lausanne, soit à Amsterdam où son frère avait établi une maison de commerce ; résistant non sans effort aux prières de ses amis, aux larmes de sa femme et de son fils, il rentra en France *ni par l'ordre ni par le conseil d'aucune puissance étrangère*, dit-il dans sa lettre apologétique à Basville, *mais uniquement par le mouvement de sa conscience et de l'Esprit de Dieu...* Après s'être fait consacrer dans les Cévennes par Vivens et Gabriel, il commença, en 1689, ses dangereuses fonctions de missionnaire sous le pseudonyme de Paul Beausocle. Voyager de nuit, sous le vent, la pluie, la neige ; passer au milieu des soldats ou parmi les brigands, moins redoutables pour lui ; dormir dans les bois, sur la terre nue, sur une couche d'herbes et de feuilles sèches, et, comme disent les complaintes (des martyrs), sous la couverture du ciel ; habiter des cavernes, des granges abandonnées, des cabanes de pâtres ; se glisser furtivement parfois dans un village ou une ville, et recueilli dans une maison pieuse, ne pouvoir pas même pour rasséréner son âme désolée, caresser le soir près du feu les petits enfants de son hôte généreux, de peur que leur babil innocent ne trahît leur père et lui-même, en révélant son asile au

(1) « Avant de se séparer, les directeurs rédigèrent une adresse justificative à Louis XIV. Ils y établissaient d'abord la distinction des droits de Dieu et des droits des rois, puis la nécessité de résister aux ordres des rois contraires aux ordres de Dieu, et que, par conséquent, ils ne pouvaient obéir aux ordonnances du monarque qui violaient des édits solennels et les droits plus imprescriptibles encore de la conscience. Ils déclaraient en terminant que, si leur résistance leur était funeste, ils étaient heureux de faire le sacrifice de leur vie, et qu'ils n'avaient déjà que trop autorisé, par une coupable mansuétude, les usurpations du clergé romain. » (Peyrat, *Hist. des pasteurs du désert*, I, 126.)

prêtre et au consul ; être découvert dans sa retraite, cerné par des soldats ; se cacher sur les toits, dans les puits, ou bien jouer d'audace et de ruse, en abordant hardiment les troupes, et les lancer après un ami officieux qui s'expose pour lui donner le temps de s'esquiver ; sortir travesti, passer devant les sentinelles en imitant les manies des insensés ou la pantomime des baladins, tel fut, d'après le tableau fidèle qu'en a tracé M. Peyrat, le genre de vie que cet homme d'une constitution délicate, habitué à une existence aisée et studieuse, embrassa uniquement par un principe de charité et de dévouement. » (*France prot.*).

Quand sa tête fut mise au prix de 500 louis d'or, Brousson rentra à Lausanne le 17 décembre 1694. Dès le mois de septembre 1695 il reprit la route de France et y rentra par les Ardennes. A Sedan, ce bon pasteur qui venait, comme son Maître, donner sa vie pour ses brebis, n'eut que le temps de se jeter derrière une porte entr'ouverte quand les archers entrèrent dans la maison pour le saisir. Et pendant qu'on s'emparait de son guide Bruman, Brousson entendit l'un des soldats demander à trois enfants : Où donc est le ministre ? L'un des enfants indiqua la porte du doigt sans rien dire ; le soldat ne vit pas le geste, et Brousson fut, encore une fois, sauvé.

« Echappé comme par miracle, il sortit de la ville déguisé en palefrenier, et prit la route de Normandie, à travers la Flandre et l'Artois, cherchant partout les restes dispersés des Eglises pour leur prodiguer des exhortations et ranimer leurs espérances. Le 5 janvier 1696, il écrivait à sa femme :

« J'ai été obligé de faire trente-cinq assemblées de communion, de lieu en lieu, deux d'environ quatre cents communians. »

Après avoir visité tout le nord de la Loire, Brousson fut encore obligé de rentrer en Suisse, puis il se remit en route en 1697 pour visiter le Midi. Finalement arrêté à Pau par trahison, il déclina son nom et tendit de lui-même les mains aux fers. Le gouverneur Pinon se prit d'affection pour lui, et chassa ignominieusement le traître qui venait réclamer le prix de son crime. Pendant qu'on le transportait en Languedoc, Brousson eût pu s'évader, les soldats ne l'ayant point enchaîné tant il leur inspirait de confiance, mais il avait donné sa parole et il resta. Il soupirait après le martyre. « Le sang des martyrs, disait-il, a toujours été la semence de l'Eglise. Quand Dieu permet que ses ministres meurent pour l'Evangile, ils prêchent du fond de leur tombe plus fortement encore que durant leur vie. » Le féroce Basville lui-même s'adoucit devant la figure douce et héroïque du pasteur du désert. Par son ordre on ne fit que présenter Brousson à la torture ordinaire et extraordinaire, et on le pendit avant de le rouer, contrairement à l'arrêt de ses juges. Ainsi périt à Montpellier, en 1698, Claude Brousson, âgé de 54 ans, l'un des plus admirables serviteurs de Jésus-Christ.

Le bourreau chargé de l'exécution disait : « J'ai exécuté plus de deux cents condamnés, mais aucun ne m'a fait trembler comme M. Brousson. » Quand on le présenta à la question extraordinaire, le commissaire et les juges étaient plus tremblants que lui, qui avait les yeux au ciel en priant Dieu. Je me serais enfui si je l'avais pu, pour ne pas mettre à mort un si honnête homme... Certainement il est mort comme un saint. » (N. Peyrat, *Hist. des past. du désert*, I, 254.)

Voici le récit peu connu d'une assemblée tenue au désert par Brousson dans les environs de Nîmes, et qui fut surprise par les soldats :

• Quelque temps avant que nos frères des Cévennes eussent levé l'étendard de la guerre sainte, nous fûmes prévenus que dans trois jours, le respectable Brousson tiendrait une assemblée dans la baume des Bergines, près de Vergèze. Le lieu qui portait ce nom était une vaste caverne, que la main du Tout-Puissant avait pratiquée sur le versant oriental d'une colline couverte d'oliviers ; l'ouverture en était si étroite qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant ; les oliviers, emblèmes de la paix, semblaient nous promettre une profonde sécurité en masquant par leurs épais rameaux le lieu de notre retraite.

• Dès le matin du jour fixé, pour détourner les soupçons des catholiques, les uns se plaignirent d'une maladie qu'ils n'avaient pas, les autres allèrent ostensiblement à la messe ; mais en même temps les psautiers furent déterrés, ainsi que les armes qui avaient échappé aux recherches. Les femmes tremblaient, et cependant elles ne conseillaient à personne de ne pas se rendre à l'assemblée, car elles voulaient y aller elles-mêmes, le désir d'être réunis avec des frères leur faisant affronter le péril. Qu'il nous parut long ce jour, qui se passa tout entier dans l'attente d'une grande joie et dans l'appréhension d'un grand danger ! Enfin la nuit parut, et avec elle une pluie froide et pénétrante rendit le temps ténébreux ; Dieu évidemment nous favorisait ; nous nous esquivâmes furtivement de nos demeures, y laissant nos vieillards au désespoir de ne pouvoir pas nous suivre, et nos mères qui priaient pour nous avec émotion. Je n'avais pas atteint ma dix-huitième année ; ma sœur, mon frère, et mon père m'accompagnaient. Sur la route nous rencontrâmes nos sentinelles, qui nous promirent de faire bonne garde.

• L'assemblée était déjà nombreuse quand nous arrivâmes ; de toute la Vaunage on était accouru. Quel spectacle déchirant ! Des femmes, des filles, des enfants, dont les habits trempés laissaient découler l'eau de toutes parts. Le vent s'engouffrant dans ces hautes tranchées, faisait entendre un plaintif sifflement ; il n'y avait que quelques petites lanternes dont la faible clarté ne rendait que plus horribles les ténèbres de la grotte. Au milieu de

l'assemblée était assis le respectable Brousson, portant un costume grossier de paysan, rendu plus ignoble encore par la boue qui le souillait. Les femmes avaient entouré de leurs tabliers noirs la chaise qui servait de chaire. Sur une pierre étaient déposés les calices et le pain de la communion. Le service commença par la lecture de la Bible et par le chant des Psaumes. Oh ! qu'ils étaient bien appropriés à la circonstance ! En écoutant le malheureux Fulcran Rey de Nîmes, chargé de cette partie du culte, et qui faisait ainsi son apprentissage du martyre, nous n'avions plus froid ; nous n'entendions plus l'orage, nous ne pensions plus aux dragons.

« Le prédicateur choisit pour texte les mémorables paroles de Jésus-Christ, que l'on trouve dans saint Matthieu, X, 22 : « Celui-là seul sera sauvé qui persévéra jusqu'à la fin. » Voulant prouver que le salut n'est assuré que pour ceux qui combattent sans cesse le combat de la foi, il nous cita l'exemple de tous les confesseurs anciens et ceux des temps apostoliques ; ensuite il nous peignit le courage des martyrs de nos jours, confondant leurs juges devant les tribunaux, émouvant leurs bourreaux sur la roue, et recevant dans le ciel la couronne de vie ; et puis il nous retraça les tourments des lâches apostats, réservés au feu éternel, et dévorés dès cette vie des angoisses du remords (1). Oh ! que de larmes de repentance coulaient en ce moment ! que de serments d'être fidèles furent prononcés ! Ce fut au milieu de nos sanglots que le pasteur bénit le pain et le vin de la communion ; alors nous nous prosternâmes tous devant Dieu, lui demandant de nous pardonner et de nous fortifier... lorsque tout à coup une voix retentissante s'écria : « Voici les dragons ; fuyez !... » Au même instant une décharge de mousqueterie nous apprit que notre dernière heure venait de sonner... Vous dire ce qui se passa dans la grotte, je ne le puis. Les ténèbres les plus épaisses nous environnaient ; les jurements des soldats et les cris lamentables des mourants se confondaient dans cet affreux tumulte... Je ne sais comment je me sauvai ; j'arrivai auprès de ma mère, égaré et au désespoir ; mes parents ne s'y étaient pas encore rendus ; en vain nous les attendîmes, ils ne reparurent plus. Mon père fut trouvé gisant dans un précipice où il s'était fracassé le crâne en tombant ; mon frère avait reçu une balle dans la poitrine et ma sœur avait été conduite dans la tour de Constance, avec les femmes qui avaient été faites prisonnières... Quinze jours après, j'accompagnai ma mère dans une autre assemblée du désert ! » (*Biographie de Brousson*, par Borel. Nîmes, 1852, p. 15 et suiv.)

Matthieu de Malzac, d'Uzès, dit Bastide, sorti de l'académie de Genève en 1684, et réfugié à Rotterdam à la Révocation, fut un des premiers à ren-

(1) Voir, note XIII, des fragments de ce discours.

trer en France, comme Brousson. Il partit de Hollande en 1689 avec l'approbation du roi et d'un consistoire secret qui dirigeait ces missions à La Haye. Il fit le tour de la France avec assez de succès ; mais étant arrivé à Paris, il tomba bientôt entre les mains de M. de la Reynie, qui l'enferma à la Bastille.

« Malzac, dit la *France protestante*, fut enfermé à Vincennes, le 14 mars 1692, et déporté le 15 mai aux îles Sainte-Marguerite, où se trouvaient déjà trois autres pasteurs : Cardel, Salve, dit Valsec, et Lestang. Peu après y arrivèrent Elisée Géraut ou Giraud, et Gardien Givry, dit Duchesne (1694). »

Malzac y mourut le 15 février 1725, après trente-trois ans d'indicibles souffrances, n'ayant ni bois, ni chandelle, ni literie, et à peine de quoi se nourrir : un repas par jour (1). « Le roi, cependant, avait été fort aise d'apprendre la capture de ce ministre, » écrivait le secrétaire d'Etat à Louvois (12 février 1692. *Reg. du secrét.*, O. 36.) Huit personnes furent arrêtées avec Malzac, et on donna une récompense de mille livres à celui qui l'avait fait prendre ; on promettait 1,500 livres à ceux qui feraient arrêter l'autre ministre, dont le nom nous est inconnu. (Lettres du 24 février et du 17 mars. *Reg. du secrét.*, *Ibid.*)

Malzac et Brousson (2) tinrent évidemment des assemblées dans le département de l'Aisne ; mais où ? La tradition, qui a conservé avec reconnaissance le souvenir de pasteurs *hollandais* qui venaient célébrer la Cène au péril de leur vie, se tait sur la plupart des lieux de ces réunions. Quant à Gardien Givry, nous avons sur son compte des détails assez circonstanciés :

Givry est cité par Court, comme un des plus actifs et des plus courageux parmi les pasteurs qui suivirent les traces de Brousson.

Né à Vervins, et retiré en Angleterre à la Révocation, Givry (3) fut nommé pasteur de l'Eglise française de Plymouth, en 1685, et revint sur le continent en 1690. Après avoir traversé la frontière au milieu de grands dangers, il arriva, au commencement d'octobre 1691, à la rue des Bœufs (Lan-douzy), et fut logé dans la maison où venait de mourir le ministre Masson, qui, malgré son âge et ses infirmités, avait entrepris de prêcher l'Evangile sous la croix. Givry demeura trois jours dans cette maison et y reçut beaucoup de visiteurs. De là il se rendit à Saint-Pierre, où il se faisait tous les dimanches des assemblées de 50 à 60 personnes ; mais le bruit de son arrivée s'étant répandu, le lieu des assemblées fut trop petit pour la foule qui accourut ; il fallut aller à la rue de Bohain (Lemé) à neuf heures du soir ; l'assemblée fut de 300 personnes ; il y avait onze enfants de divers lieux à baptiser.

(1) *Bullet. du prot.*, III, 594.

(2) Et très probablement aussi Paul Cardel.

(3) Un Philippe Givry, ancien de Harlem, signait, en 1695, l'approbation placée en tête du volume de sermons de Brousson, intitulée : *la Manne mystique du désert*.

Givry alla ensuite à Saint-Quentin, où sept villages des environs lui envoyèrent quatre députés pour le prier de passer chez eux, et de les admettre à la religion protestante, parce qu'ils voulaient abandonner le catholicisme dans lequel ils avaient vécu jusqu'alors. Le dimanche suivant, un de ces députés le mena dans un vallon (1) où Givry trouva 500 personnes assemblées qui étaient de 110 familles catholiques. Tous déclarèrent qu'ils voulaient abjurer. « Après ces déclarations, il prêcha dans cette assemblée depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, à la lueur des feux et des flambeaux ; mais il ne voulut pas pour cela recevoir leur abjuration, afin qu'ils n'eussent aucun sujet de dire qu'on les avait surpris. Il les remit au dimanche suivant, et l'assemblée s'étant faite au même endroit et à la même heure, il essaya de faire comprendre à tous ses auditeurs les avantages de la R. P. R., et en même temps les dangers temporels où s'exposaient ceux qui demandaient à la suivre. Mais tous ayant répondu qu'ils ne voulaient plus être de la communion de Rome, il reçut toutes leurs abjurations, et ne voulut point cependant les admettre à la Cène, parce qu'ils n'étaient pas assez instruits. Il n'a pu se souvenir que du nom de Templeux, (Templeux), qui est un des sept villages, ayant oublié les six autres ; mais il dit que tout le monde sait à Saint-Quentin que les habitants de ces sept villages (2) ont abjuré la religion catholique dont ils faisaient profession ; il déclare encore qu'il fit des assemblées à Saint-Quentin, qu'il y prêcha, et fit tous les exercices. » (Lettre du 14 octobre 1692. *Reg. du secret.*, O. 36.)

Givry visita également les Eglises de Laon, Chauny, Varennes, Noyon, Jonquières, Villeneuve près Chalandos, et d'autres endroits de la Picardie, et arriva à Paris après un voyage de deux mois. Des marchands de Sedan l'engagèrent à aller prêcher dans cette ville ; comme il y avait demeuré neuf ans et y était fort connu, il refusa d'abord ; mais le désir de réparer un scandale qu'il y avait donné, le fit accepter. Chemin faisant, il prêcha partout où il y avait des protestants, à Monneaux, où il alla deux fois, et dont la

(1) La tradition rapporte que les protestants des environs de Templeux se réunissaient dans un vallon surnommé la Boîte-à-Cailloux. Nous avons voulu voir les lieux avant d'en parler. Ce vallon que la charrue a longtemps respecté est évidemment celui dans lequel prêcha Givry ; il se trouve à une demi-lieue de Templeux, à distance à peu près égale de Jeancourt et d'Hargicourt et non loin de Vendelle ; c'est évidemment là le berceau des sept Eglises fondées par Givry. Ce vallon resserré, autrefois couronné de forêts dont il ne reste plus que des débris, semble un amphithéâtre bâti par la main divine pour ces assemblées de proscrits, qui trouvaient un asile au milieu des bois quand les dragons ou la maréchaussée venaient interrompre leur culte.

Le *Jeune Chrétien* a publié dernièrement une poésie intitulée *La Boîte-à-Cailloux*, due à la plume de M. Gontard, instituteur protestant à Hargicourt.

(2) Ces sept villages sont très probablement Montbrehain, Nauroy, Hargicourt, Templeux, Jeancourt, Lempire, Vendelle, où nous n'avons pas trouvé qu'il y eût des protestants avant la venue de Givry.

population toute protestante et fort zélée, avait depuis quatre à cinq ans rétabli une espèce de culte public (c'est-à-dire en 1686 ou 87), sous la direction de deux frères nommés Etienne. Il y fit des assemblées de 400 personnes dans des granges et des pressoirs. Le lieutenant général de Château-Thierry favorisait ces assemblées et voulut s'entretenir avec le ministre proscrit. Il lui demanda entre autres si l'on pouvait être sauvé dans le catholicisme. Ce lieutenant faillit être puni comme il le méritait, mais on préféra ne point faire de bruit et le ramener par la douceur ; il reçut ordre de venir à Paris, sans parler de son voyage ; Sa Majesté pensait qu'en le traitant ainsi, on pourrait peut-être avoir par lui de l'influence sur les protestants de Monneaux pour les rendre bons catholiques. Villeneuve offrit à Givry un peuple « presque aussi heureux, aussi dévot et aussi sage. »

Il prêcha aussi à Nanteuil-lès-Meaux, où il y eut deux assemblées, l'une de 400 et l'autre de 700 personnes, puis à Châlons, Vitry et Sedan ; il rentra de nouveau à Paris après une absence de deux mois. Un nommé Braconnier l'y fit arrêter et réclama 2,000 livres de gratification ; le secrétaire d'Etat trouvait la somme un peu forte, *bien que*, dit-il, *on ait quelquefois donné ce chiffre* ; finalement, ce Braconnier fut à son tour jeté en prison. Givry fut conduit à Vincennes le 24 mai 1692 ; il en sortit le même jour pour être transféré aux îles Sainte-Marguerite. (*Reg. du secrét.*, O. 36.)

L'évêque de Laon, furieux des succès obtenus par Givry dans son diocèse, ne rougit pas de descendre jusqu'à calomnier l'homme dont la tête était mise à prix, et qui exposait sa vie tous les jours pour annoncer l'Evangile. Il écrivit à Pontchartrain cette invention de sacristie que « Givry s'était retiré près d'une dame de qualité, où il s'était mal comporté avec une fille de chambre, laquelle étant devenue grosse, la dame le chassa, ensuite de quoi il se retira à Paris. » (Lettre du 13 déc. 1692. *Reg. du secrét.*, O. 36.)

Givry, dit la *France protestante*, était encore aux îles Sainte-Marguerite en 1700, ainsi que Géraut, Lestang et Valsec. Trois des prisonniers étaient déjà devenus fous en 1693 ; les autres finirent par succomber aux tortures morales et physiques qu'ils avaient à endurer ; autrement les puissances protestantes n'auraient pas manqué de réclamer leur mise en liberté en 1713, comme elles réclamèrent celle de leur compagnon d'infortune, Mathurin, qui, grâce à leur intervention, sortit du cachot où il était enfermé depuis plus de vingt-cinq ans (1).

A la suite des assemblées tenues par Givry, Lavenant fut mis en prison à Laon en 1692, peut-être pour avoir logé ou conduit le proscrit. (*Reg. du secrét.*, O. 36.) Le 14 octobre de cette année, Pontchartrain écrivait aux

(1) La *France prot.* est ici en désaccord avec le *Bulletin du prot.*, III, 594.

évêques de Laon, Noyon et Soissons, de gagner les principaux meneurs des assemblées *par des récompenses et bienfaits de Sa Majesté, pour les engager à nommer tous les autres*, sur lesquels on ferait ensuite main basse.

A l'égard de Sézille, du bourg de Varennes (1), et de Colliette, de Chauny, écrivait le secrétaire d'Etat à l'évêque de Noyon, « il me paraît très important de les engager de rentrer dans leur devoir, soit par menaces, soit par récompenses, » pour éviter le mal qu'ils font en maintenant la religion protestante. (Lettre du 9 oct. 1692. *Ibid.*)

Le 29 du même mois, Pontchartrain donnait l'ordre d'arrêter un tisserand du village d'Ervilly, nommé Quentin, qui faisait le prédicant, et un autre qui avait été saisi, mais était parvenu à s'échapper; savoir, le nommé Vignon de Templeux, qui « *s'y distingue par sa mauvaise conduite.* » Il devait être bien zélé pour mériter cette note d'infamie.

Dans une lettre du 11 mai de la même année, nous avons trouvé qu'un garde du corps, nommé Vauguillard, avait obtenu les biens du sieur de Mazancourt, abandonnés depuis plusieurs années au village de Voulciennes (non retrouvé), près Crépy. (*Reg. du secrét.*, O. 36.)

A la demande de l'évêque de Laon, on fit arrêter, le 16 décembre 1692, le sieur de Dolignon, qui paraissait aussi très dangereux. En effet, la tradition rapporte qu'il réunissait chez lui les fidèles de Parfondeval; le sentier qu'ils prenaient pour s'y rendre s'appelle encore *la voyette des huguenots*. Il paraît pourtant que Dolignon promit d'être moins zélé pour l'Evangile à l'avenir, car Pontchartrain écrivait le 6 février 1693, à l'intendant Bossuet : « M. l'évêque de Laon m'ayant mandé que le nommé Dolignon est à présent en de bonnes dispositions, et que le châtiment qu'il a reçu a eu son effet, je vous envoie un ordre pour le mettre en liberté. » (*Reg. du secrét.*, O. 37).

L'évêque de Laon voulait tout réduire par la violence; il fallut que Pontchartrain le calmât en lui écrivant : « Sa Majesté estime que vous ferez un plus grand progrès pour leur conversion sincère, en vous appliquant à les faire instruire et en les engageant par les voies de la douceur et par l'espérance des récompenses, que par la punition de leur désobéissance. » (*Reg. du secrét.*, O. 36.)

Sézille de Varennes, Colliette de Chauny et Potel de Templeux, furent arrêtés par ordre du 13 janvier 1693; le secrétaire d'Etat demandait aussi les noms de six ou sept des plus marqués parmi ceux qui avaient accueilli Givry, pour les faire également arrêter. (*Reg. du secrét.*, O. 37.) Colliette

(1) Un nommé Sézille assistait au synode de Charenton en 1653, comme ancien de Compiègne.

et un nommé Bernardon de Noyon furent mis en liberté par ordre du 5 juin de la même année, ayant promis de tenir à l'avenir une meilleure conduite sur le fait de la religion. (*Ibid.*)

Sézille fut aussi mis en liberté, mais sans devenir pour cela meilleur catholique, car le secrétaire d'Etat écrivait, le 16 avril 1698, à l'évêque de Noyon : « Vous êtes un prélat incomparable; on trouve en tout ce que vous faites un fonds d'esprit et de *charité* qu'on ne peut assez louer; vous aviez pris de très bonnes mesures pour mettre à profit vos exhortations et l'abjuration de Ludovic Sézille, si elles n'avaient pas été rompues par lui; et Sa Majesté juge comme vous qu'il faut faire un exemple dans la personne de ce dernier. J'écris à M. l'intendant de le faire arrêter et de le faire mettre en prison, dont il ne sortira que quand vous le jugerez à propos. » Le crime pour lequel on emprisonnait de nouveau Sézille, était irrémédiable : il avait empêché des protestants de Varennes de se soumettre aux exhortations de l'*incomparable* prélat de Noyon.

Grâce aux sollicitations de Mademoiselle de Nantouillet et des tuteurs de MM. de Brabançon, dont Sézille était fermier, il sortit de nouveau de prison pour trois mois, afin de pouvoir rendre ses comptes. Mademoiselle de Brabançon avait promis d'en faire un bon catholique, mais on ne se fia point à sa parole, et on ne relâcha le prisonnier (déc. 1698) que sur caution. (*Reg du secrét., O. 42.*)

L'obstination de Sézille durait encore en 1800; il n'y a rien d'obstiné comme une conscience droite. Le secrétaire d'Etat écrivait le 17 octobre : « Il faut avertir le nommé Sézille... de se faire instruire et de se mettre en état de faire son devoir de catholique, et lui donner encore pour cela six semaines, après lequel temps, s'il n'a pas fait ce qu'on désire, Sa Majesté veut qu'il soit remis en prison. » (*O. 44.*)

Le 29 novembre, l'évêque de Noyon demandait qu'on prolongeât jusqu'au 4^{er} janvier le temps accordé à Sézille pour se convertir.

Peu reconnaissant de cette faveur, Sézille prit la fuite et en donna avis au curé de Varennes, par une lettre datée de Paris, du 7 décembre. Le 29 de ce mois, le secrétaire d'Etat écrivait à d'Argenson : « Continuez de faire des perquisitions du nommé Sézille, sur les indications qui vous ont été données par M. l'évêque de Noyon. »

Colliette, de Chauny, relâché sous promesse de ne plus vivre à la bugenotte, n'avait été que fort peu converti par la prison, témoin cette lettre du secrétaire d'Etat à l'intendant Sanson, en date du 17 août 1698. « Le roi approuve que vous ayez fait placer dans des couvents et pensions les enfants de Colliette; il y a longtemps que cet homme est connu pour mauvais catholique. »

L'aînée des filles Colliette fut relâchée le 16 octobre de la même année;

quant au fils, qui était au collège des PP. de l'Oratoire, à Soissons, de même que quant au fils de Lestache, receveur de Roucy, que l'intendant proposait d'y mettre également, Sa Majesté déclara qu'elle ne voulait point qu'on mît au collège, mais bien chez des maîtres d'école, *des enfants qui ne sont pas de qualité.* (*Reg. du secrét.*, O. 42.)

Au 3 mars 1700, nous trouvons un ordre pour faire sortir la nommée Colliette du couvent des Cordeliers de Chauny, et la nommée Bernardon de celui des Ursulines de Noyon. (O. 44.)

En décembre 1692, le curé de Vauxaillon, près Anisy, dénonçait au père Lachaise plusieurs nouveaux catholiques des environs vivant dans le désordre, c'est-à-dire plusieurs protestants qui refusaient d'aller à la messe, et particulièrement un médecin qu'on soupçonnait d'être ministre, et que l'intendant Bossuet reçut ordre de faire arrêter. (O. 36.)

La fille du sieur de Travecy, incriminé en 1689, avait été mise au couvent de Lafère par Bossuet, le 20 avril 1695; il fut permis à cette jeune fille, sur la proposition de M. de la Houssaye, successeur de Bossuet, de se retirer chez Madame de Renansart; mais Sa Majesté ordonnait encore qu'on lui rendit compte de la conduite qu'elle tiendrait sur le chapitre de la religion. (O. 39.)

Les deux filles de Louis Laumonier, sieur de la Motte, ancien de Chauny, furent envoyées aux Nouvelles-Catholiques de Paris, par ordre du 19 mai 1695. (*Reg. du secrét.*, O. 39.)

« Bien des jeunes filles, dans les maisons religieuses où le roi les avait fait enfermer, furent tenues au séquestre avec tant de rigueur, qu'elles ne virent plus les auteurs de leurs jours et durent renoncer à tout attachement de famille. » (Depping, collection, t. IV, p. 24.)

Le 9 juillet 1700, le secrétaire d'Etat écrivait à l'intendant Sanson : « Les circonstances de l'opiniâtreté que le feu sieur de la Motte a témoignée en mourant ne permettent pas qu'on les dissimule, et vous devez donner aux juges des lieux, ordre de faire le procès à sa mémoire suivant les ordonnances. » (*Reg. du secrét.*, O. 44.)

Le 12 août, une demoiselle de la Motte, sans doute convertie, obtenait du roi une pension de 200 livres pour entrer dans un couvent. (O. 44.)

La demoiselle de Brusoy, qui demeurait au château de Roucy, avait été enfermée dès le mois de février 1687. (O. 39.)

En novembre 1692, nous avons trouvé qu'un ministre Gérard, à nous inconnu, ramené de Hollande, avait été arrêté (O. 39). En novembre 1695 on en attendait d'autres, et on ordonnait à l'intendant de la généralité de Soissons de surveiller plus que jamais les assemblées; il se fit à cette époque une assemblée à Landouzy, à la suite de laquelle on ordonna à M. de la Houssaye de faire arrêter tous ceux qui s'y étaient trouvés. (O. 39.)

En conséquence, plusieurs protestants de Landouzy furent enfermés à la fin de 1695, et le 3 janvier 1696, Sa Majesté ordonnait à M. de la Houssaye de les faire *juger suivant la rigueur des ordonnances*.

Le 6 février, l'intendant reçut ordre d'envoyer au couvent de la Charité, à Château-Thierry, le nommé Mory qu'il avait fait arrêter.

Le 20 juin, une lettre circulaire était adressée à M. de la Houssaye et à plusieurs autres intendants, pour faire arrêter *Brousson*, qui, disait-on, *est un homme très dangereux*. Une lettre de lui, saisie sur le prédicant Henri, avait révélé sa présence en France.

En juillet, Sa Majesté écrivit au sieur de Saponay, pour lui défendre de faire violence à sa sœur, la demoiselle de Viels-Maison, dans sa terre de Cus, sans doute parce qu'elle s'était convertie.

Le 6 décembre, on demande à M. de la Houssaye si les sieurs de Lucé (Lucy?) méritent la faveur qu'ils demandent, savoir de rentrer dans leurs biens. Une femme de cette famille était religieuse au couvent de Notre-Dame, à Soissons (O. 40). Une autre demoiselle de Lucé, avait été enfermée le 31 mai 1698. Sa Majesté trouva bon qu'elle retournât près de sa mère, et que la troisième sœur fût mise à sa place, moyennant une pension de 200 livres payée par Sa dite Majesté (O. 42).

Le 15 janvier 1698, l'intendant de la Houssaye reçut ordre d'empêcher les nouveaux catholiques d'envoyer leurs enfants aux écoles où on ne prenait pas soin de leur faire entendre la messe.

Nous transcrivons en partie la lettre adressée le 9 avril de la même année, au nouvel intendant Sanson, par le secrétaire d'Etat :

« J'ai reçu votre lettre du 5 de ce mois, suivant laquelle il me paraît que vous n'êtes pas parfaitement instruit des ordonnances sur le fait des religionnaires.

« Vous dites qu'il y a plusieurs nouveaux convertis dans les élections de Guise et de Laon qui sont revenus des pays étrangers sans faire leur abjuration, qu'ils viennent à dessein de vendre leurs biens et de les donner à vil prix, et que même ils vendent leurs droits successifs sur les biens de leurs parents qui demeurent dans le royaume; qu'ils se fondent sur les traités de paix qui leur permettent d'y revenir et de rentrer en possession de leurs biens... sur quoi je dois vous faire observer que nul religionnaire qui n'aurait pas fait abjuration ne doit être toléré en France, et que si vous en connaissez quelques-uns de cette espèce vous devez les faire arrêter. A l'égard des fugitifs qui pourraient être revenus des pays étrangers, ils en ont la permission par une déclaration du 10 février dernier, qui porte qu'ils pourront revenir dans le mois, à la charge d'y faire exercice de la religion catholique, de faire leur déclaration au gouverneur de la première place par où ils passent, de réitérer la même déclaration par-devant le juge, trois

jours après leur arrivée au lieu de leur demeure et de faire leur abjuration dans les huit jours suivants. Si donc il y en a quelques-uns dans votre département qui n'aient pas observé ces formalités, c'est aux juges à les faire arrêter et à vous à y tenir la main.

« Quant aux biens, nul des fugitifs, pas même ceux qui reviennent en vertu de cette déclaration, n'a droit d'en disposer, ni d'y rentrer ; car, par édit du mois de décembre 1689, leurs légitimes héritiers ont été mis en possession de leurs biens, et jusqu'à présent, il n'a été rien ordonné de contraire. Il n'y a donc que les nouveaux catholiques restés dans le royaume qui pourraient disposer de leurs biens pour se retirer, mais vous avez contre ceux-là une déclaration du 44 juillet 1682, qui porte que les ventes faites par les religionnaires un an avant leur fuite seront nulles ; vous devez cependant, sans vous reposer sur cette déclaration, faire observer ceux qui se trouveraient dans la disposition de vendre, à l'intention de se retirer, afin de les prévenir et empêcher l'exécution de leurs desseins, soit par des avertissements qui leur feront connaître que vous en êtes informé, soit en les faisant arrêter s'il est nécessaire.

« Je ne vous dis rien de cette permission qu'on prétend avoir été accordée, par les traités de paix, aux religionnaires de rentrer dans leurs biens ; c'est une erreur populaire dont on a été désabusé sur la première proposition qui en a été faite : cette permission ne regarde que ceux de l'un et l'autre parti qui ont été dépossédés pendant la guerre, par voie de confiscation. »

Le 42 mai suivant, le secrétaire d'Etat écrivait encore à Sanson : « L'enfant du nommé Cottin qui est chez son aïeule, et que vous dites être protestant, n'ayant aucun bien, serait un sujet propre à être mis à l'hôpital du lieu pour être instruit en la religion et apprendre un métier ; mais si vous jugez que cette femme puisse contribuer à sa subsistance, il faut... l'obliger à en donner une partie et le roi donnera le surplus. » Ce Cottin fut placé chez le curé d'Aubenton.

Le 17 octobre 1700, nous retrouvons dans une autre lettre à Sanson : « Il n'y a rien à faire sur les enfants du nommé Cottin, marchand de la paroisse de Bohain, qui n'ont pas fait abjuration, étant en trop bas âge lors de la révocation de l'Edit de Nantes, et il suffit que leurs père et mère les aient fait élever en la religion catholique » (O. 44).

Dans la lettre du 12 mai, citée ci-dessus, nous voyons que l'intendant a empêché l'exécution du testament de la veuve Huotter (capitaine suisse), laquelle avait testé en faveur de parents sortis du royaume. On aurait pu faire le procès à sa mémoire, dit le secrétaire d'Etat, *et alors ses biens auraient été sujets à confiscation.*

Le nommé Durllet, de Fontaine, qui avait été émigré et était revenu dans

son village y fut arrêté en 1698 ; en même temps des protestants arrêtés à Maubeuge furent transférés à Guise (d'où ils étaient probablement), pour y faire leur procès ; d'autres arrêtés à Wassigny furent envoyés à Dreux pour la même cause.

Le 19 novembre, le secrétaire d'Etat annonce à l'intendant la mort de Brousson, sur lequel on a trouvé des noms de protestants ; « je vous envoie, ajoute-t-il, la liste de ceux de votre département, afin que vous les fassiez arrêter s'ils font l'exercice. »

Par ordre du 2 décembre et sur la proposition de l'intendant, le jeune gentilhomme nommé Laval (Leval?) fut remis au sieur de Malaize, aide-major de Rocroy, qui se chargea de son éducation.

La persécution était constante, d'une violence sans égale ; toutefois le grand roi commençait à avoir honte de ses atrocités, il faisait écrire à Sanson le 10 décembre : « J'ai rendu compte au roi de ce que vous m'avez écrit concernant la femme du nommé Rousset, marchand à Laon, qui a refusé les sacrements et déclaré vouloir mourir dans la R. P. R., et Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire de dire aux juges ordinaires de faire le procès à sa mémoire... que si son cadavre avait été conservé et qu'il fût condamné à être traîné sur la claie, vous direz aux juges de ne point exécuter, à cet égard seulement, le jugement ; Sa Majesté voulant bien pour cette fois, à cause du temps qu'il y a que la chose est arrivée, épargner cette honte à la famille de la défunte ; mais il faudra exécuter le jugement en tous les autres points. » (*Reg. du secrét.*, O. 42.)

Louis XIV aurait-il, par hasard, rencontré sur son chemin quelque cadavre mutilé, souillé de sang et de boue, qui eût troublé son sommeil ; ou bien serait-ce là le dernier cri d'une conscience étouffée par l'orgueil et par la voix des confesseurs ?

Le corps de la femme Rousset avait été conservé, car deux mois après, le 10 février 1699, le secrétaire d'Etat écrivait de nouveau : « Il faut laisser tomber la chose sans en plus parler (1). »

Une dépêche du 28 janvier de la même année, nous apprend que le commandant du château de Ham était accusé de connivence dans l'évasion de la nommée Prou, sage-femme qui avait fait baptiser des enfants par des ministres.

La circulaire adressée le 2 juin, par le secrétaire d'Etat, à Sanson et plusieurs autres intendants, offre un haut intérêt pour l'histoire de la persécution ; nous en donnons un fragment : « Le roi m'a fait l'honneur de me dire, Monsieur, que depuis les dernières déclarations qui renvoient aux juges

(1) Nous avons donc commis erreur en écrivant, d'après M. Melleville et Devisme, à la page 472 ci-dessus, que la mère de Rousset avait été traînée sur la claie. Cette femme s'appelait Rachel Cottin.

ordinaires la connaissance des contraventions que peuvent faire les nouveaux catholiques, et leur punition, quelques intendants sont tombés dans un grand relâchement, sur la vigilance qui leur a été si fortement recommandée... Sa Majesté a dit en plein conseil qu'elle savait les noms de ceux qui s'étaient ainsi ralentis, et qu'elle voulait bien différer encore à les nommer pour leur donner lieu de changer leur conduite à cet égard; c'est ce qui m'oblige de vous dire que *vous ne pouvez rien faire de plus désagréable à Sa Majesté*, que de vous relâcher sur l'exécution des déclarations, et qu'encore que vous ne soyez pas chargé de punir les contrevenants, vous ne devez pas avoir moins d'attention pour les connaître, les faire poursuivre et tenir la main à ce que les juges fassent leur devoir. »

A la demande de l'évêque de Noyon, Madame Fayet d'auprès de Saint-Quentin, fut mise, par ordre du 7 juin, au couvent de la Sainte-Famille de Noyon.

Le 24 du même mois, Sanson reçut l'ordre de faire enfermer à l'hôpital les enfants de la veuve Bernard de Crépy et ceux de Bocquet, brasseur à Lafère, comme il avait déjà fait pour les trois enfants du village de Coin (Croingt, Cohan, Coincy); d'arrêter ledit Bocquet et Rachel Soyan de Plomion, qui avait fait évader ses trois petits-enfants, de faire le procès à celle-ci nonobstant son grand âge, de faire arrêter les deux marchands et les sept ou huit particuliers qui avaient déclaré *vouloir vivre à l'ancienne manière*. Leurs revenus devaient être saisis au profit de l'hôpital où leurs enfants seraient mis, à la réserve de ceux dont les revenus suffiraient pour les entretenir dans des pensions.

Le 30 juin, l'évêque de Laon demandait, pour la paroisse de Ribemont, une rente de 50 livres abandonnée par un officier suisse.

A partir du 10 juillet, *les affaires des nouveaux catholiques et tout ce qui se passe sur le fait de la religion devant être rapportées au roi dans des conseils qu'il donne pour cet effet*, les intendants devront écrire dans des lettres séparées tout ce qu'ils auront à mander sur cette matière.

Le 29 juillet, furent mises en liberté les nommées Cheroy et Rotisset (1), qui avaient promis à l'évêque de vivre en bonnes catholiques.

Le 5 août, le secrétaire d'Etat demandait à Sanson et autres des informations sur l'effet de la déclaration du 29 décembre 1698, et le nombre des personnes sorties de France malgré les dernières défenses. Le même jour, le roi ordonnait qu'on ne trainât plus les cadavres sur la claie, toutefois il ne fallait pas rendre *cela trop public*, et continuer les procès à la mémoire des hérétiques endurcis.

Le 17, le roi approuvait les mesures prises par Sanson pour la sûreté

(1) Voir plus haut, page 450.

des biens laissés par le sieur Du Vez et la nommée Mulot, en ajoutant qu'il n'avait pas encore pris de résolution sur les biens de ceux qui s'étaient absentés depuis peu. C'est donc en 1699 que le sieur Du Vez émigra (1).

Au mois d'août, la veuve Cottin demandait la permission de vendre une maison.

Le 2 septembre, les nouveaux catholiques arrêtés pour avoir voulu vivre à l'ancienne façon, furent relâchés sur leur promesse de vivre plus catholiquement à l'avenir.

Par ordre du 23 du même mois, le fils du nommé Foulon fut enfermé à l'hôpital de Laon pour avoir tenté de sortir du royaume, la fille de Paul Lemaistre qui avait été mise au couvent des Ursulines de Clermont fut transférée aux Nouvelles-Catholiques de la même ville.

Par ordre du 15 octobre, furent mises en liberté les deux filles de la veuve Deshayes qui étaient dans un couvent à Laon; le nommé Bocquet, brasseur à Lafère fut également relâché.

Le 9 décembre, les sieurs de Rozoy et de Vilnay obtinrent des faveurs de Sa Majesté en qualité de nouveaux catholiques; le même jour était signé l'ordre de mettre aux Nouvelles-Catholiques de Noyon la nommée Bouxin. Deux familles d'Acy, près Soissons, avaient pris la fuite peu auparavant.

Le 19 septembre de la même année 1699, avait cependant paru une déclaration portant condamnation aux galères pour les hommes, réclusion à perpétuité pour les femmes, avec confiscation de biens contre les religieux qui tenteraient de sortir du royaume. Sa Majesté se plaignait en même temps que les pensions accordées aux nouveaux convertis montaient à des sommes considérables, et déclarait n'en vouloir plus donner qu'à *des gens très dignes par leurs qualités, par leur mérite et par un besoin très effectif*.

La circulaire adressée à Sanson, le 13 décembre (1699) n'est pas moins intéressante : « L'instruction des enfants qui, comme vous savez, a été particulièrement recommandée dans les édits... est la chose que le roi a le plus à cœur, et comme le succès de ce dessein dépend d'avoir des lieux propres pour les mettre... Sa Majesté veut que vous m'envoyiez un mémoire

(1) Le secrétaire d'Etat à l'intendant, 21 janvier 1703 : « Je vous envoie le placet du sieur de Chambry, capitaine au régiment de Saint-Pouenges qui se plaint de ne pouvoir jouir du don que le roi lui a ci-devant fait, de 3,000 livres que son père devait au sieur Du Vez, religieux fugitif. Comme toute la question consiste à savoir si le sieur Du Vez s'est absenté avant que la déclaration du mois de février 1701 fût enregistrée, je vous prie de prendre la peine de me mander ce que vous en savez, et ce qui a donné lieu à la main-levée que vous avez faite à l'héritier du fugitif. »

Trois ans auparavant, le 25 avril, l'intendant avait déjà reçu une semblable lettre.

Nous savons par une autre du 25 août 1700 que le sieur de Bondy, colonel au régiment de Saint-Pouenges, et le sieur de Bezannes, parents au même degré du sieur Du Vez, se disputaient sa succession.

des maisons, collèges ou écoles qui se trouvent dans l'étendue de votre département, les plus propres pour mettre les enfants des nouveaux catholiques... La lettre du 19 septembre dernier vous marque bien expressément les intentions de Sa Majesté sur les inspecteurs que vous devez avoir commis *pour observer si les juges font leur devoir* dans l'exécution des édits et déclarations concernant les nouveaux catholiques, et généralement pour vous rendre compte de tout ce qui se passe parmi eux; mais Sa Majesté appréhende que MM. les intendants n'aient pas été assez attentifs pour commettre ces inspecteurs, et elle m'a ordonné de vous écrire de m'envoyer le mémoire des lieux où vous en avez établi, qui contiendra aussi le nom et la qualité de ceux que vous aurez chargés de ce soin. » (*Reg. du secrét.*, O. 43. année 1699.)

Certes le fanatisme royal était difficile à contenter, car l'intendant Sanson ne laissait point passer de mois, ni peut-être de semaine, sans se distinguer par quelque haut fait contre les malheureux réformés, et pourtant on le gourmandait sans cesse. Quel système d'espionnage, et bien digne du grand roi! Si le crime des protestants avait paru évident aux juges, n'auraient-ils pas mieux fait leur devoir?

Le 3 mars 1700, le secrétaire d'Etat écrivait à l'évêque de Laon : « Sur les assurances que vous avez données que le sieur Guyard a profité de la retraite qu'il a faite dans votre séminaire, le roi a bien voulu lui permettre d'en sortir, et je vous envoie l'ordre à cet effet, duquel vous vous servirez quand vous le jugerez à propos. »

On persécutait les livres comme les personnes. Le 11 mars, le secrétaire d'Etat écrivait à M. de Pommereu : « Le nommé Cousin a découvert la route et les entrepôts dont on se sert pour introduire dans le royaume les livres défendus; il assure qu'on en envoie souvent d'Amsterdam, au nommé Chevalier, libraire à Luxembourg, qui les envoie à Briquet, de Châlons; aux nommés Godard et Mettayer, de Reims; à Aubry, de Troyes, et à Anisset de Soissons, et que de tous ces endroits, on les fait conduire par les voitures ordinaires jusqu'aux environs de Paris, etc. » Il va sans dire que l'on ordonna de nouvelles perquisitions.

Une nouvelle catholique nommée Peneux s'étant évadée de l'hôpital de Laon, le secrétaire d'Etat ordonnait, le 11 mars, de faire punir comme ils le méritaient, Cochefer et la veuve Mennesson soupçonnés d'avoir participé à cette évasion.

Le 25 avril, l'intendant de Soissons recevait l'ordre d'établir des écoles de filles à Nogentel, Trosly-aux-Bois, Essommes, Lafère, Vervins, Coucy, Bruyères, Ribemont, Crépy, Rozoy, Roucy, Nizy, Craonne, Corbeny, Montcornet dans le but de détruire plus sûrement le protestantisme.

Le 10 juin, le secrétaire d'Etat demandait des informations au sujet de

Marie Milot, veuve de Jacques Guillet de la paroisse d'Essommes, qui avait obtenu la permission d'aller voir sa sœur à Paris, et qui en profita sans doute pour s'évader.

La dépêche du 16 juin, adressée à Sanson, s'exprime ainsi : « Voici un mémoire donné au roi par M. l'évêque de Noyon, concernant les nouveaux catholiques de son diocèse ; il est parfaitement détaillé, et il y a quelque apparence qu'en faisant enfermer ou assignant aux plus opiniâtres quelques autres châtimens convenables, et donnant d'un autre côté quelques petites récompenses à ceux qui font bien leur devoir, on pourra espérer de mettre les nouveaux réunis de ce diocèse sur un pied à donner de la satisfaction au roi. »

Dès le 16 février, le secrétaire d'Etat avait écrit à Sanson : « On a dit ici que le nommé Mérigny, prisonnier à Ham, y est tout nu et manque de toutes choses... faites-le habiller, etc... » Le 16 juin, il écrivait encore : « Voici un nouveau mémoire envoyé par les prisonniers de Ham, contenant plusieurs plaintes qu'ils font contre le sieur de Devise... Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire de vous informer très soigneusement de tous les faits qu'il contient, sans avoir aucun égard, et de me faire savoir ce que vous en apprendrez. »

Dans sa lettre à Sanson du 14 septembre, le secrétaire d'Etat dit : « Le sieur de Lestang, ci-devant lieutenant de la petite justice de Roucy, nouveau catholique, ayant fait présenter au roi le placet ci-joint, par lequel il demande quelques secours pour payer la pension de son fils aliéné d'esprit, Sa Majesté m'ordonne de vous écrire de vous informer si cet homme et ceux de sa famille font bien leur devoir et si, par rapport à la conduite et à la fortune, il mérite d'être secouru de quelques grâces de Sa Majesté. »

Le 29 du même mois, le secrétaire d'Etat écrit encore au même : « M. l'évêque de Noyon m'a envoyé le mémoire ci-joint, par lequel il paraît que la veuve Benoît, de Travecy, a empêché sa fille d'écouter les instructions et l'a laissée mourir dans la R. P. R. ; Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire, de vous informer si ce fait est véritable, et dans ce cas de la faire arrêter. »

Marthe Lemaistre sortit des Nouvelles-Catholiques de Noyon, étant bien instruite, par ordre du 17 octobre. Le même jour, Pontchartrain écrivait à Sanson : « Lorsque Sa Majesté disposera des biens des religionnaires fugitifs qui ont été saisis, elle aura égard à ce que vous demandez 200 livres par an pour le nommé Digault, de la paroisse de Chauny. » Par ordre du 12 novembre, la fille de Digault, qui était à l'Hôtel-Dieu de Noyon, fut remise à ses parents qui faisaient leur devoir.

Le 29 décembre, Pontchartrain écrivait à Sanson : « J'ai rendu compte au roi de ce que vous m'avez écrit, au sujet de trois nouveaux convertis de la

paroisse d'Essommes, qui avaient fait évader leurs enfants ; puisqu'ils les ont représentés, Sa Majesté veut bien leur pardonner leur faute, et vous pouvez faire mettre en liberté celui qui est en prison ; mais elle vous recommande d'avoir beaucoup d'attention à leur conduite. » (*Rég. du secrét.*, année 1700, O. 44.)

Nous donnons en entier une pièce, manuscrite de la Bibliothèque impériale (*Supplém. franç.*, 4026. 3) ; elle n'est malheureusement qu'un abrégé d'une autre plus complète.

Mémoire de l'état des nouveaux convertis du diocèse de Noyon, pour être présenté et rapporté au roi, par M. le comte de Pontchartrain, secrétaire d'Etat, en l'année 1700 :

« La prudence du roi ayant jugé à propos d'exécuter le pieux et généreux dessein que Sa Majesté avait formé depuis longtemps, de révoquer l'Edit de Nantes, Monseigneur l'évêque de Noyon, accompagné d'un grand nombre de missionnaires, alla faire des visites dans tous les lieux de son diocèse, qui étaient infectés du poison de l'hérésie ; la miséricorde de Dieu répandit tant de bénédictions sur ses travaux, ses charités, ses prédications et ses conférences, que les hérétiques firent abjuration de leurs erreurs entre ses mains, et continuèrent de remplir leur devoir quelque temps. La guerre étant survenue, les plus malintentionnés prirent ce prétexte pour cesser tous les exercices de la religion catholique ; mais depuis que Sa Majesté a donné la paix à toute l'Europe, etc... (*Sic.*) »

« Madelaine Sézille (1), fille de Marie Cottin, ci-dessus marquée, âgée d'environ quarante-cinq ans, veuve de David Bernardon ; elle a fait abjuration avec sa mère, en 1685 ; elle a toujours eu la même conduite, et elle est plus instruite ; elle a aussi fait une nouvelle profession de foi avec sa mère, le 15 de mai 1700. Elle a quatre enfants, dont l'aînée, nommée Bernardon, s'est mariée à Paris, en 1696 ou 1697, avec le nommé Cottin, son parent, de la ville de Laon, de la R. P. R., etc. (*Sic.*)

« *Paroisse de Varennes.* Il y a huit familles dans le village de Varennes qui ne font aucun exercice de la religion catholique ; ils sont tous nés de parents hérétiques ; ils firent abjuration il y a quatorze ans, et depuis ce temps, ils sont fort opiniâtres ; ceux même qui ont des enfants ne les envoient ni à l'église, ni au catéchisme, ni à l'école ; au contraire, ils les maltraitent pour les en détourner et empêcher.

« Ludovic Sézille, âgé de soixante-deux ans, ci-devant receveur de la terre de Varennes, et présentement sans emploi, est un homme fort riche et fort

(1) Voir plus haut, page 535,

opiniâtre; il a été plusieurs fois arrêté par ordre du roi sur ce sujet; la dernière fois, il fut mis, au mois de mai 1698, par ordre du roi, dans les prisons de la ville de Noyon, dont il n'est sorti que sur les promesses qu'il se rendrait à son devoir, et qu'il se ferait instruire, sur le prétexte qu'il avait à rendre compte à MM. de Brabançon, seigneurs de Varennes... (*Sic.*)

« *Paroisse d'Annois.* Les nouveaux convertis du village d'Annois firent abjuration le 9 décembre 1683, entre les mains du sieur de la Manière, curé de cette paroisse; depuis ce temps, ils n'ont fait presque aucun exercice de la religion catholique, quelques soins que M. l'évêque de Noyon ait pris pour eux, lesquels il a même redoublés depuis deux ans, en substituant un curé capable et zélé en la place de celui qui ne l'était pas tant...

« Le sieur Isaac de Cobreville, sieur de la Motte, fils du sieur d'Annois, âgé de vingt-huit ans, lieutenant de cavalerie au régiment de Courlandon, est aussi opiniâtre que son père, et ne fait aucun exercice de la religion catholique; il refusa même, ce 31 juillet 1699, au substitut de M. le procureur général au bailliage de Chauny, et le 11 de novembre suivant, à M. l'évêque de Noyon, de donner une déclaration par écrit, que son dessein était de la profession de la foi catholique qu'il ne fait nullement; il ne laisse pas de jouir de la terre de Jonquières, près la ville de Compiègne, comme plus proche parent du sieur Dompierre, son oncle, qui est passé dans les pays étrangers, depuis la révocation de l'Edit de Nantes.

« Il est vrai qu'il fut inquiété sur ce sujet l'année dernière, pour la jouissance de cette terre, et qu'au moyen d'un certificat qu'il représenta du sieur Haran, curé d'Annois, portant qu'il l'avait vu quelquefois assister à la messe et aux prônes les dimanches; mais il faut remarquer que ce témoignage est mendié, surpris et extorqué par un seigneur de village, d'un curé qui ne l'était que depuis cinq ou six semaines de cette paroisse, et que depuis ce temps, il n'a point assisté à l'église, ni fait aucun exercice de catholicisme, etc... (*Sic.*)

« Jean Vilain, âgé d'environ soixante ans, manouvrier et petit marchand de lin, peu accommodé, dogmatise dans ce village; il n'est pas tout à fait ignorant, il instruit les autres chez eux, et dans sa maison, où ils se vont trouver en secret: il a beaucoup contribué à les pervertir; il empêche présentement leur conversion, et il sera difficile d'y travailler utilement, tandis que ce prédicant opiniâtre sera dans ce village, etc... (*Sic.*)

« Charlotte Foucard, âgée de trente-trois ans, mariée depuis environ deux ans et demi à un homme de la secte, qui ne demeure point à Annois, qui y vient de temps en temps, dont on ne sait aucune chose, ni le nom, ni l'âge, ni la vocation, ni la demeure, ni les facultés, etc... (*Sic.*)

« Cottin, et Madelaine Hagombar, sa femme, du même

âge, tous deux nés de parents hérétiques ; depuis leur abjuration, ils n'ont reçu aucun sacrement de l'Eglise ; ils n'envoient point leurs enfants ni aux offices divins, ni au catéchisme, ni à l'école ; ils en ont quatre, dont aucun n'a fait abjuration, savoir : Daniel Cottin, âgé de vingt-deux ans, Jean Cottin, âgé de vingt ans, Pierre Cottin, âgé de quinze ans, Jacques Cottin, âgé de onze ans. Ces deux derniers ont été bien instruits à Guise, où ils ont été mis par ordre de M. l'intendant, et ont fait leur devoir pascal en 1700.

• Isaac Alaurine (Alavoine?), âgé d'environ soixante ans, marchand fort riche ; Madelaine Pagot, sa femme, âgée d'environ cinquante-cinq ans, tous deux nés de parents hérétiques ; depuis leur abjuration, en 1685, ils n'ont reçu aucun sacrement. Ils ont six enfants qui ne vont point à l'église, ni au catéchisme, ni à l'école, et n'ont jamais fait abjuration, savoir : Jacob Alaurine, âgé de vingt-trois ans ; Aimée Alaurine, âgée de vingt-deux ans ; Suzanne, âgée de vingt ans ; Judith, âgée de dix-huit ans ; Marie-Anne, âgée de seize ans ; François, âgé de quatorze ans, a fait sa communion pascalle, après avoir été instruit à Guise, où il avait été mis par ordre de M. l'intendant.

• Philippe Lyeura, fort riche marchand, âgé d'environ trente-deux ans, fit abjuration le 29 septembre 1699, entre les mains du sieur Nocque, curé de Saint-Remi, de Saint-Quentin ; il ne l'avait jamais faite. Madelaine Cottin, sa prétendue femme, âgée d'environ vingt-quatre ans, n'a jamais fait abjuration ; ils sont nés de parents hérétiques ; ils ne sont point mariés suivant les règles de l'Eglise, et l'on ne sait pas même le lieu où ils prétendent l'avoir été, etc... (*Sic.*)

• Louis Dauchel, veuf, âgé d'environ soixante-six ans, né de parents hérétiques, du pays d'Artois, pauvre manouvrier, fit abjuration en 1685 ; il n'a reçu aucun sacrement, et ne fait aucun exercice de la religion catholique.

• Il y a une fille âgée de dix-neuf ans, nommée Marie Dauchel, qui n'a point fait abjuration, ni aucun acte de la religion catholique.

• Suzanne Le Grand, âgée de soixante ans, veuve de Denicourt, fort pauvre, n'a jamais fait abjuration ; elle est née de parents hérétiques ; elle a un enfant nommé Jacques Denicourt, âgé de seize ans, qui n'a point fait abjuration.

• Suzanne Légère, veuve de ... Cottin, âgée de soixante-seize ans, née de parents hérétiques, sans emploi, peu accommodée ; depuis son abjuration, en 1685, n'a point participé à aucun sacrement.

• Suzanne Cottin, fille de Suzanne Légère, âgée de trente-six ans, femme de Daniel Lisbot, sorti du royaume, n'a jamais fait abjuration et demeure chez sa mère.

• Marie Parsie, fille, orpheline, âgée d'environ vingt-cinq ans, pauvre, née de parents hérétiques, n'a point fait abjuration.

• Marie-Madelaine Linget, pauvre fille, orpheline, âgée de vingt-quatre ans, née de parents hérétiques.

• Louis Linget, son frère, garçon, âgé de vingt-deux ans, valet de char-rue; ils n'ont point fait abjuration.

• *Paroisse de Villers Saint-Christophe.* Les dames de ce village sont deux demoiselles nommées Anne et Elisabeth de Sains, dont l'ainée est âgée de soixante ans, l'autre de cinquante, nées de parents hérétiques; elles firent abjuration le 17 février 1686, dans l'église de Villers; elles ne font aucun exercice de la religion catholique. Elles ont un frère qui est dans les mêmes sentiments, et demeure à Guillemont, paroisse de Guiscay, près la ville de Péronne. Ces demoiselles retirent chez elles la nommée Jeanne Le Grand, veuve, âgée de soixante ans, avec son fils, nommé Daniel Darnonval, tourneur, qui demeuraient autrefois au faubourg de Saint-Sulpice de Ham, et qui sortirent du royaume en 1685, pour ne point faire abjuration; ils sont revenus de Hollande depuis la paix, et sont toujours hérétiques, etc... (*Sic.*)

• *Paroisse de Jeancourt.* La paroisse de Jeancourt est composée de 360 personnes, dont il n'y a presque que la moitié de véritables catholiques, quoiqu'ils soient tous de parents catholiques (1); les autres sont libertins scandaleux; plusieurs assistent assez souvent à la sainte messe et se raillent des cérémonies de l'Eglise; ils se rangent tout au bout de l'église, où ils font des postures indécentes, quelques-uns se trouvent en des assemblées qui se tiennent la nuit, où on lit des lettres qu'ils reçoivent de Hollande, de la part de quelques ministres, en forme d'exhortation, etc... (*Sic.*)

• Cette Suzanne Mary étant morte relapse, Abraham Goguet est retourné à l'Eglise, et a fait son devoir durant une année pour se marier en secondes noces avec Suzanne Harlay, dont il a un enfant; ils ont tous deux trompé l'Eglise, car depuis ce temps ils n'ont fait aucun devoir de catholique.

• *Paroisse de Saint-Jacques* (à Saint-Quentin). Le nommé Longuet, garçon, âgé d'environ quarante-cinq ans, marchand mercier, tient à son service un garçon de Guise et deux servantes de boutique; le maître et les domestiques sont très opiniâtres, n'assistant point aux instructions ni au servin divin; le premier a fait abjuration, les autres refusent d'en faire voir les actes et preuves.

• Le nommé Cleriau de Pontartin, de Loudin, marchand de toiles, établi

(1) Voir plus haut, Givry, page 532.

depuis quelques années à Saint-Quentin, et sa prétendue femme de la ville de Laon, ne font aucun exercice de la religion catholique; il y a procès au sujet de leur prétendu mariage fait à Laon.

« Le nommé Dumoutier, marchand de toiles, cousin germain du sieur Pontartin, aussi de Loudin, et sa prétendue femme qui est aussi de la ville de Laon, prétendus mariés dans le pays de Liège, établis à Saint-Quentin depuis quelques années, n'y font aucun exercice de la religion catholique.

« Jean Descarrières (1), âgé d'environ cinquante ans, courtier de toiles, et Elisabeth Harlé, prétendus mariés dans la paroisse de Saint-Eustache, sont très dangereux; ont plusieurs fois voulu tromper l'Eglise; ont souvent changé de paroisse et témoignent encore vouloir se convertir; ils ont eu des enfants ensemble et ils doivent se séparer pour se disposer à rentrer dans leur devoir et à réhabiliter leur mariage...

« Jacob Crommelin, âgé d'environ soixante ans, riche marchand de toiles, était allé reprendre à Paris une fille de vingt-deux ans, qui s'y était retirée. Elisabeth Testart, sa femme, âgée de cinquante ans, a été longtemps en Hollande, dont elle est revenue depuis deux ans à Saint-Quentin, n'a jamais fait abjuration; ils ont plusieurs enfants en Hollande, et ont toujours été très opiniâtres; mais depuis peu cette femme a demandé d'être instruite avec sa fille, par le père de Flandre, gardien des Cordeliers, ce que M. de Noyon lui a permis, sauf à les examiner par le curé. L'un des enfants de ce Jacob Crommelin est revenu depuis peu de Hollande, il n'a point fait abjuration (2).

« Marie Boitet, âgée d'environ soixante ans, veuve d'Abraham Crommelin, marchande de toiles, est fort opiniâtre dans ses sentiments, etc... (*Sic.*)

« Ils ont pour facteur le nommé Cottin, âgé de vingt-deux ans, qui n'a jamais fait abjuration.

« *Paroisse de Hautcourt.* Jean Clément, valet de meunier, âgé de cinquante-cinq ans, natif de Brancourt, et Madelaine Tofin, sa femme, native de Hautcourt, anciens catholiques, ne vont point à l'église, et sont pervers; ils ont trois enfants, dont l'aînée est une fille âgée de sept ans.

« Le nommé Jean,... valet de charrue, Daniel Target, lieutenant du village, répandent partout des discours contre la religion.

« M. le marquis de Le Hautcourt demeure ordinairement à Villers-Haute-reau, diocèse de Cambrai; il est toujours hérétique et très opiniâtre..... »

Le 9 février 1703, Pontchartrain écrivait à l'intendant Sanson : « Le roi

(1) Voir plus haut, page 427.

(2) Voir ci-dessus, page 463.

approuve que vous ayez fait sortir de l'hôpital les trois filles nouvelles converties pour les marier avec d'anciens catholiques. C'est ce qui se peut faire de mieux pour leur véritable conversion, et il serait à désirer qu'on eût, dans les autres provinces, le même soin que vous et l'évêque de Noyon avez à cet égard.

« Il n'y a pas de meilleure voie pour obliger le nommé Bocquet (de Lafère) (1) à donner 1,000 livres à sa fille pour sa dot dans un couvent, que de l'arrêter comme mauvais catholique qui fait mal son devoir. Je vous envoie l'ordre pour le faire mettre dans telle prison que vous jugerez à propos. Sa détention lui donnera lieu de se défaire de ses entêtements, et le rendra plus docile pour obtenir de lui le secours que vous demandez pour sa fille.

« Sa Majesté veut que vous fassiez le procès aux nommés Blondin et autres de la paroisse de Voulpaix, qui ont fait rébellion à celui qui était porteur de l'ordre de Sa Majesté pour arrêter les nommés Bastrées, nouveaux convertis de la paroisse de Lemé, et je vous enverrai, au premier jour, une commission à cet effet. » (Deyping, *Collect. de docum. inédits.*)

En 1713, il y avait encore deux demoiselles Crommelin et quatre demoiselles Foissin, leurs parentes, enfermées aux Nouvelles-Catholiques.

Il n'est pas rare de rencontrer des personnes d'une instruction assez étendue, qui croient que les persécutions contre les réformés cessèrent à la mort de Louis XIV. Pour les détromper, nous donnons un abrégé de la déclaration de 1724, promulguée au nom de Louis XV, roi de quatorze ans (2).

L'arrêt de 1724 défend d'assister aux assemblées, sous peine de galères perpétuelles pour les hommes, et de réclusion à perpétuité dans des couvents pour les femmes. Les biens des délinquants seront confisqués. Nul ne pourra exercer aucune fonction publique, ni prendre la licence dans les académies, sans présenter un certificat de catholicité. Les prédicants et pasteurs seront punis de mort. Ceux qui auront négligé de les dénoncer seront envoyés aux galères ou dans des couvents à perpétuité. Tous les enfants seront baptisés, par les curés, dans les vingt-quatre heures qui suivront leur naissance. Quand un malade aura déclaré vouloir mourir dans la R. P. R., il sera banni à perpétuité, avec confiscation de biens, s'il revient à la santé; s'il meurt, le procès sera fait à sa mémoire et son cadavre traîné sur la claie. Les médecins préviendront les prêtres de la maladie (quand elle sera grave) de ceux de la R. P. R., sous peine d'interdiction.

(1) Voir plus haut, page 540.

(2) « Louis XV ne voulait point entendre parler de tolérance dans ses Etats, et certains prélats de l'Eglise romaine réclamaient incessamment l'application impitoyable de l'édit de 1724... Nous le répétons, ce prince avait en aversion la religion réformée. » (*France prot.*, art. P. Rabaut.)

La moitié des biens confisqués sur les fugitifs est destinée à secourir (!) ceux qui feront leur devoir de bon catholique. Les enfants issus de mariages non bénits par l'Eglise catholique, sont déclarés bâtards et inhabiles à hériter. Ils ne pourront passer à l'étranger, sous peine, pour les parents, d'encourir une amende d'au moins 6,000 livres. Tous les enfants iront à la messe tous les jours, jusqu'à l'âge de quatorze ans, et ceux qui ont déjà dépassé cet âge, jusqu'à vingt ans.

Cette horrible loi produisit, dans le département de l'Aisne, comme partout, une nouvelle et considérable émigration. On en jugera par les lignes suivantes, extraites d'une délibération du Synode de Leuwaerde, du mois d'août 1725 : « On a fait lecture d'une lettre de Tournay, adressée au Synode, par laquelle elle nous marque que depuis la dernière déclaration du roi de France contre ses sujets réformés, il sort tous les jours de Picardie et des frontières de cette province, des familles entières qui se retirent dans les états protestants, sans compter celles de la dépendance de Saint-Amand, qui sont vivement persécutées, et que la plupart de ces familles passant par Tournay et se trouvant dénuées de tout, les charités qu'elle est obligée de faire l'ont tellement épuisée, qu'elle sera bientôt hors d'état de les continuer, si nous ne lui aidons à soutenir ce fardeau. — La Compagnie, sensiblement touchée de l'état calamiteux de ses frères, et édifiée en même temps de leur fermeté qui les porte à tout sacrifier pour le maintien de leur religion, se sent entièrement disposée à les secourir de tout son pouvoir. Elle exhorte donc toutes les Eglises de notre corps d'envoyer leurs charités à l'Eglise de Tournay, afin qu'elle soit en état de recevoir ces fidèles et de leur fournir de quoi se transporter avec leurs familles dans les pays protestants. » (*Bullet. du prot.*, IV, 226.)

Jusqu'à la date de 1766, nous n'avons plus aucun renseignement sur les Eglises de l'Aisné; il y a là une cinquantaine d'années de souffrances que l'histoire est forcée de passer entièrement sous silence. Il ne faudrait sans doute que du temps, de la patience et aussi de l'argent, pour combler cette lacune; malheureusement les travaux historiques, ceux surtout qui n'ont qu'un intérêt local, sont si peu encouragés, qu'il se passera encore bien des années avant que la lumière dissipe les ténèbres qui couvrent ce demi-siècle.

Il n'y a pas deux mois que nous écrivions ces lignes, et déjà une pièce importante que nous avons trouvée aux Archives de l'empire, jette un rayon de lumière sur cette obscure époque de notre histoire. Voici ce document transcrit en entier (1) :

(1) La liasse TT. 235, où nous l'avons rencontré, renferme une liste considérable des biens saisis sur les religionnaires fugitifs de Calais, Boulogne etc., et une autre liste de nombreux fidèles enfermés dans les prisons, couvents et

• *Etat de ceux qui font profession de la R. P. R. en l'élection de Péronne, et qui vont au prêche à Tournay, par la route de Cambray, Vicogne et Saint-Amand, année 1734.*

• *Templeux-le-Guérard* : Hubert Flamand, Julien Dumay, Médard Chevry (Chevrain^p), le jeune ; Thérèse Dassonville, sa femme ; Laurent Charles, le jeune ; Simon Charles, son frère ; Pierre Anselme, Adrien Dron, François de Douen, Joseph Benoist, Jean Savary, Martin Dumay, Pierre de Rancourt (Drancourt^p).

• *Ronsoy* : Hubert Eusèbe, Louis Morel.

• *Mémoire de tous les religionnaires de la paroisse de Saint-Pierre d'Hargicourt, noms, surnoms et qualités, tant de ceux qui ont été mariés à Tournay (1), que ceux qui ont apostasié après avoir été mariés dans la véritable Eglise.*

• *Mariés à Tournay* : Pasquier Bocquet, batteur en grange, environ 33 ans ; Marguerite Durant, 30 ans, avec trois petits enfants.

• Robert Drugbert, mulquignier, 25 ans, et Marie-Anne Douay, 24 ans, qui ont un petit enfant.

• Nicolas, le père, mulquignier, 42 ans, et Marie-Barbe Capart, 30 ans, avec trois enfants tout jeunes.

• François Trocqué, mulquignier et laboureur, 40 ans, et Louise Gambier, 36 ans, six enfants, grands et petits.

• Jacques Baudelot, manouvrier, 32 ans, et Barbe Moiret, 30 ans, trois petits enfants.

• Simon Charlet, mulquignier, 34 ans, et Marie Marié, 38 ans, trois enfants.

• Abraham Caron, marchand drapier, 40 ans, et Michele Troquet, 44 ans, cinq enfants.

• Jean Chatton, 32 ans, et Marie Babotte, 30 ans, deux enfants.

châteaux d'Amiens, Montdidier, Péronne, Saint-Quentin, Abbeville, Montreuil, Boulogne, qu'on fut obligé de conduire à la frontière, parce que la prison ne pouvait les forcer d'abjurer.

(1) Voici un certificat de mariage célébré à Tournay :

« Nous soussignez, certifions conformément à tout ce qui se trouve écrit dans nos registres, que le 10 de septembre 1763, Nicolas Fenniel de Templeux-le-Guérard, et Marie-Marguerite Israël de Ronsois, tons deux élection de Péronne et généralité d'Amiens, ont été mariez dans notre Eglise.

« Fait à Tournay en consistoire, le 10 de septembre 1763,

« Les conducteurs de l'Eglise wallonne de la garnison de ladite ville et pour tous, Du LIGNON, pasteur. G.-J.-L. DE CROIX, diacre.

- « Louis Drancourt, mulquignier, 34 ans, et Marie le Père, 28 ans, deux enfants.
 - « Jean Loye, mulquignier, 48 ans, et Anne Moiret, 39 ans, deux enfants.
 - « Louise Gambier, 34 ans, a un enfant, et son mari l'a quittée, par rapport à la nullité du mariage clandestin.
 - « Charles Marie, mulquignier, 35 ans, et Catherine Drugbert, 39 ans, quatre enfants.
 - « Jean Gambier, manouvrier, 26 ans, et Cécile Gambier, sa concubine (?), 22 ans. Il est à remarquer qu'ils sont cousins germains.
- « Noms, surnoms et qualités de ceux qui ont été mariés dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et qui ont apostasié.*
- « Pierre Dupuis, mulquignier, 48 ans, et Anne Fouré, 44 ans, cinq enfants.
 - « Michel Loire, manouvrier, 42 ans, et Marie Fouré, 40 ans, quatre enfants.
 - « Antoine Puisart, mulquignier, 49 ans, et Anne Caron, 50 ans, catholique, cinq enfants professant la religion calvinienne comme leur père.
 - « Pierre Baudelot, cabaretier, 43 ans, et Isabelle Trocqmé, 40 ans, sept enfants.
 - « Nicolas Leroy, laboureur, 50 ans, et Anne Le Père, 40 ans, sept enfants.
 - « Marguerite de Villers, veuve, 60 ans, a un fils âgé de 49 ans, et deux petites-filles, dont l'une est âgée de 22 ans et l'autre de 40.
 - « Anne Trocqmé, femme de Claude Marié, qui n'est pas religionnaire, âgée de 50 ans, a deux enfants religionnaires.
 - « Madelaine Trocqmé, 40 ans, a deux garçons aussi protestants.
 - « Matthieu Trocqmé, laboureur, 50 ans, et Marie Malezieux, 44 ans, ont... enfants religionnaires.
 - « Pierre Trocqmé, impotent, âgé de 45 ans, et Anne Gambier, 40 ans, six enfants religionnaires.
 - « Jean Gambier, mulquignier, 58 ans, et Marie Fournier, 52 ans, trois enfants.
 - « Michel Trocqmé, mulquignier, 48 ans, et Barbe Baudelot, 43 ans, six enfants.
 - « Paquette Gelé, fille, couturière, âgée de 48 ans.
 - « Jean Douay, garçon, cordonnier, 35 ans.
 - « Jean Marotte, garçon, 32 ans.
 - « Charles Moiret, maréchal ferrant, veuf, 50 ans, cinq enfants.

- Nicaize Le Père, mulquignier, 60 ans, trois garçons et un neveu, religieux.
 - Philippe Blin, laboureur, garçon, 42 ans.
 - Laurent Trocqmé, laboureur, 51 ans, et Marie Trocqmé, 50 ans, six enfants.
 - Jean-Louis Trocqmé, manouvrier, 24 ans, et Marguerite Trocqmé, sa sœur, 20 ans.
 - Jacques Dupuis, mulquignier, 47 ans, a un garçon et deux filles, religieux.
 - Nicolas Loyer, mulquignier, 26 ans, garçon.
 - Charles Dupuis, manouvrier, 42 ans, et Marie Blin, 46 ans, trois enfants.
 - François Blin, mulquignier, 47 ans, et Antoinette Dupuis, 49 ans, quatre enfants.
 - Claude Blin, impotent, 50 ans, et Marie Trocqmé, 49 ans, cinq enfants.
 - Marguerite Matton, fille, 37 ans.
 - Pierre Matton, garçon, 26 ans.
 - Jean de Lattre, garçon, 32 ans.
 - Pierre Fouré, tisserand, 53 ans.
- *Noms de ceux qui vont à Tournay aux fêtes de la Pentecôte. Leur route est par Cambray et Saint-Amand.*
- Abraham Caron, drapier et sa femme.
 - Jean Moiret, manouvrier.
 - Jean Douay, cordonnier.
 - Charles Moiret, maréchal ferrant.
 - Anne-Marguerite, Julie, Catherine Moiret.
 - Charles Le Père, fils de Nicaize.
 - Le Père, mulquignier.
 - Paquette Gelé.
 - Angélique Gambier, fille de Jean Gambier.
 - Thérèse Trocqmé, fille de Matthieu Trocqmé.
 - Jean-Louis Trocqmé, fils de Laurent Trocqmé.
 - Marguerite Trocqmé.
 - Nicolas Le Père et beaucoup d'autres dont les noms sont contenus dans l'état ci-dessus. •

Dans l'appendice qui se trouve à la fin de ce travail, on verra que les

assemblées ont continué pendant le XVIII^e siècle, au désert, dans les environs de Templeux, dans la *Boîte-à-Cailloux*.

« Aux confins de la Picardie et de l'Artois, un religieux de Grouesse, Louis Duminil, faisait des instructions religieuses au milieu de ses frères, sans secours pastoral d'aucun genre. Les ecclésiastiques picards (prêtres) résolurent d'étouffer ce modeste enseignement. Duminil fut contraint de s'enfuir à Naours, d'où il fut bientôt enlevé par lettre de cachet, et enfermé aux prisons de Bicêtre près Paris. Ces faits sont les premiers que nous aient offerts nos pièces sur l'existence des Eglises dans les provinces de l'extrémité nord de la France ; nous possédons le certificat original qui les atteste, en date du 1^{er} octobre 1766, signé de plusieurs personnes professant la religion réformée, des environs d'Amiens et de Doullens, parmi lesquelles se voient les noms des Née, des Devismes, des Delassus, des Nourtier. » (Ch. Coquerel, *Hist. des Egl. du désert*, II, 389.) (1)

« Profitant de l'adoucissement des mesures pénales, et surtout de l'appui que leur faisait espérer le voisinage de Paris, plusieurs provinces des environs de la capitale montrèrent aussi que de longues persécutions n'y avaient pas éteint le zèle. Les Eglises du Languedoc apprirent avec joie que de la Picardie, province où l'on n'avait rien vu de pareil depuis longtemps, il arriva la demande d'une place dans le séminaire de Lausanne, pour un proposant, au nom de cinquante-six chefs de famille qui le désiraient pour ministre. » (*Ibid.*, II, 513.)

En 1774, il n'y avait encore que deux assemblées de nuit par an, dans la Haute-Picardie, dit Ch. Coquerel. Ceux qui avaient horreur de l'hypocrisie, même forcée, et osaient refuser d'être mariés par les prêtres, allaient à Tournay demander la bénédiction nuptiale.

C'est là tout ce qu'on savait jusqu'ici sur les Eglises de l'Aisne de cette époque, sauf la tradition plus récente de Jeanne Favry, de l'Eglise de Lemé (2), et quelques autres du même genre.

Grâce à Dieu, nous en savons maintenant davantage ; c'est avec une indécidable joie que nous avons feuilleté les registres et les actes ecclésiastiques faits au désert, de l'Eglise de Lemé et autres, trouvés par M. le pasteur Petit dans un four dudit lieu.

Avant d'en donner l'analyse, nous transcrivons encore la lettre ministérielle adressée à M. Le Pelletier, intendant de Soissons, et publiée par le *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*, VII, 44.

(1) Voir à la fin, note IX.

(2) Jeanne Favry, enfermée à Laon pour avoir prêté sa grange à une assemblée, chantait des psaumes dans sa prison.

« Du 4 avril 1768.

« M. l'abbé de Ris, vicaire général du diocèse de Laon, m'a envoyé une lettre du sieur curé de Martigny en Thiérache, qui lui marque qu'un nommé Pierre de Mery, qu'il croit apostat et octogénaire, professait depuis cinquante ans le calvinisme dans sa paroisse, à la tête d'une nombreuse famille; qu'étant mort depuis peu, un calviniste du voisinage, nommé Darrest, est venu avec l'appareil d'un ministre, faire, le jour et avec éclat, l'inhumation de ce défunt, a présidé au transport du corps, et, arrivé au lieu de la sépulture, a récité les psaumes et prêché à trois diverses reprises.

« M. le grand-vicaire ajoute que des catholiques ont assisté en habits de deuil à cet enterrement, et que *la plupart des calvinistes refusent d'envoyer baptiser leurs enfants à l'église.*

« Je vous prie de vous informer exactement de ce qui s'est passé à l'occasion du décès du sieur de Mery, et s'il est vrai que le nommé Darrest y ait fait *aussi publiquement* les fonctions de ministre, auquel cas il mérite d'être puni. Vous voudrez bien me mander sa demeure.

« A l'égard de ceux qui refusent d'envoyer baptiser leurs enfants à l'église, il faudrait pareillement s'en informer, *afin de les y obliger.* »

Ainsi c'est toujours le prêtre qui fait le métier de dénonciateur et qui excite l'autorité trop lente à frapper. Les curés de Nanteuil, Crégis, Fublaines, tiennent la même conduite à l'égard des protestants de la Brie, qui se réunissent en nombre considérable dès 1766, et continuent à le faire malgré l'emprisonnement de plusieurs d'entre eux. Mais déjà on rougit de persécuter, on ne le fait que quand on y est forcé; on ne punira Darrest que s'il a fait *aussi publiquement* les fonctions de ministre.

Nous copions sur l'original l'acte suivant du 5 décembre 1773 :

« Antoine Lagasse, avocat au parlement et avocat général et fiscal du duché-pairie de Guise, permet à Claude Dhirson, mulquignier de Crupilly, et Lorsignol, marchand demeurant à Guise, de faire inhumer en terre profane la femme de Pierre Derbecq (Marie Lorsignol) de Crupilly, parce qu'elle est de la R. P. R., dont les membres n'ont point droit à la sépulture ecclésiastique, et en se conformant aux arrêts et édits rendus sur ce sujet. »

VIII. Restauration des Eglises (1769).

Arrivons à la première restauration du protestantisme dans le département de l'Aisne.

Nous citons textuellement une page écrite au désert :

• *Actes et règlements du Consistoire de l'Eglise d'Elmé (Lemé), rétablie par François Charmuzy, ministre du saint Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ.*

• AU DÉSERT.

• Le 12 mars 1769, ont été nommés et confirmés pour anciens en la susdite Eglise :

- Jean Lorsignol, demeurant en la ville de Guise,
- Quentin Loy, • à la rue de Bohain, terre d'Elmé,
- Isaac Voreaux, • *id.* *id.*
- Isaac Very, • *id.* *id.*
- Abraham Gardien, demeurant aux Préaux, susdite terre d'Elmé,
- Jessé Fourdrain, • *id.* *id.*

• Lesquels ont promis de s'acquitter dûment et fidèlement de leur charge, ainsi que cela leur est enjoint par la Parole de Dieu et la discipline du royaume de France.

• Pareillement ont été reçus et confirmés pour diacres en la susdite Eglise :

- Pierre Fourdrain, demeurant à la rue de Bohain, terre d'Elmé,
- André-Théodore Druchert, *id.* *id.*
- Jean-Louis Druchert, *id.* *id.*
- Pierre Voreaux, demeurant aux Bouleaux, susdite terre de Lemé;

• Lesquels ont promis de s'acquitter dûment et fidèlement de leur charge, ainsi que cela leur est enjoint par la Parole de Dieu et la discipline du royaume de France.

• Fait à Lemé, en Consistoire, le 16 mars 1769.

• Signé :

- | | |
|--|--|
| • Jessé Fourdrain, ancien. | • A.-T. Druchert, diacre. |
| • Quentin Loy, • | • J.-L. Druchert, • |
| • Abrah. Gardien, • | • Pierre Voreaux, • |
| • Isaac Voreaux, • | • Pierre Fourdrain, • |
| • Isaac Very, • | |

• Charmuzy, ministre du saint Evangile. •

Charmuzy semble avoir joué dans la Picardie et l'Ile-de-France le même rôle qu'Antoine Court et Paul Rabaut dans le Midi, et cependant il n'est pas connu comme le sont d'autres pasteurs qui travaillaient à faire sortir le protestantisme de ses ruines.

Voici une lettre inédite qu'il écrivait, le 8 mars 1766, à Louis Martin de Fublaines (Seine-et-Marne), qui fut mis en prison pour avoir tenu des assemblées, dans le courant de la même année :

« Monsieur, je ne saurais différer plus longtemps à vous écrire, sans trahir les sentiments d'amour et de tendresse que j'ai pour vous. Le zèle dont vous et vos chers compatriotes paraissez animés est certainement très louable. Je ne saurais me dispenser d'approuver votre conduite, sans blesser votre piété et l'ardent désir qui vous porte à rendre à Dieu vos hommages en public. J'ai été fort affligé, il est vrai, de voir les épreuves que vous avez eues à soutenir pour une cause si juste ; mais je me suis en même temps réjoui d'apprendre que vous les aviez supportées avec patience et résignation. Néanmoins, comme il convient de garder un juste milieu en tout, je vous donnerai seulement un avis à ce sujet, espérant que dans peu je vous dirai de bouche ce que j'aurais à vous dire par écrit. Je me borne donc à présent à vous recommander d'agir avec beaucoup de prudence, et de ne pas trop vous exposer. Il faut aller tout doucement dans les commencements et ne pas trop se précipiter si l'on veut réussir. Je crois que vous feriez fort bien à présent de ne pas vous assembler régulièrement, mais seulement de temps en temps ; car je crois que vos ennemis sont en grand nombre et qu'ils épient de près vos démarches. Vous comprenez sans doute que si vous ne vous assemblez pas régulièrement, ceux qui cherchent à vous nuire ne le pourront pas si facilement ; vous pourriez même vous contenter dans vos pieux exercices de lire les psaumes, de crainte que vous ne soyez découverts en les chantant. Au reste, mon cher frère, ce que je vous dis n'est pas pour ralentir votre zèle, mais seulement un conseil de prudence. Vous pouvez vous dispenser d'aller à Paris à Pâques, parce que je ne tarderai pas à vous aller voir, et à satisfaire au besoin de vos âmes. En attendant, vivez toujours en paix, et croyez-moi votre, etc.

« FRANÇOIS CHARMUZY. » (1)

L'Eglise d'Hargicourt fut relevée vers la même époque que celle de

(1) L'original de cette lettre se trouve dans la collection de M. Ath. Coquerel fils à Paris, de même qu'une liste nombreuse des personnes de Nanteuil que Charmuzy a suspendues de la communion pour avoir dansé, et qu'il n'y admettra de nouveau que quand elles auront donné des marques publiques de leur repentance ; cette pièce renferme 31 noms de famille, entre autres, les Martin, les Blot, les Gaffet, les Aubry et les Mercier.

Lemé, car nous lisons dans une note communiquée à Rabaut le jeune par le secrétaire général du greffe de Saint-Quentin, en 1806, qu'il y a plus de quarante ans que le culte se célèbre à Hargicourt, malgré les efforts d'un prêtre fanatique qui s'y est constamment opposé. Ce renseignement est corroboré par l'affirmation du ministre Fontbonne-Duvernoy, qui écrivait à Rabaut-Dupuis en l'an XIV : « Il y a plus de quarante ans que cette Eglise subsiste » (1).

La résurrection de l'Eglise de Monneaux date sans doute aussi de la même époque, car il s'y tenait des assemblées dès 1774.

Charmuzy fut arrêté en chaire à Nanteuil-lès-Meaux, le jour de Pâques 1770, et jeté dans les prisons de Meaux, où il mourut au bout de neuf jours.

Briatte lui succéda dans les fonctions périlleuses de prédicateur du désert, et parcourut tout le nord de la France. Dès 1771 nous trouvons des actes signés de lui dans les papiers de l'Eglise de Lemé.

Ce n'est qu'en 1776 que Briatte fut appelé comme pasteur à Sedan, où l'Eglise essayait aussi de se relever après avoir été privée de culte pendant près de cent ans. Le gouvernement ordonna d'arrêter Paul Barthélemy, qui faisait les fonctions de lecteur, dans un bâtiment isolé hors de la ville; mais le commandant de la place prit sur lui de ne pas exécuter cet ordre. Averti du danger, Briatte se retira à Maëstricht où il exerça le ministère jusqu'à sa mort.

Delabroue, chapelain de l'ambassade de Hollande à Paris, écrivait le 27 juillet 1773 à Paul Rabaut, au sujet de Briatte. Après avoir dit que ce pasteur, invité par les protestants de l'Orléanais à se rendre au milieu d'eux, avait refusé de le faire, à cause de l'emprisonnement de Broca, il ajoute : « Je ne sais trop ce qu'il deviendra (Briatte); marié depuis plus d'un an, ayant un enfant, il s'est choisi Paris pour sa demeure; on lui a

(1) Bien que l'Eglise de Walincourt n'appartienne pas à notre département, nous croyons devoir donner un extrait de la notice inédite adressée, sur l'Eglise de ce lieu, à Rabaut par l'ancien Jean-Baptiste Roussiez en l'an XIV.

« D'après l'épître dédicatoire que Léger a mise en tête de son *Histoire des Eglises vaudoises*, il paraît que la doctrine apostolique a été répandue dans ces contrées par la dispersion des habitants des vallées de Piémont et d'Angrogne. (On trouve en effet qu'à la fin du XV^e siècle, un homonyme de l'ancien de Walincourt, Hypolyte Roussiez, monta sur le bûcher à Turin; Monastier. *Hist. des Egl. vaud.* I, 175). Toutefois nous ne connaissons aucune Eglise dressée dans le Cambrésis, avant celles qui furent établies à Quiévy et Walincourt, il y a environ quarante ans (1766 à 1769). (On en connaît de bien plus anciennes aujourd'hui, grâce à l'intéressante brochure de M. Frossard : *La Réforme dans le Cambrésis au XVI^e siècle*). Il paraît pourtant qu'il y a eu de temps immémorial des réformés dans le pays, car on rencontre dans nombre de villages de vieux livres protestants, entre les mains des catholiques même; une tradition certaine, c'est que du temps de M. Fénelon, il y avait dans la plupart des communes voisines des réformés protégés par le digne prélat, lesquels passèrent à l'étranger après sa mort (1715). Il y a environ vingt ans que notre temple est construit (1787). »

procuré deux jeunes enfants pour pensionnaires. Je crois qu'avec la meilleure volonté que j'aie de lui être utile, je ne le serai pas autant qu'il le désirerait, ou qu'il le faudrait pour son avantage. Il a été autrefois dans le Vivarais ainsi qu'à Lyon » (1).

De 1771 à 1773, Briatte (2) ne cessa de parcourir les départements du nord de la France; c'est lui qui présida le consistoire tenu, le 30 septembre 1772, à Lemé, pour formuler les règlements de cette Eglise. Nous donnons les principaux des 28 articles de ce règlement :

I. « Nous déclarons reconnaître pour notre vrai et légitime pasteur M. le ministre Briatte (3), que nous prions très instamment de ne point nous abandonner, de servir notre chère Eglise, ainsi que les autres de ce canton avec lesquelles nous faisons corps; nous lui promettons que tant qu'il pourra nous servir, nous n'en reconnaitrons point d'autre que lui pour pasteur, nous engageant de ne recevoir parmi nous aucun pasteur ou ministre qu'il ne nous soit recommandé de sa part. »

II. « Par affection et par attachement pour les fidèles en général, et en particulier pour les anciens, M. le ministre Briatte s'engage avec plaisir de servir nos Eglises et les autres de ce canton, *de les visiter deux fois par année*, jusqu'à ce que le temps devenant plus favorable nous permette de prendre des arrangements plus conformes à nos désirs. Il promet de plus de ne point nous abandonner tant que Dieu lui donnera les moyens de nous être utile; de nous faire, présent et absent, tout le bien qui sera en son pouvoir. Et dans le cas que sa santé ou sa situation ne lui permettraient point de nous visiter, il promet de nous envoyer M. Broca (4), son collègue,

(1) Papiers Ch. Coquerel, dans la collection de son neveu, M. Ath. Coquerel fils.

(2) Le 22 vendémiaire an XIII, un Briatte signait le procès-verbal de la reconstitution des Eglises de Quiévy et Walincourt.

(3) L'engagement de l'Eglise vis-à-vis de son successeur Bellanger est entièrement semblable. Ch. Coquerel s'est très probablement trompé lorsqu'il écrivit : « Il paraît que *deux pasteurs non soumis à la discipline générale*, parcouraient à cette époque les provinces que nous venons de citer (celles du Nord). C'étaient les ministres Briatte et Bellanger. Leur présence excitait quelque émotion » (*Hist. des Egl. du désert*, II, 528). C'est la présence de Loreille qui excita de l'émotion.

(4) Broca, né à Pujol près Gensac, le 5 décembre 1750, consacré le 5 mars 1772, fut arrêté à Lagny en 1773 et conduit dans les prisons de Meaux; mais il fut mis en liberté au mois de septembre de la même année.

Parmi les pasteurs qui ont desservi les Eglises de la Brie depuis la Révocation, l'on a conservé la mémoire de MM. Charmuzy, Briatte, Broca, Bellanger, Hervieux et Mauru. (Répertoire de Rabaut le jeune.)

Sorti de prison, Broca se dirigea vers Lausanne, où il arriva le 15 mai 1774; de là il se rendit à Londres, puis en Hollande, et fonctionna comme prédicateur à Amsterdam jusqu'en avril 1778. Cité devant les pasteurs de cette ville pour un sermon malsonnant, il alla se cacher quelque temps en Espagne et rentra en France dans le plus complet dénuement. En 1780, il rencontra les deux frères de Coninck, négociants de Copenhague, qui l'engagèrent comme suffragant du

ou de faire tous ses efforts pour nous procurer un pasteur selon nos souhaits. »

III. Le consistoire casse de leurs fonctions d'ancien : Lorsignol de Guise ;

IV. Abraham Gardien des Préaux ;

V. Jessé Fourdrain.

VI. Il élit en remplacement : Isaac Foucard de la Vallée aux Bleds, qui, s'il n'y a opposition, sera confirmé à la prochaine visite de M. le ministre Briatte.

VII. Les frères de Richaumont présenteront un ancien et un diacre. (Le 13 avril 1773 furent nommés Louis Lequeux, ancien, et François Dusaussois, diacre.)

VIII. Le consistoire adhère à la profession de foi et à la discipline des Eglises réformées.

IX. Le consistoire désire l'union des diverses Eglises, et réclame le droit de séance au synode, « si la Providence permet que nos frères tiennent un synode national. »

X. Le consistoire s'engage à suivre les lois divines et les lois ecclésiastiques.

XI. Devoirs des anciens.

XII. Ils censureront les fidèles.

XIII. Ils informeront le pasteur de la conduite de ses ouailles.

XIV. Dans toutes les visites pastorales il sera tenu un consistoire.

XXI. Dans chaque assemblée consistoriale il sera tenu un *grabo* ou censure fraternelle, exhortation adressée aux membres du consistoire sur les devoirs de leur charge.

XXIV. « Vu les inconvénients des mariages bénits à Tournay, jusque-là que M. Dulignon, par un étrange abus de son ministère et au mépris de l'ordre, admet à cet état des personnes de religion contraire, et même des protestants qui méritent les plus sévères censures, les fidèles seront exhortés à faire bénir leurs mariages par le pasteur de ces Eglises. Nous ne délivrerons de certificats que pour des cas indispensables ; défendons à tout

pasteur Eyraud, auquel il succéda en 1783, après avoir épousé sa fille. Broca mourut le 18 mai 1793... (*Bullet. du prot.*, VII, 36.)

Pendant sa détention à Meaux, Broca avait été libre dans la prison, pouvant recevoir la visite même des protestants. Cependant on craignait qu'il ne fût condamné selon la rigueur des édits ; une joie immense s'empara de tous les cœurs quand on apprit sa délivrance. « Broca est sorti de prison samedi, écrivait Delabroue à Paul Rabaut. Le dimanche, j'annonçai en chaire (à l'ambassade de Hollande à Paris) cette bonne nouvelle ; tous mes auditeurs pleurèrent de joie. » Broca, qui demeurait à Meaux, rentra quelques instants chez lui ; plus de deux cents de ses paroissiens y accoururent et le comblèrent de témoignages d'affection et de regret. — Broca était relâché, mais on l'avait renvoyé en Guyenne dans son pays, en ajoutant qu'il n'y aurait plus de grâce pour la récidive.

particulier d'en donner pour quelque raison et sous quelque prétexte que ce soit, sous peine (pour) ceux qui les auront pris; d'être vivement censurés et même suspendus de la communauté. »

XXVII. « Un homme portant le nom de Loreille, qui se dit ministre, s'étant introduit dans cette province contre la bienséance et le bon ordre, et qui cherche à former un parti, ce qui est contraire à la Parole de Dieu et à la discipline de nos Eglises; d'ailleurs cet homme nous paraissant être un imprudent qui s'ingère dans le troupeau du Seigneur sans vocation et au mépris de toute règle, qui ne nous est connu que par des endroits peu recommandables, et qui a été sous nos yeux donner la communion à des personnes d'une conduite scandaleuse, et qui cherchent à nous troubler par les sectes qu'ils font dans la vue de mépriser nos Eglises et d'en rompre l'union; voulant, avec l'aide de Dieu, prévenir les maux et les persécutions que les démarches d'un tel sujet pourraient attirer sur nous ;

« Nous déclarons qu'il ne sera jamais reçu parmi nous, et que ceux qui le recevront ou le favoriseront se déclarent ennemis de notre tranquillité et de notre paix, arrêtons que nous ne souffrirons point dans nos assemblées ceux qui auront communie de sa main, qu'ils n'aient renoncé à son parti;

« Arrêtons de plus, que nous ferons tous nos efforts, conjointement avec nos frères d'Esquéhéries, pour engager les fidèles de la Picardie et du Cambrésis à ne point le recevoir » (1).

XXVIII. « Déclarons que nous voulons nous conformer aux lois du royaume dans lequel nous vivons et aux édits du roi notre souverain, *en tant qu'ils ne blessent point notre conscience* (2); c'est pourquoi nous ne souffrirons pas qu'au mépris de ces lois et édits, et pour donner du scandale à nos frères de l'Eglise romaine, les fidèles de notre Société affectent de travailler les jours de fête, ni fassent des choses qui pourraient indisposer le gouvernement contre nous, et nous ravir la tolérance et le support dont nous jouissons.

« Tous les fidèles seront fortement exhortés à se comporter avec circon-

(1) Il paraît cependant que Loreille fut reçu dans le Cambrésis, car Jean-Baptiste Roussiez, ancien de Walincourt, le cite comme prédécesseur de M. Devismes, dans la notice qu'il fit pour le répertoire de Rabaut. Voici les noms des pasteurs qui, d'après lui, ont tenu des assemblées à Walincourt : Moisi, Pelissier, Loreille, Bellanger, Née, d'Olivat, Fontbonne-Duvernoy, Lassagne, Devismes.

(2) L'absolutisme royal est détruit en principe, quand des paysans savent parler ainsi. Toutes les plus grandes conquêtes du monde moderne viennent de la foi. Ce n'est point à Voltaire que nous devons le principe de la liberté des cultes, mais à ces courageux huguenots du désert qui, à force de constance, de souffrances, de larmes et de sang répandu (leur propre sang), ont fait passer ce principe dans les mœurs, d'abord par la pitié, puis par la raison, et c'est là que Voltaire leur fut un utile et puissant auxiliaire,

spection, avec respect, et seront vivement censurés lorsqu'ils violeront les arrêts de notre souverain en des choses qui n'intéressent point la conscience et ne sont point opposées à la religion : »

« Signé :

« Quentin Loy, ancien. « Pierre Voreaux, diacre.
 « Isaac Voreaux, « A.-T. Drucbert,
 « Isaac Very, « J.-L. Drucbert,
 « Isaac Foucart, « Pierre Fourdrain,
 « Briatte, ministre. »

Il ne faudrait pas croire que les persécutions aient cessé en 1773 ; elles durèrent jusqu'à la révolution.

Le 3 mai 1763, le curé Duflot d'Hargicourt baptisait encore un enfant né de parents protestants, selon la formule consacrée pour les bâtards : Ce jour, je, etc., ai baptisé Joseph, né d'Elisabeth Malfuson, et déclaré provenir des œuvres de Pierre Caron (1).

En 1776, Pierre Lemue, tourneur, d'Esquéhéries, était condamné par la justice de Guise à payer à Pailly, curé de sa paroisse, une somme de trois livres, par suite de l'enterrement de sa mère, Marie-Elisabeth Copeau, inhumée en terre profane.

Grâce aux démarches de Court de Gébelin, l'infatigable défenseur des protestants, l'arrêt fut cassé par le parlement, le 11 octobre de la même année, et le curé obligé de restituer à Lemue la somme qu'il avait indûment exigée comme droit de sépulture (2).

L'année suivante (1777), Gébelin adressait au roi le mémoire suivant, publié pour la première fois par les soins de M. Frossard, pasteur à Lille :

« Depuis longtemps les sujets du roi qui, dans les provinces du Cambrésis, professent la religion réformée, se voient menacés, inquiétés, poursuivis ; l'un d'eux vient même d'être arrêté comme un malfaiteur, et ils craignent qu'on n'en demeure pas là à leur égard.

« Deux missionnaires, les PP. Corignon et Alexandre, qui vinrent fonctionner cette année au lieu de Caudry en Cambrésis, bien loin de prêcher la paix et le support, comme ministres d'un Dieu de paix, y apportèrent la haine et la discorde ; ils soulevèrent, par leur prédication et par la confession, les catholiques contre les protestants, comme ils auraient pu faire contre des bêtes féroces.

« Non contents d'animer les catholiques par leurs discours contre les

(1) Notice de M. Frossard, dans le *Rapport de la Société du Nord*, quinzième anniversaire, p. 43.

(2) Notice de M. Frossard. *Ibid.*

protestants, ils voulurent prêcher d'exemple : à la tête d'environ deux ou trois cents personnes, ils furent chez le nommé Joseph Carpentier pour le forcer à se rendre catholique. Trouvant les portes fermées, ils enfoncèrent les fenêtres et la porte de l'écurie, afin de pouvoir pénétrer jusqu'à lui ; et pendant plus de trois mois, les protestants n'ont pu se montrer dans les rues sans être insultés, battus, même traînés dans la boue.

• Charles Leduc, d'Inchy-Beaumont, étant allé avec sa femme à Troisville, pour ses affaires, et étant entré chez un tailleur, le seigneur du lieu, M. Tabin, s'y transporta pour les maltraiter ; il donna des coups de pied à sa femme, et les fit chasser tous deux de sa seigneurie, en les menaçant de traiter de même et de renfermer dans les cachots tout protestant qui y viendrait.

• Pendant cinq à six mois de suite, les cavaliers de la maréchaussée se sont transportés, l'épée nue à la main, dans les sociétés protestantes, à Templeux-le-Guéard, Vendeuil, Hargicourt, Nauroy, Jeancourt, etc., pour les en chasser.

• Ils ont fait aussi l'impossible pour arrêter dans les bois, dans les chemins, dans les maisons, une personne soupçonnée d'être le ministre des protestants du Cambrésis (1). Cependant, que deviendraient-ils, s'ils n'avaient personne qui les instruisît, qui les consolât, qui leur fît connaître leurs devoirs envers Sa Majesté, envers leur prochain et envers Dieu ?

• Ils se sont toujours flattés que Sa Majesté ne permettrait pas qu'ils fussent inquiétés sans cause, ni qu'on leur rendit leur patrie odieuse. Ils osent espérer qu'elle daignera mettre fin à leurs maux. Ils se flattent que ses sages ministres daigneront y faire attention, etc. »

Ce mémoire, continue M. Frossard, loin d'être exagéré est incomplet ; car tandis que C. de Gébelin écrivait, de nouveaux faits montraient la violence du clergé et la constance des protestants.

Le 25 novembre 1777, Jean-Baptiste Cattelain, fabricant de linon à Wallincourt, était arrêté et conduit dans les prisons de Landrecies, où il était encore le 14 février de l'année suivante.

A la même époque, Court de Gébelin dressait aussi une requête en faveur des protestants de Nauroy, et un mémoire sur les enfants de la Picardie et du Cambrésis, baptisés comme illégitimes.

La famille Lebas demeurait en prison, quoique ayant obtenu sa délivrance, parce qu'elle ne pouvait payer les frais du procès.

Un nommé Dausin (Daussy ?) était en prison en 1778 pour avoir refusé son enfant mort à la justice ecclésiastique de Lemé, qui voulait sans doute

(1) C'était alors Bellanger.

le traîner sur la claie ; et Michel Tellier, également de la Thierache, avait été condamné par contumace, sur la plainte de son curé, pour avoir, comme Dausin, fait baptiser son enfant par un pasteur.

C'est sans doute à la même époque (1) qu'une femme Loulon, d'Esquéhéries, qui avait été enterrée dans sa grange, fut exhumée par le curé, attachée sur la claie, et emportée par un cheval fougueux. Les protestants de Parfondeval se réunissaient alors la nuit, au hameau de Froidmont, dans une grange qui existe encore ; on plaçait une sentinelle à la porte pendant le service. Une fois, entre autres, l'assemblée ayant été dénoncée, la maréchaussée accourut pour faire main basse sur les fidèles, mais elle arriva trop tard. Les enterrements ne se faisaient guère sans insultes ; des filles même jetaient des cailloux aux cercueils et à ceux qui les accompagnaient. Malgré tout cela, plusieurs familles de Parfondeval embrassèrent le protestantisme, de 1760 à 1770, ce qui irrita singulièrement leur curé Cataire, qui, au lieu de réfuter les arguments, tirés de l'Évangile par une femme chez laquelle il était entré, saisit le livre et le mit en pièces. Après l'édit de tolérance, les fidèles de Parfondeval passèrent de la grange dans un fournil, où se tinrent les réunions jusqu'en 1805, époque à laquelle fut construit le temple actuel.

Au milieu de toutes ces persécutions dont quelques détails seulement sont venus jusqu'à nous, on ne peut trop admirer la fidélité des pasteurs et des anciens qui se réunirent en synode, du 24 novembre au 6 décembre 1779, probablement à Bohain (2). Nous donnons des extraits des délibérations de ce synode, dans lesquelles respire la piété la plus vive et la plus austère.

AU NOM DE DIEU. AMEN.

Synode des provinces de Thiérache, Picardie, Cambrésis, Orléanais et Berry.

Assistants pour la Thiérache :

Bellanger, <i>ministre.</i>	Louis Gosset, <i>député.</i>
Quentin Loy, <i>député.</i>	Pierre Abrah.-Alavoine, •
J.-L. Druchert, •	Pierre Lalin, •
Jean Lagasse, •	Pierre Derbecq, •

Assistants pour la Picardie :

Dolivat, <i>ministre.</i>	Louis Drancourt, <i>député.</i>
Jacob Troquemé, <i>député.</i>	Abrah. Caron, •
Matthieu Troquemé, •	Jacq.-Franç. Lenain, •
Jean Charlet, •	

(1) Renseignements communiqués par M. le pasteur Charlier, de Landouzy.

(2) M. le pasteur Vernes vient d'avoir la bonté de nous écrire que la copie qu'il possède des actes de ce synode porte qu'il fut tenu réellement à Bohain, et ouvert le 26 novembre.

Assistants pour le Cambrésis :

Fontbonne-Duvernet, <i>ministre.</i>	Toussaint Proy, <i>député.</i>
Pierre-Ant. Vaxin, <i>député.</i>	Michel Degremont, •
Pierre-Joseph Carpentier, •	Jean Darret, •
Jean-Philippe Le Verd, •	Charles-L. Froment, •

Pour l'Orléanais et le Berry :

Racine, *ministre.*

Modérateur : Racine.

Secrétaire : Fontbonne-Duvernet.

I. « La corruption des hommes ayant lieu de nous faire redouter le juste jugement de Dieu, la Compagnie a arrêté que, pour nous le rendre favorable, il sera célébré un jour de jeûne et d'humiliation extraordinaire, le dimanche avant la Pentecôte. »

II. « Comme notre sainte religion nous engage à adresser sans cesse à Dieu des prières continuelles pour nos augustes souverains, l'assemblée suppose que chaque fidèle en est suffisamment convaincu ; mais ordonne que pour certains cas, comme la maladie de leur personne sacrée, de guerre ou de délivrance sur nos ennemis, il sera fait des prières ou des actions de grâces extraordinaires dans toutes les Eglises, et les pasteurs sont chargés de veiller à ce que cet article soit religieusement observé. »

VIII. « D'autant qu'on a remarqué que plusieurs anciens négligent de rapporter aux consistoires et d'informer les pasteurs des vices régnants et des scandales qui surviennent, la Compagnie a arrêté que, pour prévenir de tels désordres, les anciens seront exhortés, et sommés au nom de Dieu, de mieux remplir leurs devoirs à cet égard, sous peine d'être poursuivis par toutes les censures ecclésiastiques jusqu'à la suspension de leur charge. »

XI. « Une personne sera nommée dans chaque Eglise pour l'instruction de la jeunesse. »

XIX. « Comme il serait très funeste aux progrès de la religion de recevoir dans les provinces membres de ce synode, des ministres coureurs, vagabonds et dénués de vocation, et qu'il n'est guère possible de prévenir ces désordres, auxquelles certaines Eglises n'ont déjà que trop de penchant ; que pour l'intérêt même desdites Eglises, l'assemblée synodale ne voulant point fixer les appointements des pasteurs reçus actuellement dans les provinces de Picardie, Thiérache, Cambrésis, Orléanais et Berry, de peur de faire soupçonner leur désintéressement qui est assez connu, a cependant arrêté que, pour ceux qui pourront se présenter dans la suite, il ne sera permis à nulle Eglise de les recevoir pour les desservir, ni même de les demander au synode provincial, qu'elles ne soient en état de leur fournir pour honoraires une somme annuelle de 4,500 livres, de peur que quelques

coureurs se contentant de moins, ne puissent subsister honnêtement et sans avilir le ministère aux yeux de nos ennemis. Le synode n'ayant formé cet arrêté, qui pourrait être préjudiciable aux pasteurs qui ont des appointements plus considérables, que parce qu'il suppose que chaque membre de l'Eglise est assez convaincu que les ministres qui restent dans les villes, qui sont obligés de faire de grands dépens pour voyages, pour former un assemblage de livres nécessaires à leur vocation, ou autres frais indispensables, ne pourraient pas subsister avec ladite somme. »

XXI. On s'efforcera d'envoyer des pasteurs aux frères d'Artois.

XXIV. « Les raisons qu'a produites la rue des Bœufs (Landouzy) et ses dépendances pour autoriser son infidélité envers son légitime pasteur (Bellanger), ayant été jugées insuffisantes, contraires au bien de la religion, aux préceptes exprès de l'Evangile; en conséquence, elle a été grièvement censurée, condamnée à lui fournir les deniers du ministère de l'année 1777, et de satisfaire aux frais qui ont été occasionnés pour les persécutions survenues, comme en a ordonné le colloque. » (Quel colloque, quelles persécutions?)

XXV. « La Compagnie a jugé répréhensible le ministre qui a fonctionné dans la rue des Bœufs, sans un consentement exprès de son pasteur légitime, ainsi que ceux qui y ont consenti. » (Ne serait-ce pas encore Loreille, dont il a été question plus haut?)

XXVI. Le ministre Dolivat desservira :

Hargicourt,	Jeancourt,
Templeux,	Brancourt, et leurs annexes.

Le ministre Bellanger desservira :

Lemé,	Esquéhéries,
Landouzy,	Flavy-le-Martel,
Fargni,	Vaux-en-Arrouaise, et leurs annexes.

Le ministre Fontbonne-Duvernét desservira :

Sedan,	Caudry,
Metz,	Walincourt,
Quiévy,	Elincourt, et leurs annexes.

Le ministre Racine desservira :

Sancerre,	Mer,
Asnières,	Orléans, et leurs annexes.
Châtillon,	

XXIX. « Pour empêcher que nos sacrés mystères ne soient profanés, on rétablira l'ancien usage touchant les marques (mèreaux) pour approcher de la sainte Cène, sur lesquelles sera empreinte la première lettre de l'Eglise du lieu; elles seront distribuées à l'entrée de l'Eglise, et cet usage sera

établi insensiblement et par degrés dans toutes les sociétés, avant la tenue du prochain synode, sous peine de censure. »

XXXIV. • Les colloques procéderont avec prudence contre ceux qui refusent de contribuer aux frais survenus pour persécutions, ou pour l'Eglise en général, et en cas de discorde, ils prendront pour juge un colloque voisin. »

XXXVI. Les Eglises de la Brie sont censurées pour ne s'être pas fait représenter au synode.

XXXIX. Une correspondance sera établie avec la Normandie, la Guyenne, le Vivarais, le Dauphiné et le Languedoc.

XL. Un synode provincial se réunira tous les trois ans. (Où sont les actes de ces synodes?)

Nous sommes en mesure de donner les noms des pasteurs qui ont exercé le ministère dans l'Eglise de Lemé, jusqu'à la révolution :

Charmuzy, 1769 (restaurateur).

Briatte, 1774-1774 (deux fois par an).

Bellanger, 1775-1780 (d'abord aussi deux fois par an). En 1776, il fut arrêté à Saint-Denis-lès-Rebais, et relâché au bout de quelques jours.

Rangdesadreit, 1781-1782 (pasteur à la Rochelle, en 1807).

Gential dit Lasagne, 1782-1788.

Briatte célébra 5 mariages et 5 baptêmes.

Bellanger célébra . . . 35 — et 5 —

Rangdesadreit célébra 4 — „ —

Lasagne célébra. . . . 46 — et 9 —

Total. . . . 90 mariages et 19 baptêmes en dix-huit ans, dans les lieux de :

Lemé.

Richaumont.

Neuvelmaison.

Chevesnes.

La Vallée-aux-Bleds.

Flavy-le-Martel.

Boué.

Meaux.

Wassigny.

Templeux.

Romery.

Nauroy.

Chery.

Trosly-aux-Bois.

Neuville.

Esquéhéries.

Etreux.

Englancourt.

Marly.

Landouzy.

La Cailleuse.

Voulpaix.

Lafère.

Parfondeval.

Hargicourt.

Crupilly (1).

Le petit nombre de baptêmes insérés dans la liste précédente montre que les protestants étaient encore forcés de faire baptiser leurs enfants par les curés.

L'Eglise de Lemé, réorganisée en 1769, tint ses assemblées au désert jusqu'au milieu de l'année 1783, c'est-à-dire pendant quatorze ans (2). En septembre 1783, un mariage fut célébré *en présence de quelques fidèles* de la rue des Bœufs ; en 1784, plusieurs mariages furent célébrés *en face de l'Eglise protestante* de Lemé (3) ; enfin en 1785, le progrès était tel que Lasagne fut sommé par un huissier royal de bénir un mariage. A partir de là, la formule : *Au désert*, disparaît des registres.

Dès 1783, l'Eglise de Lemé se réunit dans la grange d'André-Théodore Druchbert achetée pour cet usage en 1780. Cette grange fut le lieu de réunion jusqu'en 1789. Peu après, les ministres de tous les cultes furent dispersés par la Terreur.

En 1784, les anciens de cette Eglise étaient : Isaac Very, Jean Lagasse, Jacques François Charlier et Abraham Fourdrain.

Lasagne Jean-Pierre, fils du pasteur du désert Lasagne, d'Anduze, était né à Montbezat, paroisse d'Araules, juridiction du Puy en Vivarais. « On ne connaît aucune particularité de sa vie, dit la *France protestante*. Nous avons entre les mains des mémoires adressés par lui et par son collègue Pomaret, au gouvernement de Louis XV, sous le titre de : *Réflexions d'un patriote des Cévennes*, et dans le but de lui faire sentir les avantages de la tolérance. »

Son acte de mariage se trouve dans les registres de Lemé. Lasagne épousa en 1783 une demoiselle Gosset de Voulpaix ; la bénédiction nuptiale fut donnée aux époux par le pasteur Née d'Hargicourt.

Dès 1777, le culte public était toléré à Saint-Quentin et Hargicourt,

(1) On remarquera que dans cette liste, pas plus que dans la liste des Eglises à desservir, il n'est fait mention de tous les lieux où il y avait des protestants avant la Révocation, dans les environs de Laon. Tout y fut détruit.

(2) En 1783, Louis XVI faisait encore donner à l'évêque de Luçon « 400 livres pour aider à la subsistance des missionnaires du Bas-Poitou qui travaillaient à la conversion des protestants. » (*Bullet. du prot.*, II, 368.)

(3) Entre autres : ceux de Jean Vaillé, Pierre-Jean Daussi ; celui de Jacob Douen, fils de Jacob Douen et de Marguerite Charlet, de Templeux, avec Marie-Marguerite Drancourt, fille de Jean Drancourt et Marguerite Flamand, de Proisy, le 26 octobre 1784. Un Claude Douen, chanoine de la cathédrale de Laon, publia en 1617 une histoire de Notre-Dame de Liesse.

Parmi les baptêmes faits au désert, nous indiquons celui de M. Isaac Dussaussois du 30 mai 1783, ancien de l'Eglise de Sains actuellement, et celui de M. Jean-Baptiste Hervieux, né à Richaumont, encore pasteur honoraire à Monneaux.

mais non sans des retours de persécution, car l'arrestation et le bannissement de Dolivat sont postérieurs à cette date. Le temple d'Hargicourt fut élevé en 1791 en pleine révolution. Plusieurs des membres de cette Eglise avaient passé antérieurement en Angleterre, et en Allemagne où l'on trouve encore des villages picards, dit le secrétaire du greffe de Saint-Quentin, dans une note adressée en 1806, à Rabaut-Dupuis.

La même note nous apprend que parmi les pasteurs qui résidèrent à Hargicourt, un seul, Dolivat, fut emprisonné, puis élargi à condition de ne plus prêcher en France. Il se retira en Hollande, où il vivait encore en 1806. Plusieurs autres personnes d'Hargicourt furent également décrétées, et s'expatrièrent pour éviter l'emprisonnement ; plus tard on obtint pour elles la permission de rentrer en France. Malgré les persécutions, dit le greffier, on était obligé d'avoir recours aux protestants pour exercer les fonctions de maire, parce qu'aucun catholique n'était assez instruit pour cela.

En vertu de l'édit de tolérance (1787), qui n'accorde aux protestants que l'état civil, c'est-à-dire « ce que le droit naturel ne permet pas de leur refuser, » tous les mariages protestants faits depuis 40 ans (les enfants qui en étaient issus étaient jusque-là bâtards devant la loi) furent réhabilités à Saint-Quentin le 23 mars 1788. Tous les protestants des villages voisins s'empressèrent d'accourir pour participer à ce bienfait d'une demi-liberté religieuse.

Nous avons trouvé, dans les papiers Rabaut, les adresses suivantes, qui complètent notre liste de pasteurs. Ces adresses sont de 1788 :

Née, pasteur (1) à Saint-Quentin, ou à Bohain chez M. Delassus.

Devismes, pasteur, chez M. Delassus, à Bohain.

Lasagne, pasteur à la rue de Bohain, près Guise.

Malfuson, pasteur, chez M. Delassus, à Bohain.

Hervieux, pasteur à la Ferté-sous-Jouarre.

Moru, pasteur, chez M. Moru frère, à Loisy, près Vertus.

Dans sa notice adressée à Rabaut-Dupuis en 1806, M. Devismes, pasteur à Walincourt, raconte que depuis soixante ans, les Eglises des départements de l'Aisne et du Nord ont souffert plus de persécutions que toutes les autres. « Jusqu'à l'édit de 1787, dit-il, menaces, amendes, arrestations, emprisonnement, infamies même envers la personne des morts, tout fut employé pour dissoudre ces Eglises s'il eût été possible qu'elles le fussent. » Arrivé à Quiévy en 1788, M. Devismes fut emprisonné, l'année suivante à Mons pendant quarante-huit jours. Ensuite un maire fanatique, celui

(1) Née, pasteur à Dieppe en 1805.

d'Elouges, lança sur lui, en plein jour, trente à quarante mauvais sujets, qui le maltraitèrent, dans une vente publique. En janvier 1894, il fut encore enfermé quarante-deux heures dans la prison criminelle de Mons, et avec lui neuf personnes de Préfeuiliez, accusées d'avoir lu la Bible. Malgré ces persécutions, après dix-sept ans de ministère, M. Devismes avait vu augmenter le nombre de ses ouailles de près de moitié.

A partir de 1788 jusqu'au XIX^e siècle, il y a encore une lacune dans notre histoire.

La constitution de l'an III consacra la liberté des cultes, et la loi du 7 vendémiaire an IV en organisa l'établissement. Mais la grande majorité des Eglises réformées ne put se procurer d'édifice convenable, et continua à célébrer le service divin au désert, jusqu'à la promulgation de la loi du 18 germinal an X, en vertu de laquelle les pasteurs furent confirmés et salariés par le gouvernement, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'alors.

Le siècle qui sépare la Révolution de la Révocation est marqué par une persécution continuelle, mais non par la destruction de la foi protestante ; c'est le plus riche en grands exemples de foi, d'héroïsme et de dévouement. Nous comptons une vingtaine de galériens protestants dans notre département, dont six de Landouzy. Les nobles, cette fois encore, semblèrent prendre à tâche de montrer plus de fidélité que personne : les de Leval, du Nouvion, de Travecy, d'Aulnois, de Sainte-Maison, de Brusy et les Laumonier, etc. Puis viennent les pasteurs martyrs : les de Malzac, les Givry, les Cottin (1), les Brousson, les Cardel et leurs glorieux conducteurs : les Lammotte et les Bruman (2) ; cinquante ans plus tard, les Charmuzy, les Briatte, les Broca, les Bellanger, les Moisy, les Pelissier, les Loreille même, les Fontbonne-Duverniet, les Rangdesadreit, les Lasagne, les Née, les Doolivat, les Hervieux, victime de la proscription de 93, les Mauru, les Malfusion, les Devismes. Ils ne s'exposaient plus à la mort, c'est possible, mais à une longue et cruelle détention. Rappelons en même temps les laïques plus inconnus encore que les pasteurs, comme les Duminil, les Darret, les Martin, les deux Etienne, qui présidaient les assemblées en l'absence des pasteurs. Il valait certes la peine d'arracher au naufrage ces lambeaux glorieux de notre histoire.

(1) Cottin partit de Hollande avec Cardel en 1688. Un Brunier est cité par Bausset, comme ministre dans le Cambrésis pendant l'épiscopat de Fénelon (1694-1715). Le prélat aurait dit à Brunier : « Donnez-moi les noms de ceux qui ont abjuré par crainte et qui veulent émigrer, et je vous donne ma parole qu'avant six mois je leur ferai avoir des passe-ports. »

Ce trait serait fort honorable pour Fénelon, mais la sincérité du cardinal de Bausset qui le rapporte, est fort suspecte, depuis que nous savons quelle reconnaissance nous devons à Bossuet, qui, selon le cardinal, aurait été plein de charité pour les protestants. Bossuet fut persécuteur et probablement aussi Fénelon. (*Hist. de Fénelon*, par Bausset, II, 365 et 366).

(2) Bruman subit sans doute le martyre à Sedan.

IX. Réorganisation des Eglises en l'an X (1802).

Notre intention n'est pas de raconter l'histoire intérieure des Eglises de l'Aisne pendant la première moitié du XIX^e siècle; nous ne parlerons ni du réveil, ni de ses fruits, ni des luttes consistoriales qui s'y rattachent, ni des irvingiens, ni des baptistes. Ce n'est pas que cette partie de notre histoire soit sans enseignement pour le chrétien attentif aux signes des temps, au contraire; et nous souhaiterions fort que quelqu'un de ceux qui ont traversé cette époque sans y laisser toute leur vigueur d'esprit et de cœur, eût le courage de nous en dire toute sa pensée, le bien comme le mal. Dans cinquante ans, il sera impossible de retrouver les faits de cette histoire religieuse, qui est peut-être dès aujourd'hui vouée à un éternel oubli. Quant à nous, il ne nous appartient pas de décerner l'éloge ou le blâme à des aînés dont la plupart sont encore vivants et dont quelques-uns viennent de descendre dans la tombe; et comme il nous faudrait, pour traiter ces graves questions, quitter le terrain paisible de l'histoire et descendre dans l'arène dogmatique, nous préférons nous borner à une simple statistique aussi complète, aussi exacte que possible. Elle montrera du reste clairement que si le zèle des protestants de l'Aisne n'est pas tel qu'il devrait être, la première moitié du siècle a cependant été bien employée par nos Eglises, et qu'elle a été, sous la bénédiction de Dieu, une période de reconstruction et de progrès marqués.

La loi du 48 germinal an X (1802) ne renferme que les articles organiques des cultes protestants et ne s'occupe point de la réunion des paroisses en Eglises consistoriales.

C'est un décret du 4^{er} vendémiaire an XII (24 novembre 1803), qui fixa l'étendue des circonscriptions consistoriales.

En vertu de ce décret, toutes les Eglises de l'Aisne et de Seine-et-Marne formèrent une consistoriale divisée en trois arrondissements, dont le chef-lieu fut Monneaux et le premier président Mauru, pasteur à Meaux.

Premier arrondissement.

Meaux, 440 protestants; culte célébré dans l'ancienne église catholique de Saint-Thiébaud, appartenant à Madame Mauru, du chef du pasteur Hervieux, son premier mari.

Nanteuil, 980 protestants; l'église catholique servant aux deux cultes.

Mareuil et Quincy, 435 protestants ; l'église catholique servant aux deux cultes.

Fublaine, 130 protestants ; l'église catholique servant aux deux cultes.

La Ferté, 70 protestants.

Suaci, 94 protestants.

Villeneuve, 445 protestants ; le culte se célébrait dans une grange.

Crégy.

Lizy.

Trilport.

Coutevroust, 78 protestants ; sans temple.

Coulommiers et Saint-Denis-lès-Rebais, 380 protestants.

Heilmauru, 82 protestants.

Loisy, 94 protestants.

Monneaux, 688 protestants ; temple élevé depuis la révolution.

Trosly-aux-Bois, 22 protestants.

Chauny.

Deuxième arrondissement.

Hargicourt, 504 protestants ; temple construit en 1791.

Vendelle, 120 protestants ; sans temple.

Serain, 101 protestants, culte célébré dans une maison.

Flavy-le-Martel, 239 protestants ; sans temple.

Jeancourt, 298 protestants ; sans temple.

Lempire, 70 protestants ; sans temple.

Montbrehain, 180 protestants ; sans temple.

Nauroy, 169 protestants ; sans temple.

Saint-Quentin, 78 protestants ; sans assemblées.

Troisième arrondissement.

Lemé, 778 protestants ; temple d'ancienne date.

Landouzy, 367 protestants ; sans temple.

Esquéhéries, 307 protestants ; sans temple.

Parfondeval, 202 protestants, sans temple.

Hannape, 159 protestants sans temple.

On comptait donc approximativement 4,250 protestants dans le département de l'Aisne, au commencement du siècle, et environ 2,700 dans le département de Seine-et-Marne ; il n'y avait alors que trois temples dans les deux départements, tandis qu'il y en a aujourd'hui un nombre considérable.

En 1804, le président de la consistoriale, Mauru, installa au chef-lieu, Monneaux, les anciens dont les noms suivent :

Jean-Baptiste Leroy, d'Hargicourt.
 Louis Caron, de Vendelle.
 Magloire Decaux, de Serain.
 Jean-Jacques Lequeux, de la rue de Bohain (Lemé).
 Noël Lenoble, de la rue des Bœufs (Landouzy).
 Pierre Derbecq, de Neuville-lès-Dorengt.
 Jean-François Martin, de Meaux.
 Jean-Jacques Benoît, de Fublaine.
 Jean-Louis Martin, de Fublaine.
 Jean-François Delorme, de Quincy.
 Jean Jolly, de Saint-Denis-lès-Rebais.
 Pierre Dubois, de Monneaux, secrétaire.

Dans les séances consistoriales des 8 et 9 prairial an XII, il avait été décidé que les réunions générales auraient lieu alternativement à Monneaux, Lemé et Hargicourt, et que les frais de voyage des pasteurs et anciens seraient supportés par leurs Eglises respectives. On avait décidé également de placer un pasteur à la rue de Bohain, un autre à Monneaux et un troisième à Saint-Denis-lès-Rebais, aussitôt qu'on pourrait les obtenir ; en attendant on devait inviter le pasteur Lasagne à desservir l'Eglise de Monneaux et quelques autres.

Le 9 frimaire an XIV, une assemblée consistoriale fut tenue à Vaux (sans doute Monneaux), sous la présidence du pasteur Matile d'Hargicourt, né à Dalhem, près Maëstricht en 1736, et l'on y décida d'adresser vocation à Pradel et Mazauric, étudiants en théologie à Lausanne parce que la mort de Mauru, arrivée en 1803, laissait les Eglises de Lemé et Meaux sans pasteur ; celle de Monneaux en était également privée.

Le 2 juin 1806, une autre séance eut lieu à Lemé ; Jean-Baptiste Leroy, d'Hargicourt, y fut nommé secrétaire en remplacement de Pierre Dubois, de Monneaux, trop éloigné du président pour agir de concert avec lui. Une somme de 400 francs fut votée pour les frais du secrétariat, et une somme de 200 francs en faveur de Rabaut le législateur, agent général des Eglises réformées à Paris. En même temps, les circonscriptions pastorales furent délimitées comme suit :

- I *Monneaux* : Villeneuve, Saaci, La Ferté.
- II *Hargicourt* : Lempire, Jeancourt, Vendelle, Montbrehain, Serain, Nauroy, Flavy-le-Martel, Trosly.
- III *Lemé* : Landouzy, Parfondeval, Esquéhéries, Hannape.
- IV *Meaux* : Nanteuil, Quincy, Mareuil, Fublaine, Coutevroust.

L'âge fixé pour l'admission au catéchuménat fut onze ans, et celui de la première communion, 15 ans.

Depuis le commencement du siècle il n'y avait eu que deux pasteurs dans la consistoriale, Mauru et Matile, pasteur d'Hargicourt, résidant à Saint-Quentin. Par la mort du premier, Matile était le seul pasteur de deux départements en 1806; Pradel arrivant à Meaux allait venir au secours de son collègue. Mais auparavant, il fut emprisonné à Paris, pour n'avoir pas rempli toutes les formalités nécessaires à l'exonération du service militaire. Il fut relâché par les soins de Rabaut-Dupuis et installé à Meaux par Matile en juin 1806. Il devait desservir en même temps l'Eglise de Lemé, qui lui vota, comme celle de Meaux, un supplément annuel de mille francs.

Ferdinand Pradel était le fils cadet de Pradel Vésenobre, de Bédarieux, pasteur du désert, élevé avec Paul Rabaut par Antoine Court. Paul Rabaut, qui a mérité, avec Court, le titre de Restaurateur du protestantisme français, travailla cinquante ans à relever les Eglises du Midi, au milieu de la plus violente persécution. Son ami, Jean Pradel, marcha dignement sur ses traces; c'est à Marsillargues qu'il cessa d'exercer ses périlleuses fonctions. Son fils aîné fut pasteur à Toulouse et à Mauvesin et mourut en 1823, doyen de la faculté de théologie de Montauban.

En juillet 1806, Pradel écrivait à Rabaut que le curé de Nanteuil voulait chasser les protestants de l'église catholique commune aux deux cultes, et il se plaignait fort de ce que *cette commune, la plus considérable était aussi la moins zélée*. Les protestants de Nanteuil faisaient alors des démarches auprès du ministre des cultes, afin d'obtenir un terrain pour y construire un temple.

L'Eglise de la Ferté demandait également l'autorisation d'élever un temple dans l'ancien cimetière protestant.

L'ami de Pradel, Louis Mazauric, né à la Salle (Gard), arriva à Lemé en juillet 1806, mais n'y resta guère, car le 10 mai 1807, on appelait pour lui succéder Jean-Louis Bize, pasteur, âgé de quarante ans.

Le 15 décembre 1806, l'Eglise de Monneaux appela comme pasteur Claude-Antoine Brizé, ex-prêtre, marié et homme de loi, domicilié à Saint-Quentin, mais le ministre des cultes refusa de le confirmer, sous prétexte qu'il était toujours prêtre, quoique marié, et qu'il touchait encore une pension en qualité de prêtre.

En 1808, les protestants de Meaux demandèrent la permission d'acheter à la veuve Mauru l'ancienne église de Saint-Thiébaud, dans laquelle ils célébraient le culte. Ils l'acquirent au prix de 3,500 francs par décret impérial du 30 mars 1808.

Le 6 novembre 1808, Paul Laval, né à Aulas (Gard) et pasteur à Montredon (Tarn), fut appelé comme pasteur à Monneaux.

Le 17 septembre 1809, il fut nommé à la place de Meaux, vacante depuis le 28 mai par la démission de Pradel qui venait de se marier dans le département du Gers où il voulait résider.

Laval ne resta à Meaux que jusqu'au 4 avril 1813, époque à laquelle il permuta avec Jean-Paul Bétrine, de Condé-sur-Noireau, où il finit par abjurer.

En 1809, l'oratoire de Walincourt fut rattaché à la consistoriale de Monneaux, et nomma pour ancien, le 18 juin, le nommé Catelain dudit lieu. Dans la même séance consistoriale il fut arrêté que chaque Eglise nommerait un catéchiste.

Le 21 janvier 1810, le consistoire accepta la démission de Bize, pasteur à Lemé et lui donna son *exeat*.

Le 19 août, Jean-Pierre Courlat, né à Lausanne le 27 avril 1755, fut appelé comme pasteur à Walincourt.

La démission de Bize réduisait alors à deux (Matile et Laval) les pasteurs de la consistoriale, qui auraient dû être au nombre de cinq. Les protestants d'Inchy demandaient l'autorisation d'acheter à leurs frais un bâtiment appartenant à Noël Basquin, pour y célébrer le culte.

La même année (1810) le maire de Cambray empêcha le pasteur Courlat de célébrer le culte dans cette ville. Courlat fut déposé le 12 septembre 1811 pour avoir fait des changements à la liturgie, et surtout pour avoir porté devant le ministre une plainte calomnieuse contre Jean-Baptiste Roussiez, son paroissien.

Le 5 avril 1811 eut lieu la dédicace du temple de Saint-Denis-lès-Rebais ; le curé du village dina avec les pasteurs et le sous-préfet de Coulommiers, qui avait assisté à la cérémonie.

Le 21 juillet, M. Louis-Nicolas-Esprit Hervieux (1), fils du pasteur de Meaux qui périt sur l'échafaud, fut appelé comme pasteur à la place de Monneaux, vacante depuis le mois de septembre 1808 ; il y fut installé le 8 octobre ; il est actuellement président honoraire du consistoire de Meaux.

Le 29 décembre 1811, Antoine Colany Née, né le 7 mai 1783, à Campo-vasto (Grisons), fut appelé à Lemé, dont l'Eglise était sans pasteur depuis près de deux ans ; il y mourut en 1844.

Le 19 avril 1812, le consistoire demanda pour les protestants de Quincy l'autorisation de bâtir un temple.

Le 1^{er} août 1813, Pierre-Elie Larchevêque, né à Luneray le 6 avril 1788, consacré le 8 mai 1812, fut appelé à la place de pasteur à Walincourt, vacante depuis septembre 1811.

De 1814 à 1818, les réunions consistoriales furent interrompues par les événements politiques.

(1) Ce ne sont pas ces prénoms que nous avons cités plus haut, d'après les registres de Lemé ; mais cela n'a rien d'étonnant, car nous tenons de M. Hervieux lui-même qu'il fut baptisé deux fois.

Toutefois le secrétaire Leroy étant mort en 1816, il fut remplacé par Marc-Jacob Troquemé père, d'Hargicourt.

En 1816, suivant les registres du consistoire, la population protestante s'élevait au chiffre de 8,048 personnes, réparties comme suit :

1 ^{re} SECTION :	Monneaux	4,099.
2 ^e —	Hargicourt	2,245.
3 ^e —	Lemé	4,593.
4 ^e —	Meaux	2,044.
5 ^e —	Walincourt	4,400.

En 1817, les anciens étaient :

1 ^{re} SECTION :	Pierre Dubois, de Monneaux ; Jean-Louis Ducorbier, de Villeneuve.
2 ^e —	Pierre-Etienne Bas, de Nauroy ; Joseph Caron, de Vendelle ; Marc-Jacob Troquemé, d'Hargicourt.
3 ^e —	Louis-Joseph Maton, d'Esquéhéries ; Claude Lesur, du Chêne Bourdon (Landouzy).
4 ^e —	Jean-Eloi Martin, de Meaux ; Chevalot, de Nanteuil ; Jean-Augustin Bezon, de Quincy.
5 ^e —	Ambroise Basquin, de Hennechies.

La même année (1817) les protestants de Landouzy demandèrent l'autorisation d'élever un temple.

Dans le registre consistorial de 1818, nous trouvons que la consistoriale faisait une subvention annuelle de cinq cents francs à la faculté de théologie de Montauban, et contribuait pécuniairement pour l'affaire de Paul Roman, de Lourmarin, condamné, comme aux beaux jours de Louis XIV, pour n'avoir pas tendu sa maison pour le passage d'une procession. M. Odilon Barrot prêta l'appui de son éloquence à la cause réformée.

En même temps, et c'est ce que l'on voit le plus souvent dans l'histoire des synodes, les Eglises refusaient de payer les frais de voyage des pasteurs et des anciens.

En 1819, les pasteurs durent faire, du haut de la chaire, lecture du testament de Louis XVI ; de même ils reçurent, en 1820, l'ordre de célébrer un service pour la triste fin du duc de Berry, assassiné en sortant de l'Opéra.

Le 30 juillet 1819, le consistoire demandait au ministre des cultes une subvention pour la réparation du temple de Lemé. La réparation fut, sans doute, une reconstruction, car le registre de Lemé porte, qu'en 1820, le sous-préfet de Vervins, Habard, assisté du lieutenant de gendarmerie et du pasteur Colany, posa la première pierre du temple. Le gouvernement

avait accordé une somme de 4,500 francs pour cet objet dès le 30 septembre de la même année.

Le 29 août de l'année 1819, le consistoire demandait aussi un secours pour la construction du temple de Montbrehain (1). Le 30 septembre, le ministre accorda une somme de 4,500 francs comme pour Lemé.

Le 26 novembre, le consistoire demandait l'érection de trois nouveaux temples à Flavy-le-Martel, Esquéhéries et Hannape. Le gouvernement accorda 4,300 fr. pour le temple d'Hannape.

En 1820, on demandait encore une subvention pour la réparation du temple d'Hargicourt, et en 1821 une pour le temple de Templeux et une pour celui de Walincourt.

En 1821, les anciens étaient : Pierre Dubois, de Monneaux ; Jean-Louis Bonnefoi, de Villeneuve ; Pierre Barry, d'Essommes ; Benjamin Drancourt, de Templeux ; Jacob Troquemé, d'Hargicourt ; Albert Duproye, de Nauray ; Voreau-Dusse et Auguste Wadebot, de Lemé ; De Semery, de l'Ange-Gardien (Landouzy) ; Eloi Martin, de Meaux ; Chevalot, de Nanteuil ; Jacques Bezon, de Quincy.

Le troisième registre consistorial, comprenant les années 1822 à 1827, manque aux archives de Saint-Quentin.

Le 7 mars 1828, on demandait que de la consistoriale de Monneaux, il en fût formé deux dont l'une aurait pour chef-lieu Saint-Quentin et l'autre Meaux ; plus, la création d'une place de pasteur à Saint-Denis-lès-Rebais, et la création de deux autres places dans la section de Lemé.

En même temps, on appelait M. Guillaume Monod comme pasteur à Saint-Quentin.

Le 8 mai 1828, le consistoire demandait un secours pour la construction du temple de Contay.

Le baron Cuvier excitait les Eglises à créer partout des écoles ; il n'y en avait encore qu'un très petit nombre dans la consistoriale, et elles végétaient, faute d'argent : celles de Lemé, du Frémond, du Chêne-Bourdon, celle de Monneaux, fondée en 1822 ; celle d'Hargicourt, établie en 1827 ; celles de Meaux et de Nanteuil.

Voici le nombre des temples existant en 1828, d'après la statistique de Soulier :

1^{re} SECTION : *Monneaux*, temple bâti aux frais des réformés.

— *Saint-Denis-lès-Rebais*, temple bâti aux frais des réformés, aidés d'un secours de la commune.

(1) Le temps ne m'a pas permis de dresser, d'après les registres consistoriaux une liste des temples construits depuis 1800, avec la date de leur fondation.

— *Saaci*, une chambre particulière louée aux frais de la commune.

— *Loisy-près-Vertu, Heiltz-le-Maurupt*. Dans ces deux communes, un local prêté par des particuliers.

2^e SECTION : *Hargicourt, Nauroy, Jeancourt, Vendelle, Lempire*. Chacune de ces localités a un temple bâti aux frais des réformés.

— *Montbrechain, Flavy-le-Martel, Templeux*. Pour ces trois derniers temples, le gouvernement est venu au secours des réformés.

— *Serain*. Une maison louée par les réformés.

3^e SECTION : *Lemé, Esquéhéries, Hannape*. Un temple dans chacune de ces communes, bâti aux frais des réformés, aidés d'un secours du gouvernement.

— *Fontenelle, Vaux-en-Arrouaise*. Dans chacun de ces endroits, une grange.

4^e SECTION : *Meaux*. Une ancienne église achetée par les réformés.

— *Nanteuil*. Un temple construit aux frais des réformés, aidés d'un secours du département.

— *Fublaine*. Un petit temple construit aux frais des réformés, aidés d'un secours du département.

— *Quincy*. Un temple en construction; en attendant, une maison entière louée par la commune.

— *Coutevroust*. Une petite chapelle achetée par les réformés, l'entretien à la charge de la commune.

Il y avait alors des sociétés bibliques à Lemé, Meaux, Monneaux, Quincy, Saint-Denis-lès-Rebais, et des sociétés des missions évangéliques à Lemé, Nauroy et Saint-Quentin.

Le 24 mars 1829, on demandait un instituteur protestant pour Templeux, et un secours pour la réparation du Temple de Jeancourt.

Une ordonnance royale du 26 août de la même année créa une Eglise consistoriale à Saint-Quentin, comprenant tout le département de l'Aisne, sauf l'Eglise de Monneaux annexée à l'Eglise consistoriale de Meaux, créée le même jour.

Le 8 août 1832, M. Sabonadière, pasteur à Meaux, fut appelé à Saint-Quentin, et quitta Meaux le 20 mars 1833.

Le 7 octobre 1833, M. Lucien FlaiSSIères fut nommé à la place de Landouzy, nouvellement créée.

Le 3 mai 1838, M. Guillaume-Gustave Daugars fut nommé à la place de Nauroy, nouvellement créée.

Le 8 novembre de la même année, M. Bastie, pasteur à Saint-Denis-lès-Rebais, fut appelé à Saint-Quentin, et M. Flaissières à Hargicourt. Une délibération du même jour demanda la création d'une place de pasteur à Templeux.

Le 18 mars 1839, M. Mercat fut nommé pasteur à Landouzy, en remplacement de M. Flaissières.

Le 30 juillet 1840, M. Cabanis fut appelé à Nauroy pour succéder à M. Daugars; il donna sa démission le 28 janvier 1841.

Le 16 juin 1841, M. Louis Vernes fut nommé à Nauroy, pour remplacer M. Cabanis.

Le 19 mai 1842, demande de secours pour l'érection du temple de Sains.

Le 14 juillet, même demande pour la construction du temple de Serain.

Le 26 du même mois, démission de M. Mercat, comme pasteur à Landouzy.

Le 10 février 1843, demande de secours pour l'érection du temple de Leuze.

La même année fut créée la place de Templeux.

Le 7 décembre, M. Offmann fut appelé comme pasteur à Landouzy, pour succéder à M. Mercat.

Le 25 mai 1844, M. Augustin Bost fut nommé pasteur à Templeux.

Cette même année mourut à Lemé le pasteur Colany, après un ministère de 33 ans (1).

Le 5 novembre 1844, nomination de M. Pédézert, à Hargicourt.

Le 1^{er} juillet 1845, nomination de M. Fuzier à Lemé, demande d'une école communale protestante pour Parfondeval.

Le 2 juillet 1846, le consistoire demande la création d'une place de pasteur à Esquéhéries.

Le 7 juillet 1847, nomination de M. Boissonnas à Hargicourt.

Le 24 novembre, de la même année, nomination de M. Charlier à Landouzy.

Le 30 mai 1849, nomination de M. Caillatte à Lemé.

Le 26 septembre, susdite année, nomination de M. Berthe à Esquéhéries.

Le 14 novembre, même année, nominations de M. Guiral à Saint-Quentin, et de M. Goulard à Contay.

Le 7 mai 1850, le consistoire demande la création d'une place de pasteur pour les Eglises de Jeancourt et Vendelle.

(1) Il est regrettable que l'on n'ait pas publié la biographie du pasteur Colany, et sans doute elle ne le sera jamais. Nous nous bornons à dire qu'il desservit tout à la fois Lemé, Esquéhéries, Hannape, Landouzy, Parfondeval, Floyon, qui font aujourd'hui trois Eglises, avec un zèle que la maladie seule put ralentir. Quinze ans se sont écoulés depuis sa mort, et l'on ne peut parler de lui en chaire sans que les larmes coulent aussi bien des yeux des catholiques que de ceux des protestants. Le père Colany et son cheval blanc vivront longtemps encore dans les souvenirs.

Le 28 août, même année, nomination de M. Fosse à Templeux.

Le recensement protestant de 1850 donnait les chiffres suivants :

Hargicourt, 1,494; Lemé, 965; Saint-Quentin, 781; Nauroy, 534; Landouzy, 559; Esquéhéries, 376. — Total, 4,409 protestants.

Le 18 juin 1851, nomination de M. Larcher à Hargicourt, et demande de secours pour bâtir un temple à Neuve-Maison.

Le 21 janvier 1852, nomination de M. Gaubert à Esquéhéries; il refuse d'accepter.

Le 18 mai, nomination de M. Widemann au même lieu.

Le 4 septembre, nomination de M. Robin comme pasteur auxiliaire à Fresnoy, et de M. Blin comme pasteur à Nauroy.

Le 9 février 1853, nomination de M. Roussiez, pasteur auxiliaire à Sains.

Nos renseignements statistiques s'arrêtent ici parce que nous n'avons pas cru devoir, par discrétion, demander communication du registre des délibérations consistoriales qui va jusqu'en 1859.

Pasteurs de l'Eglise consistoriale de Monneaux,

Créée le 1^{er} vendémiaire an XII (29 novembre 1803).

	MEAux.	HARGICOURT.	LEMÉ.	MONNEAUX.	WALINCOURT (1).
1801.	Mauru.	Matile.	. . .	. . .	. . .
1802.	Mauru.	Matile.	. . .	. . .	. . .
1803.	Mauru.	Matile.	. . .	. . .	. . .
1804.	Mauru.	Matile.	. . .	. . .	. . .
1805.	Mauru.	Matile.	. . .	. . .	. . .
1806.	Pradel.	Matile.	Mazauric.	. . .	. . .
1807.	Pradel.	Matile.	Bize.	. . .	. . .
1808.	Pradel.	Matile.	Bize.	Laval.	. . .
1809.	Laval.	Matile.	Bize.	. . .	. . .
1810.	Laval.	Matile.	Bize.	. . .	Courlat.
1811.	Laval.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Courlat.
1812.	Laval.	Matile.	Colany.	Hervieux.	. . .
1813.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1814.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1815.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1816.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1817.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1818.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1819.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1820.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1821.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1822.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1823.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	Larchevêque.
1824.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	. . .
1825.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	. . .
1826.	Bétrine.	Matile.	Colany.	Hervieux.	. . .
1827.	Sabonadière.	Matile.	Colany.	Hervieux.	. . .
1828.	Sabonadière.	Matile.	Colany.	Hervieux.	. . .

(1) Walincourt entra dans la consistoriale de Lille, créée le 24 avril 1824; les oratoires de Sedan, organisé le 12 frimaire an XI (3 décembre 1802) et d'Amiens, organisé le 7 fructidor an XII (25 septembre 1804), furent annexés à l'Eglise consistoriale de Monneaux, par décret du 10 brumaire an XIV (1^{er} novembre 1805).

Le département de l'Aisne renferme en 1859 dix pasteurs (dont deux pour Saint-Quentin) qui desservent les lieux de culte suivants :

Saint-Quentin, Flavy-le-Martel, Lafère, Trosly-Loire.
Fresnoy-le-Grand, Fieulaine, Fonsomme, Montigny, Fontaine-Notre-Dame.
Grougies, Bohain, Mennevret, Aisonville.
Lemé, Sains.
Hargicourt, Jeancourt, Vendelle.
Landouzy, Parfondeval, Neuve-Maison, Leuze.
Nauroy, Serain, Montbrehain, Levergies, Brancourt.
Esquéhéries, Floyon, Hannape.
Monneaux.

Bien que ce département ait vu augmenter de trois le nombre de ses pasteurs, depuis peu d'années, leur nombre est encore inférieur de deux à celui des pasteurs de 1685.

12 pasteurs en 1685 :

40 pasteurs en 1859 :

Arrondissement de Vervins.

Un à Villers.
 Un à Gercis.
 Un à Fontaine.

Un à Lemé.
 Un à Landouzy.
 Un à Esquéhéries.
 Un à Grougis.

Arrondissement de Saint-Quentin.

Un à Lehautcourt.

Deux à Saint-Quentin.
 Un à Fresnoy.
 Un à Nauroy.
 Un à Hargicourt.

Arrondissement de Laon.

Un à Crépy.
 Un à Eppes.
 Un à Chauny.
 Un à Coucy.
 Un à Chery.
 Un à Roucy.

Arrondissement de Soissons.

Un à Morsain.

Arrondissement de Château-Thierry.

Un à Château-Thierry. | Un à Monneaux.

Bien que le nombre des lieux de culte se soit augmenté de neuf, depuis quelques années, on verra, par le tableau suivant, notre infériorité vis-à-vis du protestantisme au XVII^e siècle ; il ne faut pas oublier que nous connaissons tous les lieux de culte actuels, et que nous sommes fort loin de pouvoir en dire autant des lieux de culte d'autrefois.

49 lieux de culte av. la Révocation : | 30 lieux de culte en 1859 :

Arrondissement de Vervins.

Landouzy.	Landouzy.
Gercis.	Neuvelmaison.
Vervins.	Leuze.
Fontaine.	Lemé.
Lemé.	Sains.
Leval (Villers).	Grogies.
La Hérie.	Mennevret.
Tupigny.	Aisonville.
	Esquéhéries.
	Hannape.

Arrondissement de Saint-Quentin.

Prémont.	Bohain.
Brancourt.	Brancourt.
Lehautcourt.	Serain.
Villers-Saint-Christophe.	Montbrehain.
Annois.	Levergies.
Benay.	Fieulaine.
Moy.	Fonsomme.
Ribemont.	Montigny.
	Fontaine-Notre-Dame.
	Saint-Quentin.
	Flavy-le-Martel.
	Hargicourt.
	Jeancourt.
	Vendelle.
	Nauroy.
	Fresnoy.

Arrondissement de Laon.

Morgny.	Parfondeval.
Chery.	Lafère.
Montcornet.	Trosly-Loire.
Marchais.	
Moulins.	
Paissy.	
Roucy.	
Laon.	
Eppes.	
Aulnois.	
Lafère.	
Travecy.	
Vouel.	
Coucy.	
Trosly.	
Leuilly.	
Folembray.	

Arrondissement de Soissons.

Morsain.
Soissons.
Cœuvres.
Saint-Pierre-Aigle.
Grand-Rozoy.
Belleu.

Arrondissement de Château-Thierry.

Fère-en-Tardenois.	Monneaux.
Saponay.	
La Ferté-Milon.	
Château-Thierry.	
Monneaux.	
Bézu.	
Baulne.	
Nogentel.	
Vendière.	
Villomi, paroisse de Coulonges.	

Si nous ajoutons à ces quarante-neuf lieux de culte, les sept villages des

environs de Saint-Quentin, qui abjurèrent entre les mains de Givry et dans quelques-uns desquels le culte fut certainement célébré, et en tenant compte des omissions que nous n'avons pu éviter, on peut dire qu'à la fin du XVII^e siècle, il y avait soixante lieux de culte dans notre département, c'est-à-dire deux fois ce qui existe en 1859.

Relativement à la population, ma conviction est que la Thiérache à elle seule, c'est-à-dire l'arrondissement de Vervins, renfermait autant de protestants, avant la Révocation, que le département tout entier en compte de nos jours. D'après le recensement de 1850, en y comprenant Monneaux, on arrive à près de cinq mille; avant 1685, la Thiérache renfermait plus de mille familles, ce qui donne aussi une population d'environ cinq mille personnes.

L'arrondissement de Laon renfermait autrefois plus de protestants que celui de Vervins; il ne s'y en trouve plus aujourd'hui que quelques centaines.

L'arrondissement de Soissons n'en a sans doute plus un seul. Celui de Château-Thierry a également beaucoup perdu, et je ne suis point convaincu, malgré les apparences, que l'arrondissement de Saint-Quentin ait gagné quoi que ce soit.

Bien qu'il soit difficile de se former une opinion sans documents positifs, je crois jusqu'à preuve du contraire, et plutôt à Dieu qu'on pût me fournir cette preuve demain, je crois qu'à la Révocation les protestants de l'Aisne étaient au moins trois fois plus nombreux qu'ils ne sont aujourd'hui, malgré les nouvelles conquêtes de l'Évangile dans les arrondissements du Nord. Louis XIV sans doute n'a pas tué la foi, parce qu'elle est invincible de sa nature, mais il a fait à la Réforme au XVII^e siècle, une blessure que le zèle de notre époque est loin encore d'avoir pu guérir.

Le département de l'Aisne a produit, depuis le commencement du siècle jusqu'en 1859, trois missionnaires envoyés au sud de l'Afrique :

Lemé, M. Bisseux.

Esquéhéries, M. Lemue.

Montbrehain, M. Cochet.

Plus treize pasteurs :

Sains, MM. David, Mauroy, Hamelle, Voreaux.

Lemé, MM. Colani (rédacteur de la *Revue de théologie*), Douen, Lequeux (aumônier à l'armée d'Italie).

Montbrehain, MM. Delbarre, Cochet.

Esquéhéries, M. Charlier.

Parfondeval, M. Bisseux.

Hargicourt, M. Blin.

Saint-Quentin, M. Trocqué.

APPENDICE.

Un livre du Désert (Boîte-à-Cailloux).

Une main amie m'a fait passer l'un des monuments les plus vénérables des souffrances et de la fidélité de nos pères, un volume de sermons et de prières qui a servi à l'édification des assemblées du désert, comme l'attestent son état de vétusté et les traces qu'y a laissées la pluie en beaucoup d'endroits. C'est une copie à la main, datée de Templeux, de 1719 à 1725, de quelques sermons de Brousson (1). Ce n'est pas sans émotion que j'ai trouvé sur plusieurs pages les noms, devenus presque illisibles, de Demarquet et de Charlet, qui témoignent que ce livre a appartenu à des membres de ma famille (2).

Sept sermons lus, voilà toute la nourriture spirituelle dont se contentait la piété de nos ancêtres ! Un tel répertoire semblerait aujourd'hui bien mesquin : on veut toujours du nouveau dont on profite fort peu. Il n'en fallut cependant pas davantage pour créer et développer une piété forte, vaillante, capable de résister à tous les assauts de la persécution.

Voici la table des sermons, pour la plupart fort bien adaptés à l'état des âmes dans ces temps malheureux. Brousson en a bon nombre, qui sont tout remplis d'une controverse violente ; le copiste a senti qu'il y avait quelque chose de meilleur pour les âmes que des injures contre l'Antichrist, et il a éliminé les discours où domine la controverse :

I. *Dieu déchirant son peuple*, sermon 6^e sur ces paroles d'Osée, ch. V, v. 14 et 15 : « Je suis comme un lion à Ephraïm et comme un lionceau à la maison de Juda ; c'est moi qui déchirerai et je m'en rirai ; j'emporterai et il n'y aura personne qui m'ôte la proie ; je m'en irai, et je retournerai à mon lieu, jusqu'à ce qu'ils se reconnaissent coupables et qu'ils cherchent ma face. »

II. *Les brebis mystiques discernant les vrais pasteurs d'avec les loups ravissants*, sermon 3^e sur ces paroles de saint Jean, ch. X, v. 4 : « Les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix, mais ne suivront point un étranger ; au contraire, elles fuiront loin de lui, car elles ne connaissent point la voix des étrangers. »

(1) Le copiste a omis le nom de Brousson.

(2) Depuis que ces lignes sont écrites, le propriétaire du volume, une de mes tantes, s'en est dessaisi en ma faveur.

III. *Jésus-Christ, le pain de vie*: sermon 17^e, pour la communion, sur ces paroles de saint Jean, ch. VI, v. 32 (35): « Je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura point de faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

IV. *Le souper mystique de Jésus-Christ avec les fidèles*, sermon 20^e, pour la communion, sur ces paroles de l'Apocalypse, ch. III, v. 20: « Voici, je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un oit ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai vers lui et je souperai avec lui et lui avec moi. »

V. *L'endurcissement et la ruine des profanes*, sermon 9^e, sur ces paroles d'Esaië, ch. I, v. 5, 6 et 7: « A quel propos seriez-vous encore battus? Vous ajouterez la révolte: Toute la tête est en douleur et tout le cœur est languissant. Depuis la plante du pied, même jusqu'à la tête, il n'y a rien d'entier en lui, mais blessures, meurtrissures et plaies pourries, qui n'ont pas été nettoyées ni bandées, et dont aucune n'a été adoucie avec de l'huile. Votre pays n'est que désolation et vos villes sont en feu. Les étrangers dévorent votre terre en votre présence, et cette désolation est comme un renversement fait par les étrangers.

VI. *Le salut pour les fidèles persécutés* (1), sermon 14^e, sur ces paroles de saint Matthieu, ch. XXIV, v. 13: « Qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. »

VII. *La réjection des tièdes*, sermon 10^e, sur les paroles de l'Apocalypse, ch. III, v. 15 et 16: « Je connais tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni bouillant; à la mienne volonté que tu fusses froid ou bouillant! C'est pourquoi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai hors de ma bouche. »

La péroraison de ce dernier discours est remarquable par son énergie :

« Nous avons remarqué, dit l'orateur, que dans l'Evangile, Jésus nous dit que depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume des cieux est forcé, et que ce sont les violents qui le ravissent. Mais, hélas! que le nombre de ces violents qui se mettent en état de ravir le royaume des cieux est maintenant petit. Maintenant il est fort difficile de se sauver: nous n'avons pas glorifié Dieu dans la prospérité; c'est pourquoi il veut que nous le glorifions dans l'adversité ou que nous périssions. Nous n'avons pas marché dans la voie du ciel, lorsque nous avions la liberté de le faire: c'est pourquoi Dieu y a mis de grandes difficultés, afin que nous réveillions notre zèle, si nous voulons nous sauver; et que ceux qui n'auront point de zèle périssent d'une perdition éternelle.

(1) Il y a dans le texte imprimé: *persévérants*. Voir note XIII.

« Cependant on ne voit que tiédeur, que lâcheté et que timidité, quand il s'agit du service et de la gloire de ce grand Dieu. La moindre chose suffit pour empêcher la plupart des gens de se trouver dans les saintes assemblées. Ils voudraient que Dieu leur fît prêcher son Evangile selon leur commodité ; autrement ils ne daignent pas sortir de leurs maisons pour ouïr sa Parole et pour lui rendre le service qui lui est dû. La moindre menace qu'on leur fait de les mettre en prison ou de leur envoyer quelques soldats, pour leur faire manger une partie de leur pain et boire une partie de leur vin, est capable de leur faire renier de nouveau leur Sauveur.

« Lâches et infidèles chrétiens, qu'eussiez-vous fait au commencement du christianisme, lorsqu'on faisait dévorer les fidèles par les bêtes féroces, ou qu'on déchirait leurs corps avec des griffes de fer, ou qu'on leur faisait souffrir tous les autres tourments que l'enfer pouvait inventer ? Qu'eussiez-vous fait au commencement de la Réformation, lorsqu'on brûlait tout vifs ceux qui professaient la vérité ? Vous n'auriez pas voulu vous sauver à ce prix-là : et maintenant vous vous feriez mahométans, et pis encore, pour éviter de pareils martyres. Lâches et infidèles chrétiens, vous ne voulez donc pas suivre les traces de ces généreux fidèles qui, au commencement du christianisme et dans le siècle passé, souffrirent de si grands maux pour donner gloire à Dieu, pour acquérir ou conserver la précieuse liberté de le servir et de chanter ses saintes louanges ? Ah ! ne vous glorifiez point d'être le peuple de Dieu, puisque vous n'avez pas à cœur les intérêts de sa gloire et de son service. Ne vous vantez point d'être la postérité des saints, puisque vous n'êtes pas les héritiers de leur foi, de leur zèle et de leur constance. Vous êtes des enfants bâtards, vous avez dégénéré de la piété des anciens fidèles. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que Dieu vous ait chassés de sa maison, et qu'il ait transporté son chandelier.

« Vous ne laissez pourtant pas de vous flatter, sous prétexte que vous n'êtes pas entièrement froids et que vous sentez encore dans vos cœurs quelque amour pour la vérité et quelque désir de vous sauver. Mais....., dès que l'oppression ou la persécution est arrivée pour la Parole, n'avez-vous pas été scandalisés de la croix de votre Sauveur ? N'avez-vous pas abjuré sa sainte doctrine ? Et dès qu'on vous fait la moindre menace, n'êtes-vous pas tout prêts, pour la plupart, d'y renoncer de nouveau, de dire que vous ne connaissez pas Jésus-Christ, c'est-à-dire que vous ne faites pas profession de la vérité, que vous êtes des enfants de Babylone, que vous êtes du parti du Diable et de l'Antechrist, son grand ministre ?...

« Plût à Dieu que vous fussiez ou froids ou bouillants ; mais parce que vous êtes tièdes, Jésus-Christ proteste qu'il vous vomira hors de sa bouche. Il vaudrait bien mieux pour vous que vous n'eussiez jamais connu la voie de la justice, qu'après l'avoir connue vous retiriez comme vous faites,

arrière du saint commandement qui vous avait été baillé, comme dit saint Pierre dans le deuxième chapitre de la deuxième épître catholique : car le serviteur qui aura su la volonté du Maître et qui ne l'aura pas faite, sera puni plus sévèrement que celui qui ne l'aura point connue et qui ne l'aura pas faite non plus...

« Ah ! si vous ne vous repentez, et si vous ne reprenez du zèle, le royaume vous sera ôté et sera donné à un autre peuple qui craindra mieux Dieu que vous ne faites, et qui aura plus de zèle pour son service et pour sa gloire. Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ ait vomi hors de sa bouche les Juifs et les antichrétiens, si ce n'est parce qu'ils s'étaient corrompus comme vous, et qu'ils s'étaient relâchés comme vous dans la piété. C'est pourquoi, si vous ne vous convertissez, il vous exclura de son alliance.

« Il y a longtemps que Dieu étend ses mains vers vous ; mais vous êtes toujours un peuple rebelle et contredisant. Vous perséverez toujours dans vos péchés et la plupart de vous dans votre infidélité. C'est pour cela que ce grand Dieu se hâte de se choisir un autre peuple, qui lui sera plus fidèle et plus agréable. Nous apprenons qu'il fait déjà de grandes conversions parmi les sauvages de l'Amérique et parmi les peuples barbares des Indes orientales, et nous verrons bientôt la conversion des autres peuples qui sont encore dans les ténèbres. Alors tous les fidèles seront dans la joie et dans le triomphe. Mais il est bien à craindre qu'en même temps Dieu ne rejette et ne fasse périr tant de faux chrétiens qui connaissent la vérité mais qui ne la confessent point, ou qui déshonorent Dieu par leur malheureuse conduite, comme il rejeta et fit périr les Juifs corrompus, lorsqu'il appela les Gentils à la connaissance de l'Evangile.

« Ayez donc pitié de vous-mêmes, mes chers frères ; retournez à votre Dieu, rendez-vous agréables à ses yeux, rallumez votre zèle ; donnez-lui gloire ; confessez la vérité, afin qu'il vous regarde en ses grandes miséricordes.....

« Retournons donc à notre Dieu, car nous nous sommes tous éloignés de ses saintes voies, les uns d'une manière, les autres d'une autre. Renonçons à tous les péchés qui ont irrité les yeux de sa gloire ; ayons toujours sa crainte devant les yeux ; obéissons à ses saints commandements ; détachons nos cœurs des biens du monde, qui ont fait périr tant de personnes ; mettons-nous en état de tout sacrifier pour le service de notre Dieu ; confessons hautement son saint nom, afin que ce grand Dieu ait pitié de nous, qu'il nous maintienne dans son alliance, qu'il nous tire de toutes nos détresses ; qu'il nous donne des jours de repos et de consolation au prix des jours auxquels nous avons senti tant de maux ; qu'il nous fasse la grâce de voir bientôt le rétablissement de ses Eglises désolées, qu'il nous donne la liberté

de le servir sans aucune crainte de nos ennemis, et qu'un jour il nous élève tous dans le palais de sa gloire, où nous célébrerons éternellement son saint nom. Ainsi soit-il. »

A la tête du volume se trouve une lettre adressée au roi de France par Brousson, qui depuis dix ans, dit-il, n'a cessé de faire parvenir des avis à Sa Majesté pour arrêter la persécution. Les ouvrages de Brousson sont rares ; cette lettre, en particulier, n'est pas mentionnée par la *France protestante*. Elle est si pleine d'éloquence et de hardiesse qu'on nous saura gré d'en donner quelques fragments qui peignent avec une vérité saisissante les douleurs et la foi des réformés à la fin du dix-septième siècle. Ce document est de 1692, année de la bataille de la Hogue.

AU ROI DE FRANCE.

« Sire,

« Claude Brousson, par la grâce du Seigneur, ministre du saint Evangile, votre très humble sujet, a recours *encore*, avec une humilité profonde, tant en son nom qu'au nom de ses frères, à la clémence, à l'équité et à la pitié de Votre Majesté. Le Dieu du ciel et de la terre que nous servons avec pureté selon son commandement, a couvert Votre Majesté de vertus héroïques, et l'a élevée à un si haut degré de gloire et de puissance, qu'elle est devenue l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tout le monde ; mais ce grand Dieu, qui est le roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et de la bouche de qui Votre Majesté a reçu toute cette gloire et cette puissance, veut, Sire, que vous ayez pitié de ceux qui le craignent et qui le servent ; il veut que vous gouverniez son peuple avec douceur et avec équité.

« Permettez-nous, Sire, de représenter avec un profond respect à Votre Majesté, que selon les lois de votre royaume, lorsque Votre Majesté croit que quelqu'un de ses sujets mérite la mort, elle le fait accuser par son procureur général, qu'elle fait prouver le crime et qu'elle fait juger la demande en excès, comme on parle, par des juges modérés, non suspects et établis pour la défense des innocents. Lorsque Votre Majesté prétend aussi que les biens, dont quelqu'un de ses sujets jouit, lui appartiennent, elle fait établir sa demande de preuves authentiques, et elle la fait aussi juger par des juges équitables et non suspects ; elle pourrait le faire autrement, comme ayant la force en main ; mais elle ne le fait point parce que ce serait une violence (toute) contraire à la raison et à la justice).

« Cependant, Sire, nous avons la douleur de voir que sous le règne de Votre Majesté, nous sommes abandonnés à des juges suspects et pas-

sionnés et à des troupes violentes et cruelles... On nous pille, on nous enlève nos enfants, on nous accable de maux, on nous disperse par toute la terre, et on confisque tous nos biens comme si nous étions chargés de crimes; et lorsque nous voulons rendre à Dieu les hommages religieux qui lui sont dus, on nous condamne aux galères, on nous fait pendre, on nous massacre inhumainement.

« Dieu nous ordonne de nous assembler au nom de son Fils Jésus-Christ, pour l'adorer en esprit et en vérité, pour invoquer unanimement son saint nom, pour célébrer sa gloire par le chant de ses louanges immortelles, pour méditer sa Parole et pour participer aux sacrements de son alliance, qui sont le gage de son amour et le sceau de notre salut; la Parole de Dieu est expresse sur ce sujet et en un très grand nombre d'endroits que nous marquons à la marge, et cependant Votre Majesté nous le défend; *Dieu le veut, et Votre Majesté ne le veut point. A qui devons-nous plutôt obéir? Que Votre Majesté, s'il lui plaît, le juge elle-même.* Dieu n'est-il pas jaloux de sa gloire? Ne nous ordonne-t-il pas de lui obéir plutôt qu'aux hommes?... *Nous souhaiterions bien, Sire, de ne pas déplaire à Votre Majesté, mais nous ne pouvons pas révoquer les lois de Dieu,* qui est le souverain maître du monde, et qui nous commande de lui rendre dans nos saintes assemblées les services religieux que nous lui devons.

« Votre Majesté peut nous affliger et nous faire souffrir de grands maux comme elle a fait jusqu'à cette heure; pour ce, nous n'avons pu nous dispenser d'obéir à ce grand Dieu; mais ce grand Dieu écoute nos cris et nos gémissements, notre voix monte jusqu'à lui, notre sang crie devant son trône comme celui d'Abel; il connaît notre douleur, il voit du palais de sa gloire la dure servitude dans laquelle nous gémissons jour et nuit dans votre royaume; *c'est pour cela, Sire, que sa colère est embrasée contre vos Etats,* et qu'il consume continuellement votre peuple.

« On est toujours fort animé contre le très humble serviteur de Votre Majesté, qui, avec un très profond respect, lui présente maintenant cette requête, et on met tout en œuvre pour le faire périr; mais plutôt à Dieu qu'on eût voulu faire quelque attention aux fidèles avis qu'il a pris la liberté de donner, depuis plus de dix ans, à Votre Majesté, soit pour la détourner du dessein qu'elle avait formé d'abolir des édits de pacification, qui avaient rétabli le calme dans son royaume, et qui le faisaient fleurir depuis longtemps; soit pour la porter ensuite à réparer la brèche que l'abolition de ces sacrés édits avait déjà faite en la France, et à prévenir les calamités dont elle était encore menacée.

« J'ai aussi travaillé avec soin à faire connaître à Votre Majesté que la religion que nous professons est le pur Evangile de Jésus-Christ, que nous

sommes le peuple de Dieu, et qu'il importe pour le salut éternel de Votre Majesté, pour sa propre gloire, pour son propre intérêt, et pour le salut et le bien de tous ses sujets, qu'elle achève le grand ouvrage de la Réformation qui a été commencé dans votre royaume; cependant, parce que Dieu daigne m'appeler à instruire et à consoler son peuple, on fait continuellement de nouveaux efforts pour me perdre; mais mon Dieu que je réclame sans cesse ne m'a point abandonné jusqu'à cette heure, et j'espère qu'il ne m'abandonnera pas non plus à l'avenir; il m'a conduit jusqu'à cette heure au milieu des flammes, comme autrefois il conserva ses trois fidèles Hébreux dans la fournaise; il m'a délivré de la gueule du lion comme autrefois il en délivra Daniel. Je puis bien dire maintenant avec le Psalmiste, dans le psaume LXVI, verset 18 : « Si j'eusse pensé à quelque mauvaise chose dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait point écouté, mais certainement Dieu m'a écouté, il a été attentif à la voix de ma prière; béni soit Dieu qui n'a pas rejeté mon oraison, ni retiré de moi sa bonté. »

« Quand même on me ferait mourir, Dieu ne serait pas en peine de susciter par son Esprit d'autres personnes pour l'avancement de son règne et pour le salut de ses élus; si je venais à me taire, les pierres mêmes crieraient; cependant Dieu ne manquerait pas de venger mon sang d'une manière terrible, comme il venge déjà celui de mes frères qui travaillaient aussi à l'instruction et à la consolation de son peuple : » Ne touchez point à mes oints, dit ce grand Dieu dans le psaume CV, verset 15, et ne faites point de mal à mes prophètes. » En effet, dans le même psaume, verset 14, il est dit qu'il a même puni des rois pour l'amour d'eux.

« Permettez-nous, Sire, dans l'excès de notre douleur, de remettre devant les yeux de Votre Majesté le funeste accident qui lui arriva sur la mer *dans le mois de mai de l'année que nous finissons*; après toutes les choses que Dieu nous avait fait la grâce de représenter à Votre Majesté, nous avons quelque lieu de croire qu'elle aurait pitié de nos misères, et qu'elle nous donnerait la liberté de rendre à Dieu le service que nous lui devons; cependant la persécution fut terrible durant tout l'hiver passé...

« Toutes ces choses, Sire, nous accablèrent de douleurs, elles nous portèrent à redoubler nos cris vers le ciel, et Dieu oit notre voix du palais de sa sainteté; alors ce grand Dieu fit éclater sa colère d'une manière effroyable; le plus important de tous les desseins de Votre Majesté échoua, et la plus puissante armée navale qu'un roi de France eût jamais eue, fut dissipée et périt, du moins en partie.

« Il y a longtemps, Sire, que Dieu m'a mis au cœur de travailler à faire connaître la vérité à Votre Majesté; c'est pourquoi je ne fais pas difficulté de lui mettre devant les yeux les vérités les plus importantes et les mystères les plus sublimes, parce que j'espère qu'enfin, avec la grâce du Seigneur,

Votre Majesté reconnaîtra que les choses que je lui ai dites sont véritables, et que les maux que nous souffrons dans votre royaume ne peuvent qu'y attirer de grands maux.

« Le prophète Esaïe, dans sa révélation au chapitre XLIII, verset 14, avait prédit que *le cri des Caldéens serait dans les navires*. Les Caldéens étaient les enfants de Babylone, leur nom signifiait *destructeur*, et en effet ils désolèrent autrefois beaucoup de pays, mais surtout ils détruisirent Jérusalem, ils ruinèrent le temple de l'Eternel, ils abolirent son saint service, ils firent servir une grande partie de son peuple, ils en dispersèrent une autre partie par toute la terre, et ils tinrent longtemps le reste dans une dure captivité. Cette prophétie, dans son sens typique et mystérieux, se rapportait aux Caldéens mystiques qui sont les enfants de la nouvelle Babylone, qui désolent beaucoup de pays, qui détruisent la Jérusalem mystique, qui ruinent le sanctuaire du Dieu vivant, qui interdisent son saint service, qui font périr une grande partie de son peuple, qui en dispersent une autre partie par toute la terre, et qui tiennent l'autre dans une dure captivité. Dans les siècles passés, les Espagnols qui étaient alors fort puissants, étaient les principaux instruments dont la nouvelle Babylone se servait pour affliger le peuple de Dieu ; mais lorsqu'ils voulurent achever de le détruire, et que, dans ce dessein, ils eurent équipé une armée navale formidable (1), Dieu fit périr cette grande flotte qu'ils appelaient *l'invincible* ; alors le cri des Caldéens fut dans les navires.

« Dans ce siècle, permettez-nous, Sire, de dire à Votre Majesté ces vérités sur lesquelles il importe qu'il lui plaise de faire de sérieuses réflexions ; dans ce siècle, votre royaume est devenu d'une façon particulière la nouvelle Caldée ; il a désolé plusieurs pays, mais surtout il a ruiné la Jérusalem du Dieu vivant, il a démoli ses sanctuaires, il a aboli son saint service, il a fait périr une grande partie de son peuple, il en a dispersé une autre par toute la terre, et depuis longtemps il fait gémir tout le reste dans une dure captivité ; c'est pourquoi lorsque Votre Majesté a formé des desseins pareils à ceux de Philippe II, roi d'Espagne, et que pour cet effet elle a équipé une puissante armée navale, Dieu a aussi dissipé cette belle flotte ; alors le cri des Caldéens a de nouveau été dans les navires, les Caldéens ont de nouveau été engloutis par la mer teinte de leur sang, comme autrefois l'armée des Egyptiens, qui avaient aussi opprimé le peuple de Dieu, fut engloutie par la mer Rouge. »

Comme on le verra par la citation suivante, cette lettre fut envoyée au roi avec la première partie de l'ouvrage de Brousson, intitulé : *Remarques sur*

(1) L'invincible Armada, qui devait conquérir l'Angleterre pour y établir le catholicisme.

le *Nouveau Testament*, du P. Amelotte, Delft, 1697, in-12. Il y a une édition antérieure à 1697, puisque la lettre est de 1692.

« Il y a quelque temps, Sire, que dans une de mes épîtres à Votre Majesté, sur mes *Lettres aux catholiques-romains*, je marquais à Votre Majesté que j'espérais que Dieu me ferait la grâce de faire voir que dans cette traduction du Nouveau Testament, faite par l'ordre du clergé de votre royaume, on a falsifié plus de deux cents passages importants.

« C'est ce que je me propose maintenant de faire voir à Votre Majesté, avec l'assistance du Seigneur ; en même temps j'espère de mettre la vérité dans une si grande évidence, que les petits enfants même en pourraient juger. Agréez donc, Sire, que je prenne encore la liberté d'envoyer à Votre Majesté, la première section du traité que Dieu m'a fait la grâce de faire sur cette matière importante ; j'enverrai séparément les autres sections, si le Seigneur me le permet, afin qu'on puisse mieux peser les choses qu'elles contiennent ; Votre Majesté a de grandes occupations, mais elle n'a rien de plus important que les... de faire examiner et d'examiner elle... (le reste manque). »

Sans doute on s'attendait peu à une si mâle éloquence de la part du doux Brousson, l'auteur de la *Manne mystique*. C'est la naïveté des grandes âmes qui l'inspire toujours, bien que depuis plus de dix ans ses suppliques et ses avertissements au roi soient demeurés sans résultat. C'est bien le prophète Nathan disant au monarque souillé d'un crime : « Tu es cet homme-là, ô roi ! » Toutefois il y a ici plus que Nathan : c'est Nathan dont la tête est mise à prix, dont les intendants de toutes les provinces ont le signalement, avec ordre de l'arrêter comme un *homme fort dangereux* ; c'est Nathan grandi de toute la hauteur de la foi persécutée ; Nathan s'adressant non à David repentant, mais à Louis XIV toujours persécuteur !

Qui pourrait remarquer que la période de Brousson n'est pas celle de Bossuet, que le style traîne et languit parfois, qu'il y a des répétitions ! Après cette lettre au roi, relisez l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, et le prince de l'éloquence ne vous paraîtra plus qu'un rhéteur. Bossuet avait son pavillon de Meaux (toujours debout) pour agencer ses inimitables périodes, Brousson n'a que les cavernes et les rochers, le fond des puits pour composer ses discours, et malgré cela, Brousson eut fait trembler sur son trône le plus fier des potentats, si ses lettres, aussi touchantes que véhémentes, avaient pu franchir les grilles de Versailles, ou si elles n'étaient arrivées au roi, conspuées et damnées par la bouche des confesseurs, et qui sait ? peut-être par la bouche de Bossuet-lui-même.

Bossuet, dans le sérail du roi très chrétien, ne savait qu'exalter jusqu'au ciel la piété de Louis ; le proscrit seul a une conscience et un cœur d'homme,

Brousson seul est homme et chrétien : les éclairs de liberté qui jaillissent de son âme sont des éclairs d'éloquence qui font pâlir celle de Bossuet.

Quelle histoire que celle de ce petit volume usé, taché, ignoble, que nous avons en main. Ecrit au désert par un futur martyr rentré en France pour prêcher l'Evangile; imprimé à l'étranger, rapporté dans le royaume par quelqu'un qui risquait les galères et peut-être la potence; copié pendant de longues veilles, dans un lieu retiré, par quelque autre qui risquait aussi sa vie; soigneusement caché, enterré pendant les perquisitions, sorti de terre seulement quand il fallait nourrir les âmes au désert; qui pourrait le feuilleter sans émotion, sans admirer le dévouement que la foi seule inspire, sans payer un tribut d'admiration et de reconnaissance à nos glorieux pères? Que Dieu nous donne un peu de cette foi, un peu de cette ardeur, et l'Eglise triomphera de tous les obstacles qui s'opposent encore à son développement.

Mais il y a du fanatisme dans ce zèle! — Où donc? — Ces menaces au grand roi, ces punitions qu'on lui dénonce comme un résultat de la révocation de l'Edit de Nantes! — Ecoutez un auteur peu suspect de fanatisme, et qui n'écrivait pas comme Brousson sous la hache des bourreaux; le dictionnaire de Bouillet, Bouillet lui-même qui depuis.... alors il ne songeait pas à vendre sa nomenclature dans les collèges des jésuites, s'exprime ainsi : *La révocation de l'Edit de Nantes vint interrompre le cours de tant de prospérités*. Lisez ensuite Bonnechose et tous les historiens, tous tiennent le même langage, tous rapprochent les malheurs de Louis XIV, les défaites et les deuils qui désolèrent sa vieillesse, de la Révocation qui en fut la principale cause. « La révocation de l'Edit de Nantes et la persécution des protestants, dit M. Charpentier (1), furent en même temps l'une des plus grandes fautes et l'un des plus grands crimes dont l'histoire moderne fasse mention.

« Elles ont été la première source de tous les malheurs de la France. C'est le point noir d'où sont sortis tous les orages qui l'ont assaillie depuis. »

Brousson, avec sa conscience et sa foi, parlait donc d'avance le langage de l'histoire; les fanatiques, ce sont ceux (et c'est presque toute la France) qui ont acclamé triomphalement la Révocation : la conscience chrétienne devance les siècles.

Entre plusieurs prières et *Complaintes de l'Eglise affligée* qui se trouvent dans le volume dont nous venons de parler, nous avons choisi la suivante, qui porte pour titre : *Prières et méditations pour le temps présent*.

(1) Prospectus de l'*Histoire des réfugiés*, par M. Ch. Weiss.

« O Dieu tout-puissant, Père miséricordieux, consolateur des affligés, source inépuisable de bonté, fortifie notre foi dans ce temps d'épreuve et d'affliction, affermis nos espérances et nous fais la grâce de souffrir patiemment et chrétiennement tous les maux dont on nous accable à cause de la profession de ta vérité. Si tu juges, grand Dieu, qu'il soit nécessaire de disperser tes troupeaux pour quelque temps, et d'en frapper les pasteurs, ne laisse pourtant pas de les prendre en ta garde; n'éloigne pas les bergers de telle manière qu'ils ne puissent dans peu de temps rassembler les brebis de ta bergerie et leur distribuer la pâture céleste dont elles ont besoin. Ne permets pas que la mémoire de ton nom soit abolie sur la terre, ni que tes sanctuaires soient entièrement démolis; laisse-nous quelque lieu où nous puissions t'invoquer et nous mettre à l'abri contre l'ardeur de ta colère. Réveille ta jalousie, ô Eternel, écoute les enfants d'Edom qui crient à plein gosier qu'il faut détruire notre Jérusalem, et renverser ses fondements qui ont été cimentés du sang de ton Fils Jésus-Christ et arrosés de celui de nos pères.

« Aie pitié de tes pauvres enfants, sois leur bouclier et leur retraite contre la fureur des peuples qui sont animés d'un zèle indiscret et sans connaissance. Puisqu'on ne veut plus nous souffrir dans notre pays natal, et que cependant il ne nous est pas permis de nous retirer ailleurs, pour y faire notre profession de la pureté de ta sainte religion, ouvre-nous la fente de la roche et le pertuis de la montagne, montre-nous le chemin du désert et des fourrés, afin que nous puissions nous y assembler pour invoquer ton saint nom, t'adresser nos supplications et répandre nos âmes en ta présence avec la douleur que nous ressentons de t'avoir offensé, et d'avoir attiré sur nous les plus terribles effets de ton courroux; car, hélas! nous n'avons plus de pasteurs, nous sommes sans nourriture spirituelle, et nous n'avons pas la liberté de nous trouver ensemble dans nos maisons, on ne nous permet pas de chanter le cantique de Sion, on prétend nous entretenir dans une affreuse ignorance et en nous remplissant les oreilles d'un langage que nous n'entendons point, qui, bien loin de servir à produire et à nourrir la foi dans nos cœurs, n'est propre qu'à engendrer la défiance et répandre le venin d'une religion fausse et corrompue; on veut, Seigneur, nous priver de la lecture de ta Parole, et on nous ôte tous les moyens par lesquels nous pouvons acquérir une parfaite connaissance du mystère que tu nous as révélé pour notre salut; on veut que nous nous prosternions devant les images, devant les représentations de prétendus saints qui n'ont jamais été dans le monde, que nous vénérions d'un culte religieux des peintures, que nous servions des statues de bois et de pierre, des marmousets d'or et d'argent, en les parant d'ornements magnifiques, allumant des lampes et des cierges devant eux, et en leur prodiguant l'encens qui est le signe le

plus essentiel du culte qu'on doit rendre à la seule majesté du Créateur ; on veut que nous ayons des médiateurs associés avec le seul médiateur entre Dieu et les hommes, à savoir : Jésus-Christ, notre Seigneur, dont on corrompt la religion par le mélange de fausses doctrines et par une infinité de superstitions et de cérémonies empruntées des Juifs et des païens ; on lance sur nous des anathèmes lorsque nous soutenons qu'on doit exactement pratiquer ce que notre Seigneur a ordonné dans la célébration de l'Eucharistie , et lorsque nous disons qu'il ne faut pas retrancher un des symboles du plus précieux gage de ton amour, puisqu'il nous représente vivement le sang qu'il a répandu pour le prix de notre rédemption ; on veut nous assujettir à invoquer des créatures, que nous chantions des hymnes et adressions des prières à leur louange, dont les termes et les expressions marquent le culte le plus saint, le plus ardent et le plus sublime, qu'on puisse rendre à la souveraine majesté du Créateur. On a même osé leur consacrer les psaumes que le prophète royal a composés dans la plus grande ferveur de son zèle, à l'honneur et à la louange unique de son Seigneur et de son Dieu ; on veut nous faire croire que de misérables pécheurs, en vertu de cinq paroles bien ou mal proférées, peuvent créer leur Créateur, et tenir en leurs mains Celui qui soutient tout l'univers ; on veut nous obliger à fléchir le genou devant du pain, et adorer des dieux que l'on promène en les portant dans les rues en procession, dans des jours de fête solennelle, dont les plus zélés persécuteurs du siècle passé ont eu tant de honte qu'ils en ont demandé l'abolition avec instance (1) ; on veut violenter nos esprits et nous forcer à croire à l'absurdité de la transsubstantiation, un prétendu feu de purgatoire et le sacrifice de la messe dont on ne trouve aucune trace en l'Ecriture sainte, ni dans la plus pure antiquité ; on veut que nos bonnes œuvres, notre justice , qui, selon le style du prophète, sont comme des drapeaux souillés, puissent mériter la gloire du paradis et la vie éternelle et bienheureuse ; on nous persécute pour ne pas croire l'infailibilité de l'évêque de Rome , parce que nous ne voulons pas faire confession de nos péchés en détail et en débiter toutes les circonstances à l'oreille d'un prêtre, pour ne pas approuver le célibat des ecclésiastiques et l'abstinence des viandes, que les apôtres ont appelée doctrine du diable, puisque la couche sans tache est honorable entre tous, et que Dieu a créé toutes choses pour en user avec actions de grâce ; on veut enfin que nous embrassions une religion toute remplie d'inventions humaines, qui n'est qu'une pure politique mondaine, et dont la plus grande partie ne consiste qu'en des commandements d'homme, que le Seigneur déclare en termes formels ne lui être point agréable ; et parce qu'une bonne conscience est

(1) Sans doute allusion au colloque de Poissy.

selon Dieu, nous protestons qu'il nous est impossible d'être persuadé de la vérité et de la sainteté de tous ces dogmes que la Parole de Dieu condamne formellement.

« On nous charge d'opprobre et d'outrage ; on met en œuvre contre nous la violence, la fraude, le déguisement, la tromperie et la mauvaise foi, le mensonge, la calomnie ; on opprime notre innocence par de faux témoignages, on reçoit même contre nous ceux de nos plus cruels ennemis, on anéantit les promesses les plus saintes, les serments les plus sacrés, les édits les plus solennels et irrévocables ; on nous pille, on nous ôte tous les moyens de pouvoir subsister sur la terre ; on nous impose le joug de quantité (de choses contraires au) bon sens, à la raison et l'équité, contraires au droit des gens, aux préceptes de l'Évangile, à l'ordre de la Providence et aux lois que Dieu a établies dans le monde : on rompt les liens les plus sacrés de la nature et de la société ; on arrache les enfants du sein de leurs père et mère, et on sépare les femmes d'avec leurs maris ; ceux qui ont donné gloire à Dieu sont chargés de fers et de chaînes, condamnés aux galères à perpétuité comme des voleurs et des brigands, les autres périssent par faim et par la langueur, dans les cachots et les prisons ; on nous persécute même après cette vie, puisqu'on nous refuse la sépulture, qu'on nous a ôté nos cimetières ; et lorsque à la faveur de la nuit on tâche d'inhumer nos morts, souvent (surviennent) les peuples avec leurs directeurs, semblables et comme la troupe des corbeaux croissant après le pauvre corps qui ne demande que la terre.

« Comment entrer en communion avec des chrétiens qui autorisent et pratiquent de telles violences ? Morts ou vivants, Seigneur, nous sommes l'objet de la haine de nos compatriotes, exposés à la fureur des ennemis de la pureté de ton Évangile ; et pour comble de malheur l'un et l'autre sexe sont livrés à l'insolence du soldat impitoyable, nous sommes devenus la proie des dragons, pour l'amour de toi, ô Éternel ! Pour l'amour de toi nous sommes tous les jours livrés à la mort, et estimés comme des brebis de la boucherie ; nous n'avons plus d'asile, la fuite nous est interdite ; si nous nous plaignons on nous traite d'hérétiques, d'opiniâtres, de mutins et de rebelles, quoique nous ayons fait voir une fidélité constante, et que nous sachions craindre Dieu et honorer le roi, ne reconnaissant point d'autre vicaire de Dieu sur la terre, ni personne qui puisse usurper l'autorité du Tout-Puissant, et ait le droit de s'attribuer une domination sur la conscience des hommes.

« Ceux de nos adversaires qui se vantent d'être les successeurs des apôtres, les dépositaires de la paix que notre Seigneur donna à ses disciples en quittant la terre, et les ecclésiastiques, dis-je, qui sont spécialement appelés à vivre en paix et à la procurer, montrent assez que c'est à faux titre

qu'ils prennent ces qualités, puisque dépourvus de charité et prévenant les jugements de Dieu, ils nous damnent sans miséricorde, qu'ils allument le feu, fomentent la haine dans l'esprit de leur peuple, montrant par leurs actions de quel esprit ils sont animés, et qu'ils sont les enfants de cette superbe princesse qui s'enivre du sang des martyrs, et qui dit en son cœur : Je siède (suis assise) reine, et je ne verrai point de deuil : le moyen, grand Dieu ! de subsister au milieu de cette génération perverse, le moyen de vivre dans une telle situation ? Qui est-ce qui est suffisant pour résister à ces épreuves ?

• Oh ! que c'est chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! Eternel, ne nous reprends point en ta colère, et ne nous châtie point en ton courroux ; si tu as résolu de nous perdre, retire ton souffle et nous ne serons plus ; si tu veux nous détruire, que ce soit par les coups de ton bras, et que ta main nous réduise en poussière, sans nous abandonner à la rage des ennemis capitaux de ta vérité ; ne permets pas qu'ils exécutent leurs desseins, et que leurs complots prévalent contre un petit nombre de pauvres innocents qui ne leur font aucun mal. Délivre-nous des serres de ces vautours et des griffes de ces lions qui rugissent sans cesse pour nous engloutir ! Ta gloire y est intéressée, car, pourquoi diraient les nations : Où est votre Dieu ? Eternel, retire plutôt notre âme, puisque nous ne sommes pas meilleurs ; mais, ô Père de miséricorde, retourne à tes compassions, afin qu'on ne dise pas : L'Eternel a oublié d'avoir pitié. Nous ne demandons pas, Seigneur, que tu ôtes l'affliction de dessus nous, car elle est bonne ; nous confessons que nous l'avons méritée, et nous savons que c'est par croix et tribulations qu'il faut entrer en ton royaume, mais nous te supplions de considérer que nous sommes des misérables détrempés de sens et de poussière, d'avoir égard à nos faiblesses et à nos infirmités, et de ne pas nous punir selon l'énormité de nos crimes ; et, selon l'étendue de ta grâce, suspends les coups de ton bras, et modère la rigueur de ta justice.

• Châtie-nous de verges d'homme, et comme un père fait à ses enfants, frappe, Seigneur, pourvu que ce soit en ta grâce ; n'épargne point, pourvu que ce soit en ta miséricorde, fais-nous passer au travers d'une mer de sang, abreuve-nous des eaux de Mara ; envoie-nous la famine et la disette, expose-nous aux morsures des serpents, que le soleil nous brûle pendant le jour, et que la gelée nous consume pendant la nuit ; fais-nous marcher toute notre vie par un grand et affreux désert, livre-nous entre les mains d'Amalek, et nous souffrirons tout avec joie, pourvu que tu nous soutiennes par ta gracieuse présence ; que ta nuée nous serve de guide pendant le jour, et que ta colonne de feu nous éclaire pendant la nuit ; nous passerons sans crainte par la vallée d'ombre de mort, pourvu que ta houlette nous

rassure, qu'on ne nous ôte point le flambeau de ta Parole, et que le Consolateur nous accompagne en soulageant de ta part nos faiblesses. Seigneur, demeure avec nous, car la nuit est venue; sauve-nous, car nous périssons; donne secours, car il en est temps; à toi se remet le troupeau désolé, et puisque c'est toi, grand Dieu, qui nous envoie cette affliction, nous mettons désormais le doigt sur la bouche, comme ton serviteur Job; nous nous humilions sous ta main et nous ne parlerons plus; mais nos larmes, nos soupirs, nos gémissements, nos infirmités, nos douleurs, notre sang et notre misère se présenteront continuellement devant tes yeux pour t'émouvoir à compassion; nous recevrons sans murmurer tous les coups de ta main, nous nous disposerons à souffrir les tourments les plus cruels, et nous regarderons la mort avec intrépidité pour montrer que, bien loin d'avoir honte de l'opprobre de notre Sauveur, nous nous faisons gloire de marcher sous les étendards de sa croix, et nous ferons voir à tout le monde que, quand bien même tu nous tuerais, nous ne laisserons pas d'espérer en ta bonté par le mérite de notre Sauveur et Rédempteur.

« Enfin, ô notre grand Dieu, nous osons encore te prier pour ceux qui ont abandonné ta vérité, soit pour ne l'avoir suffisamment connue, ou pour l'avoir négligée, soit par faiblesse et par infirmité. Seigneur, tu es la lumière du monde, tu fais remonter du sépulcre et tu vivifies les morts quand il te plaît, déploie maintenant ta puissance et ta vertu, redresse ceux qui se sont malheureusement égarés, ouvre leurs yeux, fais-en couler les larmes en abondance, brise leurs cœurs, fais que leur douleur soit si grande qu'elle engloutisse la crainte de tes justes jugements, et qu'elle ne cesse jamais jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le pardon de leurs péchés.

• Aie pitié de plusieurs pauvres petits innocents que l'on arrache tous les jours du sein de ton épouse, de ceux même qui les empêchent d'aller à toi, et leur apprends que tu n'autorises point la violence, puisque tu es le Dieu de paix; pardonne à ceux qui nous persécutent, et ne leur impute point leurs péchés; donne secours à ton Evangile, avance le règne de ton Fils par toute la terre, et détruis toutes les puissances qui s'élèvent contre la pure connaissance de ton Christ; affermis ceux qui chancellent, console les affligés, sois le mari des veuves et le père des orphelins, le médecin des malades, le guide des voyageurs, et nous fais la grâce de comprendre combien cette vie est de peu de durée, afin que nous en ayons un cœur de sagesse, et qu'après l'avoir ici-bas employée à te bénir, nous puissions un jour te glorifier dans le ciel avec tous les saints bienheureux qui te louent incessamment. Amen. »

NOTES.

Nous sommes réduit à ajouter ici quelques pages contenant des faits qui ne sont venus à notre connaissance que pendant l'impression de notre travail, et qui méritent cependant de ne pas être laissés dans l'oubli. On verra que nous avons puisé abondamment dans le dernier volume de la *France protestante*, heureusement achevée.

I. — (Voir page 396.)

LAURENT DE NORMANDIE, né à Noyon, docteur en droit, maître des requêtes et lieutenant du roi dans sa ville natale, s'enfuit, pour cause de religion, à Genève; il fut reçu bourgeois de cette ville, le 8 septembre 1551, et entra dans le conseil des CC en 1559. Le 7 septembre de l'année 1552, le parlement de Paris le condamna, par contumace, à être traîné sur la claie et brûlé sur la place du marché de Noyon, ainsi que *Christophe Lefèvre, Lancelot de Montigny, Jacques Bernardy, Corneille de Villette, Nicolas Neret, Pierre Labbé, dit le Balafré, Nicolas Picot et Claude Dupré*, sans doute coupables comme Normandie, d'avoir préféré leur foi à leurs biens et à leur patrie. (*France prot.*)

Laurent de Normandie était ami de Théodore de Bèze avant sa conversion; c'est devant lui et devant Crespin que le futur réformateur prit l'engagement de faire légitimer le plus tôt possible le mariage de conscience qu'il avait contracté avec Claudine Denosse. (Piaux, *Hist. de la Réf. fr.*, I, 324.)

II. — (Voir page 411.)

LOUIS DE VAUDRAY (1), SIEUR DE MOY, puîné de la maison de Saint-Phal, fut un des plus grands capitaines de son temps et un des principaux chefs du parti huguenot. Il prit les armes dans la première guerre civile, et suivit Condé à Orléans; il prit part au combat de Châteaudun (à côté de Coligny), à la bataille de Dreux, etc., etc., fut nommé, par Coligny, commandant de la Rochelle, en remplacement de la Noue, fait prisonnier à Jarnac. « Après la perte de la bataille de Moncontour, il fut chargé de défendre Niort. Il y trouva Maurevel, qui, après avoir servi dans sa compagnie pendant la seconde guerre, avait passé sous le drapeau catholique, et était, depuis peu, rentré dans les rangs huguenots, avec le projet d'assassiner l'amiral, dont la tête avait été mise à prix. Loin de se méfier de ce traître, de Moy l'accueillit comme un ancien compagnon d'armes, et partagea avec lui sa bourse, sa

(1) Le Dictionn. histor. de M. Melleville le nomme Antoine.

table et même son lit. Quelques jours après, l'avant-garde ennemie parut sous les murs de Niort. Le vaillant capitaine fit une sortie et la repoussa. Comme il revenait de la poursuite, le lâche Maurevel, qui le suivait, lui lâcha un coup de pistolet par derrière, et sautant sur un cheval que sa victime lui avait donné, il s'enfuit... Pour récompenser ce vil scélérat « du « signallé service qu'il lui avoit fait, » Charles IX lui donna le collier de son ordre. »

De Moy fut transporté à la Rochelle, où il expira presque en arrivant. La seconde femme qu'il avait épousée, Marie de Juré, dame du Plessis-aux-Tournelles, devenue veuve, épousa Lanoue Bras-de-Fer.

Son fils Arthur tua l'assassin Maurevel, en 1583, dans la rue Saint-Honoré, et fut tué lui-même par un des gardes qui accompagnaient sans cesse le *Tueur du roi*. (*France prot.*)

III. — (Voir page 443.)

DE VENDY, gentilhomme picard, fut laissé par Genlis pour commander Soissons, après la surprise de cette ville, en 1567. Les historiens catholiques reconnaissent que pendant les six mois qu'il occupa Soissons, il ne fit tuer personne, que ses soldats étaient bonnes gens et humains en leur huguenoterie, et qu'il faisait droit aux plaintes des catholiques. Seulement on lui reproche de n'avoir pas su empêcher ses soldats de dévaster les couvents et les églises. « Les catholiques n'étaient pas persécutés pour leur religion, » dit M. Henri Martin dans son *Histoire de Soissons*. Beaucoup d'entre eux allaient volontairement au prêche entendre les ministres « qui chantaient fort bien et mélodieusement les psalmes de David en français, et faisaient émouvoir à larmes et pitié plusieurs assistants, en faisant leurs prières; car ils pleuraient eux-mêmes. » Parmi les plus éloquents ministres, Dormay cite Vassoris et Hélim; il y en avait donc encore d'autres. (*France prot.*)

IV. — (Voir page 458.)

HUGUES SUREAU DU ROSIER, né à Rozoy-sur-Serre, fut correcteur d'imprimerie avant de se vouer au saint ministère. C'était un homme instruit, mais faible, irrésolu, *d'un esprit contredisant et amateur de nouveauté*. Il fut quelque temps pasteur à Orléans, où il écrivit divers ouvrages de controverse. Ses liaisons avec des gens d'une orthodoxie suspecte, firent craindre à ses collègues qu'il ne provoquât un schisme, et on crut prudent de le placer dans les environs de Paris pour le mieux surveiller. Sureau fut arrêté et jeté à la Bastille, en 1566, comme auteur supposé du fameux pamphlet antimonarchique : *Défense civile et militaire des innocents et de l'Eglise de Christ*, qui avait paru en 1563. « On arrêta, dit Charles

Labitte, un ministre nommé Sureau, qui enseignait que le meurtre de Charles IX et de sa mère était permis, du jour où ils refusaient d'admettre l'Évangile calvinien; mais il fut relâché. » (*Démocratie... de la Ligue*, Introd., LI.)

Le ministre, en effet, eut peu de peine à prouver qu'il était étranger à la composition du libelle incriminé; ce qui, sans doute, avait fait peser le soupçon sur lui, c'est qu'il s'était distingué parmi les plus fougueux de ses confrères, en faisant l'apologie de Poltrot, l'assassin du duc de Guise. Mis en liberté, du Rozier assista Jean de L'Espine (1) dans une dispute publique contre des théologiens catholiques, en présence de Robert de la Mark, puis retourna dans son Eglise. A la Saint-Barthélemy, il essaya de s'enfuir et fut arrêté; la prison le convertit: il déclara au juge sa résolution d'embrasser le catholicisme, et alla abjurer à Paris, en présence de Charles IX. Il devint dès lors convertisseur, tentateur de ses frères, et tant que dura la surexcitation produite en lui par la terreur, il fut infatigable.

Charles IX le conduisit chez le roi de Navarre et chez le prince de Condé. A la menace du roi : *Messe, mort ou Bastille!* Condé avait fièrement répondu : « Les deux derniers à votre choix. » Sureau, qui était versé dans les matières de controverse, discuta avec beaucoup d'éloquence, et affirma que Rome était la véritable Eglise.

Les deux princes parurent frappés du raisonnement de l'apostat et déclarèrent, à la grande joie de Charles IX, qu'ils détestaient leurs anciennes erreurs et revenaient à la religion de leurs ancêtres.

Le prince de Condé ne s'était cependant rendu qu'à demi; il prit Sureau en particulier : « Ce que vous avez déclaré publiquement, lui dit-il, est-il vrai? N'est-ce pas la crainte qui vous a fait tenir un tel langage? » Sureau l'assura que non; et revenant sur les sujets déjà discutés, « il renchérit, dit de Thou, sur tout ce qu'il avait déjà dit. »

Le prince crut le ministre, ou mieux encore, il eut peur du logement qu'on lui préparait à la Bastille. Quoi qu'il en soit, on fit sonner bien haut le succès de Sureau. Le jésuite Maldonat le fit prêcher dans les principales églises de Paris, et ceux d'entre les protestants qui avaient échappé au massacre et qui manquaient d'une foi vivante, se laissèrent persuader par le ministre apostat.

Il semble que le succès aurait dû encourager Du Rosier; ce fut tout le contraire qui arriva. Peut-être que la résistance de Condé réveilla sa conscience; car son ardeur fébrile se calma bientôt considérablement. Envoyé à Sedan, pour travailler à la conversion du duc et de la duchesse de Bouillon, il laissa son collègue Maldonat s'acquitter seul de cette tâche ingrate.

(1) Voir page 415.

A Metz, où il fut envoyé ensuite dans le même but, il se contenta de prêcher une seule fois sur la succession épiscopale, et dès qu'il sut que sa femme et ses enfants étaient en sûreté à l'étranger, il sortit secrètement de la ville, gagna Strasbourg, puis Heidelberg, où il fit reconnaissance publique de sa faute. Cette rétractation ne rendit pas à Sureau l'estime de ses frères; il eut le sort des traîtres. Depuis ce temps, dit La Popelinière, « il vesquit en grande angoisse d'esprit. » Il se retira bientôt après à Francfort, où il entra comme correcteur dans une imprimerie; il y mourut de la peste avec toute sa famille, vers 1575. (*France prot.*; Puaux, *Hist. de la réf.*, II, 334; Labitte, *Démocratie... de la Ligue.*)

V.

Sur le rôle des pensions payées, en 1675, à des ministres apostats, nous avons trouvé J. LEDUC, du diocèse de Noyon, mentionné comme recevant une somme annuelle de 400 livres. (*France prot.*, IX, 6.)

VI. — (Voir pages 439 et 469.)

Nous avons dit que Du VEZ, seigneur de Villers-lès-Guise, quitta la France à la Révocation, et que sa fille Suzanne émigra aussi après la mort de son mari Daniel de Raineval; il faut ajouter qu'auparavant elle avait abjuré à Arras, le 10 février 1686, en même temps que la fille du ministre Saquier. On avait enlevé la fille de Suzanne, qui fut mise dans un couvent d'Ursulines.

La femme de Du Vez, dont nous ignorons le nom de famille, fut moins heureuse que son mari. Arrêtée sur la demande de l'évêque de Noyon, elle fut enfermée dans un couvent, en 1686, avec Mesdames d'Horie (Herlies?) et de Fayet (*Arch.*, E., 3372). Cette dernière succomba et fut gratifiée d'une pension de 900 livres, tandis que Madame de Villers, restée inébranlable, fut transférée, en 1687, aux Ursulines de Noyon (*Ibid.*, E., 3373). • (*France prot.*)

VII. — (Voir page 547).

La mère d'Anne et Elisabeth de Sains, Madame de Villers-Saint-Christophe, fut enfermée en 1687 dans le couvent des Ursulines de Noyon, à l'âge de 87 ans. (*Arch.*, M., 663). Elle avait cinq enfants. (*Fr. prot.*)

VIII. — (Voir page 551.)

JACQUES DE SAINT-LÉGER, de Flavy, fut exilé, en 1744, à 20 lieues de son domicile, parce qu'il était allé se marier à Tournay, avec MARGUERITE DUMEZ.

PIERRE-ABRAHAM ALAVOINE, de Bohain, subit la même peine, pour avoir épousé, également devant le pasteur de Tournay, ANNE VILLETTE (*Arch.*, E., 3502.) (*France prot.*)

IX. — (Voir page 554.)

PIERRE-FRANÇOIS TINGRY, né à Soissons, en 1743, alla s'établir comme pharmacien à Genève, où il fut reçu bourgeois, le 10 septembre 1773; il fut ensuite nommé démonstrateur pour la chimie et l'histoire naturelle; ce fut sans doute pour cause de religion qu'il quitta la France.

• Les persécutions avaient, en effet, repris une nouvelle activité en Picardie, à partir de l'année 1766, que Saint-Florentin enjoignit à l'intendant Sauvigny de faire arrêter les deux frères Martin de Fublaines, qui avaient assisté à des assemblées religieuses, tenues dans la grange de la veuve Benoît (*Arch.*, E., 3598). En 1770, nouvel ordre du secrétaire d'Etat à l'intendant Le Pelletier de faire raser la maison où se réunissaient, pour célébrer leur culte, les protestants de Flavy-le-Martel, *afin de mettre un frein à leur licence*, l'incarcération du nommé Buis n'ayant pas suffi pour les intimider (*Ibid.*, E., 3602). Saint-Florentin recommandait aussi, au nom du roi,... d'arrêter, si faire se pouvait, les ministres qui prêchaient dans les environs de Saint-Quentin, et deux ans plus tard, il écrivait encore à Sauvigny de surveiller les assemblées protestantes à Meaux, en ajoutant : « Il « serait *fort intéressant* de pouvoir découvrir le ministre et de le faire ar- « rêter. » (*France prot.*) L'arrestation de Broca fut le fruit de cette recommandation.

X. — (Voir page 454.)

Il faut ajouter à notre liste de pasteurs le nom de MATTHIEU WATTEL, ministre de Guise, réfugié à Monthéliard, en 1562, et celui de PIERRE TROUILLARD, né à Sedan, où il soutint sa thèse, en 1639, sous Du Moulin.

Après avoir desservi plusieurs Eglises de Champagne : La Ferté-au-Vidame, Aï, etc., Trouillard fut appelé à Roucy, après 1669, et enfin à Calais. A la Révocation, il se retira en Hollande, puis en Angleterre, où il devint ministre de l'Eglise française de Cantorbéry. (*France prot.*)

XI.

Il faut ajouter Saint-Pierre et Voulpaix à la liste des lieux où l'on trouve des protestants, dans l'arrondissement de Vervins; — puis, Condren, dans l'arrondissement de Laon, et retrancher Bertancourt dans l'arrondissement de Saint-Quentin.

XII.

M. Marville fils, de Trosly-Loire, a bien voulu nous faire part des traditions protestantes conservées dans sa famille; nous les consignons ici :

Une dame *Henneret*, de Trosly, séquestra ses enfants pendant plusieurs mois, à la Révocation, pour ne pas les livrer aux convertisseurs.

Plusieurs membres de la famille *Bergeron*, de Trosly, et de la famille *Millet*, de Varennes (Oise), alliée aux *Bergeron*, émigrèrent les uns en Angleterre, les autres en Allemagne, à la même époque.

Une *Bergeron* réfugiée fut, nous dit-on, gouvernante des enfants des demoiselles de Saxe-Evrik, dont descendait feu la duchesse d'Orléans.

Un *Millet*, exempt aux gardes, fit, en cette qualité, les campagnes de Prague et de Fontenoy (1745). Rentré chez lui, il alla se marier à Tournay, avec une demoiselle *Henneret*, de Trosly. Pour éviter l'infamie de la claie à la dépouille mortelle du vieux soldat, les siens l'enterrent secrètement, sous un if, dans son jardin. « Ainsi, dit notre correspondant, pour les protestants, il y avait bien place, sous le feu de l'ennemi, dans les rangs des défenseurs de la patrie, mais non dans le cimetière du village. »

Les *Henneret* possédèrent jusqu'à la Révolution le fief *Bergeron*.

XIII. — (Voir page 530.)

Le discours prononcé dans la caverne de Vergèze, sans doute en 1693, fut aussi lu dans la Boîte-à-Cailloux près de Templeux, et c'est ce qui nous engage à en citer quelques fragments. C'est le quatorzième de *la Manne mystique du désert*, ou Sermons prononcés en France dans les déserts et dans les cavernes durant les ténèbres de la nuit et de l'affliction les années 1689-1693, par Claude Brousson, autrefois avocat au parlement de Toulouse, et maintenant par la grâce du Seigneur ministre du saint Évangile; avec cette épigraphe : *Si ceux-ci se taisent, les pierres même crieront* (Luc XIX, 40). Amsterdam, chez Henry Desbordes, 1695.

Il a pour texte ces paroles : *Qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* (Matth. XXIV, 13).

« ... Il faut donc, dit le prédicateur proscrit, que ceux qui en ce temps de détresse et de désolation veulent sauver leur âme, se mettent en état d'abandonner plutôt leurs maisons, pour se retirer sur les montagnes, dans les bois, dans les cavernes, ou dans les pays étrangers, que d'être infidèles à leur Dieu... Il faut donc que vous renonciez à ces malheureux biens, qui font damner tant de personnes, et que vous vous contentiez d'avoir votre âme pour butin : car aussi que vous servirait-il de conserver ces misérables biens, et de gagner même tout le monde, si vous faisiez perte de votre âme? Maintenant ceux qui par leur infidélité voudront sauver

leur vie, seront ceux qui la perdront : car Dieu les fera périr par les fléaux épouvantables, qu'il va envoyer sur ce malheureux royaume, et qu'il commence déjà d'y envoyer. Et au contraire ceux qui se mettront en état de perdre leur vie pour donner gloire à Dieu, seront ceux que Dieu conservera au milieu de tant de troubles et de calamités.....

• Nous avons vu, mes chers frères, que le salut n'est que pour ceux qui persévèrent dans la foi et dans l'obéissance aux commandements de Dieu. Mais, hélas ! qu'il y a peu de personnes en ce dernier et malheureux temps, qui fassent paraître cette sainte persévérance ! Au contraire, on ne voit que des malheureux, qui persévèrent toujours dans leurs péchés, c'est à dire, ou dans leurs jeux, dans leurs débauches et leurs ivrogneries, ou dans leurs impudicités abominables, ou dans leur luxe scandaleux et païen, ou dans un horrible attachement au monde, qui est leur idole, ou dans leurs fraudes, ou dans leurs injustices, ou dans leurs divisions, ou dans la damnable coutume de profaner le jour du Seigneur, qui ne doit être employé qu'aux exercices de la piété, ou dans celle de proférer des paroles sales et infâmes, ou de chanter des chansons impudiques ou profanes, ou de renier et de blasphémer le saint nom de Dieu, à l'ouïe duquel toute créature doit trembler.....

• On voit aussi un grand nombre d'âmes déloyales, qui persévèrent toujours dans leur révolte, comme les démons. C'est une chose humaine que de faillir ; mais c'est une chose diabolique que de persévérer dans sa faute, et surtout dans un crime aussi abominable que l'apostasie et l'infidélité.

• Tous ces divers pécheurs ne laissent pourtant pas de se flatter, et d'espérer que Dieu leur fera miséricorde et qu'il les délivrera. Mais, comme dit Esaïe dans le cinquante-septième chapitre de ses Révélations, *il n'y a point de paix pour les méchants, a dit mon Dieu*. Ce grand Dieu délivrera bien ceux qui lui sont fidèles et qui souffrent pour son saint nom ; mais par les fléaux de sa vengeance il fera périr tous les pécheurs endurcis.

• Si vous vous flattez dans vos péchés, nous ne devons pas vous flatter de même, de peur que nous ne fussions coupables de votre sang devant Dieu. Nous serions des prévaricateurs et des ministres de mensonge, si nous disions : Paix, paix ! quand il n'y a point de paix pour ceux qui persévèrent dans leurs vices ou dans leur infidélité. Vous, entre les autres, qui vous souillez toujours dans l'idolâtrie, vous avez plusieurs fois ouï la voix qui crie du ciel : *Sortez de Babylone, mon peuple...* Mais jusqu'ici vous n'avez pas ajouté foi à la Parole de Dieu ; vous avez méprisé ses exhortations et ses menaces ; vous avez rejeté sa voix ; c'est pourquoi comme vous participez aux péchés de Babylone, vous serez aussi consumés par les divers fléaux de la justice divine...

« Ha ! que vous êtes malheureux, vous principalement qui, étant sortis de Babylone, y retournez pour éviter la persécution ! Votre dernière condition sera pire que la première. Vous voulez conserver des biens périssables, et vous perdez les biens éternels... Vous voulez conserver une vie passagère et méprisable, et vous vous exposez à être accablés en ce monde par les jugements de Dieu, et en l'autre, à être privés pour jamais de la gloire et de la félicité du ciel, et à être condamnés aux flammes éternelles de l'enfer.

• Hélas ! est-ce donc en vain que nous vous avons fait tant d'exhortations au nom du Seigneur, et que nous nous sommes exposés à tant de misères, à tant de fatigues et à tant de dangers pour vous ramener de votre égarement ? Est-ce en vain que vous avez pris vous mêmes tant de peine durant la nuit, pour vous trouver dans les saintes assemblées, et que vous vous êtes aussi exposés à tant de dangers pour ouïr la Parole de

Dieu ? Vous l'avez écoutée avec plaisir, lorsqu'elle vous a été prêchée, mais vous ne l'avez pas mise en effet.....

« Souvenez-vous que la gloire et la félicité du ciel n'est pas pour les âmes lâches et infidèles, qui se laissent abattre au moindre vent de persécution. *Le royaume des cieux est forcé, et ce sont les violents qui le ravissent.....*

« Les fidèles ont toujours à combattre contre la chair, contre le monde, contre le diable, contre la misère, contre l'opprobre et contre la fureur des ennemis de la vérité. Mais la couronne de vie, la gloire et la félicité du ciel n'est que pour ceux qui auront vaincu. Il est vrai que dans ce combat continuel les fidèles sont quelquefois abattus, mais ils se relèvent bientôt. Saint Pierre fut trois fois renversé par terre dans une seule nuit, mais il se releva incontinent, il pleura amèrement son péché, et il alla confesser son Sauveur par tout le monde.

« Si vous voulez donc être sauvés comme lui, il faut que, comme lui, vous arrachiez à vos ennemis la victoire que vous leur avez laissé remporter avec tant de facilité. Il faut que vous vous releviez pour une bonne fois, que vous vous armiez de zèle et de courage, que vous combattiez le bon combat, que vous gardiez la foi, et que vous acheviez heureusement votre course, afin que vous obteniez la couronne de justice que Dieu prépare à ceux qui auront vaincu et persévéré jusqu'à la fin..... »

XIV.

REMI OUDIN (*Casimir*), savant critique et historien, né à Mézières en 1638 et mort à Leyde, non, comme nous l'avons dit, en 1688, mais en 1717.

Élevé au collège des jésuites de Charleville, il entra dans l'ordre de Prémontré, en 1653, et prit alors le nom de Casimir. Il fit sa théologie dans l'abbaye de Bucilly, fut nommé professeur à l'abbaye de Mureau, en 1669, devint grand-prieur de ce monastère, obtint la cure d'Epinay, sous Gamaches, en 1675, et rentra au couvent de Bucilly, en 1678, pour s'y livrer tout entier à l'étude. En l'absence de l'abbé et du prieur il dut complimenter Louis XIV, qui visita le couvent en 1680 ; Oudin s'acquitta de cette tâche « avec toute l'habileté du plus fin courtisan. Ses flatteries charmèrent le grand roi, qui daigna témoigner son étonnement de ce qu'un homme de ce mérite restait confiné dans un désert ; malheureusement pour sa fortune, Oudin laissa percer dans la suite de la conversation son dégoût de la vie monastique, et cette maladresse le perdit dans l'esprit du bigot Louis XIV, qui lui ordonna de se retirer. »

Peu après, l'abbé de Prémontré, Michel Colbert, le chargea d'extraire des archives de l'ordre les pièces qui pourraient servir à une histoire littéraire dont il s'occupait. Au retour du voyage qu'il avait fait dans ce but, Oudin fut nommé, en 1682, sous-prieur de l'abbaye de Cuissy. En 1683 il alla habiter Paris et se mit en relation avec les bénédictins de Saint-Maur, et avec le savant ministre Jurieu. Cette dernière liaison le fit reléguer à l'abbaye de Resson, où il fut traité avec une grande sévérité.

Evadé de ce couvent, il passa en Hollande en 1690, abjura publiquement

à Leyde et fut nommé sous-bibliothécaire de l'Université, place qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il rendit compte des motifs de sa conversion dans un ouvrage publié, en 1692, sous ce titre : *le Prémontré défroqué*, et fit paraître plusieurs ouvrages importants sur les auteurs ecclésiastiques. (*France prot.*)

À la Révolution, il y avait encore à Bucilly dix-neuf religieux prémontrés, jouissant de 65,000 livres de revenu. (Melleville, *Dict. hist.*)

ERRATA. — Une faute d'impression nous a fait dire, page 412, que 1,200 nobles furent massacrés au *Louvre* à la Saint-Barthélemy; c'est deux cents qu'il faut lire. Le chiffre 1,200 se rapporte aux gentilshommes massacrés dans *Paris*. En outre, Renel et Larochehoucauld ne furent pas tués au Louvre; le dernier fut massacré dans sa maison; le premier s'était jeté, en chemise, dans un bateau, pour traverser la Seine, et allait s'échapper, quand son propre cousin, Bussy d'Amboise, le tua d'un coup de pistolet. (Voyez *La Saint-Barthélemy*, par Ath. Coquerel fils, Paris, 1859, in-8°, p. 50.)

C'est à tort que nous avons dit, page 424, que le Dictionnaire historique de M. Melleville ne parle pas de Leval. Voici ce qu'il en dit : « Val (le), hameau dépendant de Leschelle. C'était jadis un fief. 1383, Gérard de Vivat, sire de Leval. »

À la page 387, au lieu de : synode de 1770, lisez 1779.

Les guillemets de la note page 452 doivent être supprimés.

Page 466, au lieu de : Marthe de Foy, lisez Du Fay.

Page 458, au lieu de Bertancourt-Epourdon, lisez Bertaucourt.

O. DOUEN.

BIBLIOGRAPHIE.

Tome IX et dernier de la FRANCE PROTESTANTE de MM. Haag.

(1^{re} et 2^e partie.)

- | | |
|--------------------------------------|--|
| Rosset, famille noble du Languedoc. | Rosselet, famille de Bretagne réfugiée à |
| — (Jacob), baron d'Aigalliers, agent | Nenchâtel. |
| du gouvernement auprès des | — (Charles-Emmanuel), juriscons. |
| Camisards. | — (Claude), ministre à Nîmes. |
| — (N.), ministre à Anduze. | Rosset (Charles de), partisan des Cami- |
| — (Josué), ministre au Vigan. | sards. |
| — (Théophile), ministre apostat. | — (François de), littérateur. |

- Rotan (Jean-Baptiste), célèbre ministre protestant.
 Rotolp, famille noble du Castrais.
 — (Abel), sieur de La Devèze, pasteur à La Haye.
 Rou (Jean), secrét.-interp. des Etats-généraux et ses descendants.
 Rouault (Nicolas), sieur de Gamaches, capitaine huguenot.
 Roubilliac (Louis-Franç.), habile sculpt.
 Rouquet (N.), peintre en émail.
 Rouspeau (Yves), pasteur à Pons.
 Rousseau, famille parisienne réfugiée à Genève.
 — (Jacques), joaillier du Schah.
 — (Jean-Jacques), un des plus illustres philos. du XVIII^e siècle.
 — (Jacques), excellent peintre de paysage.
 — (Pierre de), prêtre converti au protestantisme et martyr.
 — (Samuel), orientaliste.
 Roussel (Alexandre), pasteur du désert et martyr.
 — (Gérard), un des premiers propagat. de la Réforme en France.
 Rousset-de-Missy (Jean), publiciste et historien.
 Roussier (Abraham), grammairien.
 Roussillon (Etienne), min. à Pignan.
 — (Jacques), ministre à Lunel.
 Rouveau (Jacques), pasteur à Gien.
 Rouvillasc, famille dauphinoise réfugiée en Prusse.
 Rouvray (N.), capitaine huguenot.
 Roux (Antoine), notaire du Vivarais.
 — (Claude), sieur de Marsilly, ennemi fanatique de Louis XIV.
 — (François), professeur de langue française à Iéna.
 — (Jean), pasteur du désert.
 — (Louis), ministre à New-York.
 Roy (Philibert), réfugié à Genève.
 — (Albert), professeur de théologie à Lausanne.
 Royère (N.), ministre en Hollande.
 Rozel, famille noble du Languedoc.
 — -de La Clotte.
 — -de Valobscur.
 — -de Lhom.
 — -de Saint-Sébastien.
 — -de Nîmes.
 — -de Causse.
 Rozen (Reinhold de) commandant en chef de toute l'Alsace.
 — (Jean de), gouverneur de Thann.
 — (Conrad de), maréchal de camp, apostat.
 Rozier (Claude), martyr.
 Rujavel (Antoine), ministre apostat.
 Ruhl (Philippe-Jacq.), conventionnel.
 Rulman (Anne), principal du collège de Nîmes.
 — (Anne), avocat à Nîmes et anti-quaire.
 Ruzé (David), habile jardinier réfugié à Berlin.
 Sabattier (Antoine), martyr.
 — (François), confesseur.
 — (Salomon), prophète camisard.
 Sachse (Jean-Melchior), professeur de droit à Strasbourg.
 Sacrelaire (Isaac), médecin et homme de lettres.
 Sage (Abraham), régent au collège de Genève.
 Saillens (Pierre), médec. de Montpellier.
 Sains, famille noble de Picardie.
 Saint-Aignan (Hercule), dit le capitaine Des Marais, victime de la réaction catholique.
 Saint-André (Jean de), sieur de Saint-Romain, archev. d'Aix, converti au protestantisme.
 Saint-Délys (Robert de), gouverneur d'Abbeville, victime du fanatisme, et ses descendants.
 Saint-Geniès (N. de), victime du fanatisme catholique.
 Saint-Georges, famille prot. du Poitou.
 — -Vérac.
 — -Sceaulx.
 — (Louis de), sieur de Marsay, huguenot zélé.
 — (Armand-Louis), comte de Marsay, ministre du roi d'Angleterre en Suisse.
 — (Gabriel-Louis), maréchal de la cour de Guillaume V.
 — (Gabriel-Henri), chambellan du roi de Hollande et ses descend.
 — (Charles-Hector), écriv. mystique.
 Saint-Glain (N. de), homme de lettres.
 Saint-Hilaire (Philippe de), ministre à Nantes.
 Saint-Hyacinthe, nom de fantaisie pris par Hyacinthe Cordonnier, écrivain célèbre.
 Saint-Léger (N. de), sieur de Boisrond, capitaine huguenot.
 Saint-Martin (Armand de), conseiller au parlement, de Paris et ses desc.
 — (N. de), lieutenant de Crussol, dans le Vivarais.
 Saint-Matthieu, capitaine huguenot.
 Saint-Michel, capitaine huguenot.
 Saint-Ours (Jean-Pierre de), peintre d'histoire.
 Saint-Paul (François de), ministre prot.
 Saint-Paul (Thomas de), martyr.
 Saint-Quentin (Claude de), baron de Blet, président de l'assemblée politique de Grenoble.
 — (Daniel de), victime des missions bottées.
 Saint-Sébastien (N. de), défenseur de Saint-Antonin en 1622.
 Saint-Simon (N. de), sieur de Chanteloup, capitaine huguenot.
 — (Jean-Antoine de), marquis de

- Courtomer, président de l'assemblée politique de La Rochelle à plusieurs reprises.
- (Cyrus-Antoine), mestre de camp.
 - (Léonor-Antoine), commis. pour l'exécution de l'édit, et ses desc.
- Saint-Vertunien (François de), médecin de Poitiers.
- Sainte-Hermine (Joachim de), sieur Du Fa, capit. huguenot et ses desc.
- Sainte-Marie (Jacques de), capitaine huguenot et ses fils.
- Sainte-Marthe (Charles de), lieutenant criminel à Alençon, poète.
- Sainte-Maure (François de), baron de Montausier, et ses descendants.
- Saladin (Jean-Louis), hab. négociateur.
- Salendre (N.), martyr.
- Salettes (Arnand de), ministre protest.
- (Jean de), apostat.
- Salignac (Jean de), professeur d'hébreu, partisan de la Réforme.
- Sallé (Claude), peintre.
- Sallenave (Henri de), jurisconsulte.
- Salles (Jean-Bernard de), gouverneur de Navarreins en 1620.
- Salmon (Charles), précepteur de Catherine de Bourbon, victime de la Saint-Barthélemy.
- Salomon (Jean-Georges), peintre du roi.
- Saltzmann (Jean-Rodolphe), médecin et professeur à Strasbourg.
- (Balthasar-Frédéric), pasteur à Strasbourg.
 - (Jean), habile chirurgien.
 - (Jean-Rodolphe), pasteur à Sainte-Marie-aux-Mines.
- Salusses-de-Miolans (Jacques de), capitaine huguenot.
- Saluste (Guillaume de), sieur du Bartas, poète célèbre.
- Salvart (François), pasteur à Castres.
- Salvay (N. de), pasteur à Annonay.
- Salve (Pierre de), pasteur sous la croix.
- Salvert (Henri de), premier pasteur de l'église du Mans.
- Samson (Pierre-Anguste), traducteur.
- Sandres (Simon de), gouverneur de Lunel et ses descendants.
- Santerre (Pierre), musicien.
- Saporta (Antoine de), chancelier de l'université de Montpellier.
- Sarrabat, famille d'artistes.
- (Isaac), graveur.
- Sarrasin, famille réfugiée à Genève.
- (Philibert), médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon.
 - (Jean), docteur en droit, publiciste et négociateur.
 - (Jean), ministre à Lyon, puis à Genève.
 - (Jean-Antoine), médecin du roi de France, etc.
- Sarrau (Jean), conseiller secrét. du roi.
- (Claude), conseiller au parlement de Paris et philologue érudit.
 - (Isaac), min. à Bordeaux, apostat.
- Sarret, famille protest. du Languedoc.
- Satur (Thomas), pasteur à Montauban.
- (Jérôme), pasteur à Morsain.
- Sauls (Gilles), min. à Valence, martyr.
- Saumaise (Claude), savant universel, surtout cél. comme critique.
- Saunier (Antoine), compagnon d'œuvre de Farel.
- (Henri), pasteur à Berlin.
- Saur (Jean-Jacques), directeur des mines de la Lorraine.
- (Jean-Daniel), correspondant de l'Académie des sciences.
- Saurin (Elié), pasteur d'Embrun, réfugié en Hollande.
- (Joseph), ministre apostat.
 - (Jean), gouverneur de Sommières.
 - (Jean), avocat, secrétaire de l'Académie de Nîmes.
 - (Jacques), le plus célèbre orateur de la chaire parmi les protestants français.
 - (Louis), doyen de Saint-Patrick en Irlande.
 - (William), attorney-général pour l'Irlande.
 - (James), évêque de Dromore.
- Sautsure (Antoine de), grand fauconnier du duc de Lorraine, réfugié en Suisse, et ses descendants.
- (Nicolas de), agronome.
 - (Horace-Bénédict), géologue et physicien célèbre.
 - (Nicolas-Théodore), prof. de théol. à l'Académie de Genève.
- Sauvage (Charles), moine converti au protestantisme.
- (Daniel), past. à Southampton.
 - (François), pasteur à Florac.
 - (Jean), ministre à Bergerac.
 - (N.), capitaine huguenot.
- Sauvain (Louis de), sieur du Chaillard, capit. huguenot et ses descend.
- Saux (N.), chef des huguenots de Toulouse en 1561.
- Savigny (Frédéric-Charles de), un des plus savants jurisconsultes en Allemagne.
- Savion (Louis), réfugié à Genève et ses descendants.
- Savoie (Claude de), comte de Tende, chef des huguen. en Provence.
- (René de), sieur de Cipières, capitaine huguenot.
- Savois (Pierre), pasteur à Castres.
- Savonière (N.), zélé huguenot de Montauban.
- Savoie (Daniel), peintre et graveur.
- Saxe (Arminius-Maurice de), maréchal de France.
- Say (Samuel), poète anglais.
- (Thomas), naturaliste américain.

- (Jean-Baptiste), économiste.
- Scalberge (Pierre), peintre.
- Schad (Daniel), pasteur à Oberkirch.
- (Elie), prof. d'héb. à Strasbourg.
- Scheffer (Jean), savant philologue et antiquaire, professeur à Upsal.
- (Henri-Théophile), chimiste.
- Schatz (Jean-Jacques), gymnasiarque et bibliothécaire à Strasbourg.
- Scheidt (Balthasar), savant hébraisant.
- (Jean-Valentin), professeur de pathologie à Strasbourg.
- Schérer (Jean-Frédéric), prof. des langues orientales à Strasbourg.
- (Jean-Benoît), hist. et publiciste.
- Scherz (Jean-George), prof. de droit et philologue à Strasbourg.
- Schilling (André), professeur de médecine à Strasbourg.
- Schmid (Jean), professeur de théologie à Strasbourg.
- (Jean-Frédéric), avocat-général à Strasbourg.
- (Sébastien), professeur de théologie à Strasbourg.
- Schmied (Jean), propagateur de la Réforme chez les Grisons.
- (Jean-Georges), poète burlesque.
- Schneller (David-André), ingén. milit.
- Schnewyl (Jean), prêtre cath. converti.
- Schœpflin (Jean-Daniel), historiographe du roi de France, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
- Schomberg (Frédéric-Armand de), maréchal de France et ses desc.
- (Frédéric de), maréchal de camp.
- (Meinhardt de), duc de Leinster, brigadier de l'armée anglaise.
- Schrage (Jean-Adam), avocat à Strasbourg.
- (Frédéric), professeur de droit.
- Schuch (Wolfgang), curé conv. et mart.
- Schuler (Gervais), pasteur à Bischwiller.
- (Jean), curé de Colmar, partisan de la Réforme.
- Schultheiss (Nicolas), statmeister de Colmar.
- Schweighæuser (Jean), célèb. helléniste.
- Scoffier (Jean de), historien.
- Scot (Guillaume), conseiller au parlement de Rouen.
- Sebish (Melchior), professeur de médecine à Strasbourg.
- (Jean-Albert), prof. de médecine.
- Secondat (Jean de), sieur de Montesquieu, cons. du roi de Navarre.
- Séguier (Nicolas), ministre à Payerne.
- (Pierre), prophète camisard.
- Séguiran (André), ministre à Dieppe.
- (Henri), capitaine huguenot.
- Séjur (Bérard de), baron de Pardaillan et ses descendants.
- (Jacques de), ambassadeur du roi de Navarre, etc.
- Seignerou (N.), lieutenant-général de Casteljaloux.
- Seignette (Pierre), médecin apostat.
- Sémé (Anne), jeune fille de Saint-Jean d'Angle.
- Sérade (N. de), capitaine huguenot.
- Screbier (Claude), du Dauphiné, réfugié à Genève et ses descendants.
- (Jean), natural. et bibliographe.
- Senneterre (Madelaine de), l'héroïne du XVI^e siècle.
- Sepays, juge de Négrepelisse.
- Sergent (Louis), confesseur.
- Serre (Pierre), prêtre conv. et martyr.
- (Pierre), pasteur réfug. en Suisse.
- Serres, famille languedocienne.
- -Fromental.
- -Du Pradel.
- (Olivier de), le père de l'agricult.
- (Jean de), théologien, philosophe, historien et poète.
- (Etienne), confesseur.
- Serval (Jean), gantier réfugié à Berlin.
- Servet (Michel), théologien et médecin, victime du fanatisme calviniste.
- Servin (Louis), avocat général au parlement de Paris.
- Sevin (Jean), pasteur à Damiatte.
- Sibert, famille protestante d'Orange.
- Sibiville (Pierre de), frère mineur, sectateur de la Réforme.
- Sigournay (N.), littérateur.
- Silbermann (André), facteur d'orgues, et ses descendants.
- Silberrad (Jean-Martin), professeur de droit à Strasbourg.
- (Elie), professeur de théologie.
- Simiane (Jean-Baptiste de), évêque de Vence, converti au protestant.
- Simon, famille d'artistes.
- (Jean), dessinateur et graveur.
- (N.), confesseur.
- Simond (Pierre), past. de Drackenstein, au Cap de Bonne-Espérance.
- Simonde-de-Sismondi (Jean-Charles-Léonard), historien et économ.
- Simson (Alexandre), min. à Châteaudun.
- Sirven (Pierre-Paul), victime du fanatisme catholique.
- Sœll (Christophe), diacre de l'église de Sainte-Aurèle à Strasbourg.
- Soléry (Pierre), médecin d'Aurillac.
- Solomeau (Pierre), ministre à Vendôme.
- Sonis (Bernard), profess. à Montauban.
- Sorbière (Samuel), médecin et littérateur apostat.
- Sore (Jacques), amiral huguenot.
- Sorel (Jacques), min. à Troyes, martyr.
- Sorret (Jean), martyr.
- Soubeyran (Pierre), dessinateur et grav.
- Soubiran, famille noble du Castrais.
- Souchon (Jean-Louis), galérien pour cause de religion.
- Soulligne (N.), écrivain.
- Souverain (Matthieu), ministre de Mou-

- champs, déposé comme arménien.
- Sovisse (Georges), ministre apostat.
- Spach (Israël), professeur de médecine à Strasbourg.
- Spangenberg (Wolfrath), helléniste.
- Specklin (Daniel), architecte et chroniq.
- Spener (Philippe-Jacob), célèbre théologien luthérien, chef de la secte des piétistes.
- (Christian-Maximilien), médecin de la cour de Prusse et professeur à Berlin.
- (Jacques-Charles), doct. en droit et professeur à Wittenberg.
- (Jean-Charles), libraire à Berlin.
- Spielmann (Jacques-Reinhold), un des prem. chimistes de son temps.
- Spifame (Jacques-Paul), évêque de Nevers, converti au protestant.
- Spon (Charles), médecin à Lyon.
- (Jacques), médecin et archéol.
- Sponde (Inigo de), conseiller secrétaire de la reine de Navarre.
- (Jean de), apostat.
- (Henri de), avocat apostat, depuis évêque de Pamiers.
- Stator (Pierre), rect. du coll. de Pinczow.
- (Pierre), pasteur socinien en Pologne.
- Stephan (Erhard), correcteur du gymnase de Bouxwiller.
- Stœber (Elié), professeur de théologie à Strasbourg.
- Stuart (Robert), capitaine huguenot.
- Sturm (Jean), premier recteur du gymnase de Strasbourg, pédagogue et philologue célèbre.
- Sturm de Sturmek (Jacques), premier magistrat de Strasbourg, négociateur habile.
- Suau (Pierre), dit le capit. Bouillargues.
- Suc (Abel de), conseiller en la chambre de l'Edit, et ses descendants.
- Superville (Daniel de), pasteur à Rotterdam.
- (Daniel de), chancelier de l'université de Baireuth.
- Sureau (Hugues), dit du Rosier, ministre apostat.
- Surgères, illustre famille du Poitou.
- -Monferrnier.
- -Beauvals.
- -Du Plessis-Montferrnier.
- -La Gord.
- -Des Bigotières.
- Surleau (Jean-Georges), inspecteur des Eglises du pays de Montbéliard.
- Sus (N. de), capitaine béarnais.
- Tabariet (Jacques), sculpteur et peintre.
- Tachard (Martin), pasteur et martyr.
- Taffignon (Jean), martyr.
- Tagaut (Jean), professeur à Lausanne et à Genève.
- Taillefer, famille protestante.
- -Mauriac.
- -Barrière.
- Talensac (René de), sieur de Loudrière, sénéchal d'Aunis.
- Tallemant (Gédéon), trésorier général de la maison de Navarre.
- (Gédéon), conseiller au parlement de Paris, apostat.
- (François), apostat, aumônier du roi et membre de l'Acad. franç.
- (Gédéon), sieur des Réaux, écrivain célèbre.
- (François), réfugié pour cause de religion.
- Tandon (Isaac-Etienne), grammairien.
- (Barthélemy), directeur de l'observatoire de Montpellier.
- (Auguste-André), banquier et poète.
- (Antoine), docteur en médecine.
- Tanus (Georges de), capitaine huguenot.
- Tardieu (Barthélemy de), et ses desc.
- (Olivier), ministre à Saint-Jean de Gardonenque.
- Tardif (Th.), auteur ecclésiastique.
- Taron (René), avocat du roi au présidial du Mans.
- Tascher (Jacques de), et ses descendants.
- Tassel (François), catholique converti au protestantisme.
- Tauriac (Jean de), et ses descendants.
- Tavernier (Melchior), graveur et imprimeur du roi.
- (Melchior), graveur du roi.
- (Jean-Baptiste), voyag. célèbre.
- Teissière-Lange (Josué), pasteur à Amsterdam.
- Teissier (Antoine), historiographe du roi de Prusse.
- (Etienne), dit La Fage, pasteur du désert et martyr.
- (François), viguier de Durfort et martyr.
- Téligny (Charles), victime de la Saint-Barthélemy.
- Tenans (Jean), professeur d'hébreu à l'académie de Montauban.
- Tercinier (Pierre), réfugié en Suisse.
- Térond (François), traducteur des psaumes en vers.
- Terramone, capitaine huguenot.
- Terras (Jean-Pierre), chirurgien réfugié à Genève.
- Terri (Théophile), ou Terrisse, professeur de philosophie à Die et à Lausanne.
- Terson (Jacques de), confess. et ses desc.
- (Jean), ministre apostat.
- Tessereau (Abraham), secrétaire du roi.
- Testard (Paul), pasteur à Blois.
- (Paul), pasteur à Dangeau.
- Testas (N.), past. réfugié en Angleterre.
- Testelin, famille d'artistes.
- Texier (François), confesseur.

- Thamer (Théobald), professeur de théologie à Marbourg.
- Thaumas (César), sieur de la Thaumas-sière, médecin à Sancerre.
- Thélusson, fam. lyonnaise réf. à Genève
- Théremin (Etienne), pasteur réfugié à Brème et ses descendants.
- (Louis-Frédéric-François), premier prédic. du roi de Prusse.
- (Charles-Guillaume), consul de Prusse à Rio-Janeiro.
- (Charles-Guillaume), consul général de France à Leipzig.
- Thévenin (Jean), ministre à Saint-Léger-sous-Margerie.
- Thévenot (Léonard), ministre apostat.
- Theys (Pierre de), ou La Coche, capitaine huguenot.
- Thibaut (Antoine-Frédéric-Juste), professeur de droit à Heidelberg.
- (Bernard-Frédéric), professeur de mathématiques à Göttingue.
- Thierry (Claude), martyr.
- Thin (Robert de), gouverneur de Jametz.
- (Jean de), poète.
- Thomas, famille protestante de Castres.
- Thomines (Pierre), ou plutôt du Bosc, célèbre pasteur de Caen.
- Thompson (George), pasteur à La Châteigneraye.
- Thorius (Raphaël), médecin et poète.
- Thouron (Jacques), peintre en émail.
- Tiersaut (Jean), pasteur protestant.
- Tigny (Jacques de), capitaine huguenot.
- Tilenus (Daniel), professeur à Sedan.
- Tingry (Pierre-François), pharmacien réfugié à Genève.
- Tirel (Jacques), ministre à Saint-Waast.
- (Jean), ministre à Chefrenne, conf.
- Titot (Pierre-Abraham), médecin.
- Tollin (Edouard), ministre à Berlin.
- Touchereul, marchand d'Alençon.
- Touilliau (Pierre de), professeur de droit à Groningue.
- Toulouse (Mathurin), chirurgien de Nemours.
- Tournay (Jean de), pasteur à Chinon, martyr.
- Tournemine (Pierre de), gentilhomme breton converti, et ses descend.
- Tournes (Jean de), imprimeur célèbre et ses descendants.
- Tournier (Etienne), négociant à Orange, confesseur.
- Tourrot (Nicolas), médecin et philosophe.
- Tourtoulon, fam. prot. du Languedoc.
- -Valobscure.
- -Banières.
- Toussaint (Pierre), surintendant des Egl. du comté de Montbéliard.
- (Daniel), pasteur à Orléans, puis inspect. des Egl. du Palatinat.
- (Paul), pasteur à Heidelberg.
- (Samuel), pasteur à Vandancourt.
- (Jean), pasteur à Lorient.
- (Daniel), professeur de théologie à Heidelberg.
- Toutin (Jean), dessinateur et graveur.
- Touton (Jean), docteur en médecine réfugié en Amérique.
- Trédéhan (Pierre), poète.
- Treitlinger (Jean-Christian), professeur de droit à Strasbourg.
- Trelcat (Luc), prof. de théol. à Leyde.
- Trembley, famille réfugiée à Genève.
- (Abraham), savant naturaliste.
- (Jacques-André), prof. de philos.
- (Jean), mathématicien et astron.
- Trémellius (Emmanuel), professeur d'hébreu à Sedan.
- Trémolat, famille prot. du Languedoc.
- -Montpezat.
- -Mourmoirac.
- -Blanzac.
- -Cros.
- Trenoi (Louis), inspecteur des manufactures dans le Brandebourg.
- Trianon (Jacques-Simon), victime des persécutions.
- Tricotet (Benjamin), pasteur à Calais.
- Tridon (Sébastien), prêtre catholique converti au protestantisme.
- Tronchin, famille champenoise réfugiée à Genève.
- (Remi), officier d'artillerie.
- (Théodore), savant théologien.
- (Théodore), médecin célèbre.
- (Louis), professeur de théologie.
- (Jean-Robert), procureur général.
- (Jean), publiciste.
- Trouillard (Jacques), médecin du roi de Navarre.
- (Pierre), pasteur à Calais, puis à Cantorbéry.
- (Philippe), past. à Oisemont, réf.
- Trouillas (N.), avocat au parlement de Paris.
- Trouillon (Jean), apothicaire à Paris.
- Truc (N.), juge de Florensac.
- Tuefferd (Pierre), recteur du gymnase de Montbéliard.
- Tuffan (Gabriel), ministre apostat.
- Turckheim (Jean de), diplom. et écriv.
- Turnèbe (Adrien), prof. au Collège royal.
- Uchard (Samuel), pasteur à Mâcon.
- Udel, famille du Poitou.
- (Jean), intrépide confesseur de la foi protestante.
- Uilly (Benjamin-Robert d'), vicomte de Nouvion, confesseur traîné sur la claie.
- Ulstetter (Jean), recteur de l'école de Riquewihr.
- Ussac (N. d'), gouverneur de La Réole, traître et apostat.
- Usson, famille du Donnezan.
- famille de Saintonge.
- Ustacy, capitaine huguenot.
- Vaisse (N.), avocat, puis past. à Milhau.
- Valada, capitaine huguenot.

- Valancier (Etienne), poète.
 Valavoire (Scipion de), capit. huguenot.
 Valeton (Jean), pasteur à Privas.
 Valette (Marc), capitaine huguenot.
 Valier (Jacob), prêtre catholique conv.
 Valin (Olivier), pasteur à Metz.
 Vallade, docteur en médecine.
 Valonne (N. de), moine converti.
 Valzergues (R. de), capitaine huguenot.
 Vanier (Charles), vict. des persécutions.
 Vanrobais (Isaac), manufacturier habile et ses descendants.
 Van Swinden (Jean-Henri), directeur de la République batave.
 Vaques, capitaine huguenot.
 Vareilles, martyr.
 Varennes (Olivier de), imprimeur à Paris et ses descendants.
 Varigniez, fam. prot. de la Normandie.
 — (Jean de), ambassadeur en Angleterre.
 — (Tanneguy de), gouverneur de Lectoure.
 — (N.), secrétaire de légation.
 Varnier (Jean), ministre à Vitry.
 Vassan (Christophe de), réfugié à Genève à la Saint-Barthélemy et ses fils.
 Vassignac (Bernard de), capitaine des gardes de Turenne et ses desc.
 — -Creyse.
 — -Imécourt.
 Vaudray (Louis de), sieur de Mouy, chef des huguenots en Picardie.
 — (Arthur de), capitaine huguenot.
 — (Isaac de), maréchal de camp.
 Vavasseur (Quentin), contrôleur du domaine à Alençon.
 Vedel (Jean), camisard.
 Veil (Charles-Marie de), théologien catholique converti.
 — (Louis-Compiègne de), bibliothécaire du roi d'Angleterre.
 Veilheux (Charles de), conseiller au parlement de Grenoble converti.
 Veirasse (Denis), écrivain remarquable du XVII^e siècle.
 Venable (Jean), apôtre de la Réforme à Dieppe.
 Vendosme (François de), vidame de Chartres.
 Vendosme (Louis), libraire à Paris, et ses descendants.
 Vendy (N. de), gouverneur de Soissons en 1567.
 Venot (Florent), prêtre cath. converti.
 Verbelay (N.), capitaine huguenot.
 Verdelhan, famille du Languedoc.
 — -de Merveillac.
 — -des Fourniels.
 Verdier (Claude), teinturier de Nîmes.
 — (Matthieu), jurisconsulte, syndic d'Erlangen.
 Vergèzes (Antoine), sieur de Saint-Hippolyte, et ses descendants.
 Vergnol (Joseph), chirurgien réfugié en Hollande.
 — (Jean), pasteur à Montflanquin, condamné aux galères.
 Vernède (Hilaire), maire de Fontenay.
 — (N.), baron de Loubéjac, capitaine huguenot.
 — (Scipion), pasteur à Amsterdam.
 Vernes (Jacob), pasteur genevois, ami de Voltaire.
 — (Jacob), poète.
 — (François), littérateur.
 Vernet, famille provençale réfugiée à Genève.
 — (François), apostat.
 — (Jacob), célèbre théologien.
 Verneuil (Jean), sous-bibliothécaire à Oxford.
 Vernezobre (Matthieu), fabricant réfugié à Berlin.
 — (Emmanuel), professeur de français à l'Acad. noble de Dresde.
 Vernou (Jean), apôtre de la Réforme dans le Poitou et martyr.
 Véron (Philippe), procureur à Poitiers, converti par Calvin.
 Vertueil (Jean de), sieur de Malleret, ancien de l'Eglise de Bordeaux.
 Véry (David), prétendu converti de Courcelles-Chaussy.
 Vesc, famille dauphinoise.
 — -d'Espeluche.
 — -de Comps.
 Vessaux (Pierre), habile négociateur.
 — (Jean), confesseur.
 Vesson (Jean), chef d'une secte fanatique.
 Vessière-La-Croze (Mathurin), membre de la Société royale de Berlin et professeur de philosophie.
 Vez (Jean de), gentilhomme picard, zélé protestant.
 Vial (A.), ministre à Ganges.
 Viala (Michel), pasteur du désert.
 Viau (Théophile de), poète.
 Vigose (Gui de), vict. des dragonnades.
 Videl (Alexandre), médecin apostat.
 Vidouse (Jacques), ministre apostat.
 Vienne (Claude-Antoine de), baron de Clervant, capitaine huguenot et diplomate.
 Viète (François), un des plus grands mathématic. du XVII^e siècle.
 Vieu (Pierre), pasteur à Spandau.
 Vieusseux (Gaspard), docteur en méd.
 Vigier (Pierre), victime du fanatisme.
 Vignaux (N.), propagateur de la Réforme en Guyenne.
 — (N.), capitaine huguenot.
 Vignes (Alexandre), professeur de philosophie à Die.
 — (Charles), négociant à Berlin.
 Vignier (Nicolas), docteur en médecine et historiographe de France.
 — (Nicolas), pasteur à Blois.

- (Jérôme), bailli de Beaugency, apostat.
- Vignolles, famille considérable du Languedoc.
- -de Prades.
- -de Montredon.
- -de La Salle.
- (Bertrand de), capitaine huguenot, apostat.
- (Fulcrand de), cons. à la chambre de l'Isle, et ses descendants.
- Villettes (François de), sieur de Montledier, capit. hug., et ses desc.
- Villattes, famille du Poitou, réfugiée en Hollande.
- Villaume (Pierre), professeur de morale et de belles-lettres à Berlin.
- Ville (Jean de), proc. du roi à Provins.
- Villemandy (Pierre de), prof. à l'Acad. de Saumur, réf. en Hollande.
- Villeneuve (Eberhard-Louis), médecin à Blamont.
- (Louis), jeune enfant d'Orange.
- (Scipion de), capitaine huguenot.
- (Paul de), ancien de l'Eglise de Châteaudun.
- Villette (C.-L. de), pasteur à Dublin.
- Vimielle (Jean), pasteur à Saint-Affrique, réf. en Allemagne.
- (Pierre), chapelain de l'ambassade hollandaise à Paris.
- Vinay (Alexandre de), past. à Annonay.
- Vincens (Alexandre), négociant à Nîmes et littérateur.
- Vincent (Isabeau), prétendue inspirée.
- (Paul), pasteur du désert.
- (Philippe), célèbre pasteur de La Rochelle.
- Vindocin (Jérôme), moine Jacobin converti et martyr.
- Viollier, famille d'Auvergne, réfugiée à Genève.
- Virel (Matthieu), past. de l'Eglise prot.
- Viret (Pierre), le plus populaire des réformateurs français.
- Viridet (Jean), méd. réfugié en Suisse.
- Vivans (Geoffroi de), un des principaux chefs hug. dans le Périgord.
- (Jean de), capitaine huguenot, gouverneur de Tournon.
- (Joseph-Geoffroi de), confesseur.
- (Jacques de), cons. à la chambre de l'édit de Guyenne.
- (Henri de), mestre de camp de cavalerie, apostat.
- Vivens (François), prédicant fameux.
- Vives (Antoine), ministre à Béziers.
- Vivien (Elie), martyr.
- Vivier (Sara), victime des dragonnades.
- Voisin (Lancelot), sieur de La Popelinière, historien célèbre.
- Voisins (Jean-Jacques de), baron d'Ambrès, capitaine huguenot.
- Volz (Paul), prédicateur à Strasbourg.
- Voulat (N.), victime des persécutions.
- Voultron (N. de), confesseur chassé de France.
- Vrillac (Pierre de), avocat au parlement de Paris, converti au protestantisme, et ses descendants.
- Vulson (Pierre), conseiller au parlement de Grenoble.
- (Pierre), médecin à Die.
- (Jean), martyr.
- (Marc), conseiller à la chambre de l'Edit.
- (Marc), créateur de la science héraldique.
- Waldner (Frédéric-Louis de), juriscons.
- (Christian-Frédéric-Dagobert de), lieutenant général.
- (Henriette-Louise), baronne d'Oberkirch, auteur de Mémoires.
- Walther (Jean), chroniqueur.
- Weber (Pierre), pasteur à Mulhouse.
- Wechel, famille d'imprimeurs célèbres.
- Welsch (Jean), pasteur à Jonzac.
- Wencker (Jean), chroniqueur.
- (Jacob), archiviste à Strasbourg.
- Widmer (Samuel), mécanicien et chimiste habile.
- Wieger (Jean), professeur de droit à Strasbourg.
- Wild (Jean-Ulric), surintendant ecclésiast. dans le comté de Veldenz.
- Witter (Jean-Jacob), professeur de philosophie à Strasbourg.
- Witz (Jean), poète latin, professeur au gymnase de Strasbourg.
- Wolffhart (Conrad), ou Licosthènes, professeur de logique et de littérature latine à Bâle.
- Wurm (Mathias), pamphlétaire.
- Wurtemberg-Montbéliard (Maison de).
- Wurtz (Georges-Christophe), docteur en médecine.
- Yver (Jean), ministre réfugié à Londres.
- (Pierre), pasteur à Paramaribo.
- Yvon (Paul), apostat.
- (Pierre), disciple de Labadie.
- Yze (Jean-Antoine d'), capitaine huguenot, et ses descendants.
- (Alexandre d'), professeur de théologie à Die.
- Zbonski (Mathurin), commandant de Monvalent en Quercy et ses fils.
- Zell (Matthieu), réformateur de Strasbourg, et sa femme.
- Zentgraf (Jean-Joachim), professeur de morale à Strasbourg.
- Ziegler (Clément), jardinier fanatique.
- Zorn, famille alsacienne.

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE**

ÉDITION DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

REVUE DE LA SOCIÉTÉ

DE LA PRESSE

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS ET C^e

rue des Grès, 11. — 1859.

PROTESTANTISME MODERNE

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

HUITIÈME ANNÉE



« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes païs, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?
(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouveroys bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles: et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

(Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, RUE DE RIVOLI

1859

2143MAGNETOSTATICS

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Album (Un) protestant du commencement du XVII ^e siècle.	497
Alençon (La réforme à) aux XVI ^e et XVII ^e siècles (1533-1685). Extraits des registres du parlement de Paris.	62
Appointement, commandement et saisie pour contraindre des parents protestants à faire baptiser leur enfant à l'église C. A. R.	480
Arnauld (Isaac). Ses livres : <i>le Mépris du monde, et de l'Obéissance due au roi</i>	283
Assemblées du Désert dans l'Agenais. Fondation des églises situées près du confluent du Lot et de la Garonne.	377
Archives de l'Eglise wallonne de Wésel. Extraits des registres.	6
Aubigné (Samuel d'), petit-fils de Théodore-Agrippa.	229
Avis au lecteur.	1,413
A quel auteur contemporain Elie Benoît fait-il allusion dans un passage de la préface générale de son <i>Histoire de l'Edit de Nantes</i> ?	429
Assemblée générale de la Société.	352
Asile (Un) des Huguenots à l'époque de la Révocation de l'Edit de Nantes. L'île d'Axholme.	344
Bibliographie.	414,253,495,609
Boisvin de Bacqueville (Renseignements demandés sur une famille de réfugiés)	499
Brachet (Théophile) de la Milletière.	252
Colonies (Les) de réfugiés protestants français :	
I. La colonie de Friedrichsdorf, près Francfort-sur-le-Mein	79
II. Les colonies d'Erlangen et de Schwabach, dans les anciennes principautés de Brandebourg-Baireuth et Brandebourg-Anspach.	219
III. Les Eglises réformées françaises dans le royaume de Saxe : à Dresde et à Leipsick	312
Capucin (Un) de Paris dénonçant les nouveaux catholiques.	227
Caumont la Force (Mort du maréchal de), en 1652. Ses derniers moments.. . . .	418
Cent vingt et un pasteurs (Liste de) envoyés par l'Eglise de Genève aux Eglises de France de 1555 à 1566.	72
Ce que devenaient les nouvelles catholiques entre les mains des convertisseurs. Déclaration manuscrite d'un frère augustin.	245

Correspondance.	2,444,261,369,497
<i>Convertis (Les)</i> au XVII ^e siècle d'après une physiologie « des plus fameux argotiers de ce temps. »	340
Confession de foi des Vaudois de Provence en 1543.	507
Chanson (Une) spirituelle d'Agrippa d'Aubigné, à rechercher. . . .	280
— (La) <i>O moine, il faut vous marier</i> , à rechercher.	<i>ibid.</i>
Chansons démonstrantes les erreurs et abuz du temps présent. Re- cueil de 1542, à rechercher	<i>ibid.</i>
Défense de la religion réformée, etc., par Gilbert Primerose. . . .	24,130,283
Dragonnades en Languedoc, etc.	4
<i>De jure magistratum</i> , etc. (Ce traité est-il d'origine allemande ou française ?)	379
Désert (Le culte protestant au), dévoilé dans une brochure anonyme en 1557.	93
Espagne (Jean d'), ministre de l'Eglise française de Londres. . . .	369
Est-il vrai que Calvin, avant de poursuivre Servet à Genève, l'ait dé- noncé à l'archevêque de Lyon ?	499
Exhortation aux fidèles protestants demeurés en France (1698 ?). . .	265
FRANCE PROTESTANTE de MM. Haag	4,444,443,257,495
— Liste des articles du tome IX et dernier	609
Faire l'école buissonnière (Origine de la locution).	43,272
Ferrières (Jean de), vidame de Chartres.	253
Fille noble enlevée à ses parents et jetée dans un couvent.	476
François de Salles a-t-il réellement essayé de séduire Théodore de Bèze, par l'offre d'une pension de la part du pape.	44,381
Huguenot (Etymologie et première apparition du mot)	43,422,266,378
Indulgences. Le produit de leur trafic a-t-il servi pour partie à doter une nièce du pape Léon X ?	277
La boîte à Perrette (La locution proverbiale de)	44,271,384
La vache à Colas (La chanson de).	7
<i>Le politique</i> (Quel est l'auteur du dialogue ?).	379
Lettres diverses de Martin Luther, traduites en français pour la pre- mière fois :	
— 4 ^e Depuis la rédaction des articles de Smalkalde jusqu'à sa mort (1537-1546).	24
Libéralités (Les) de Louis XIV, en faveur d'étrangers convertis. Bre- vet de pension au sieur Kuster, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.	92
« Livre de l'obéissance » (Un), dont il est parlé au milieu du XVII ^e siècle.	128
Lettres (Deux) écrites à l'abbé Raynal, sur l'histoire de la révoca-	

tion de l'Edit de Nantes, qu'il se proposait de publier . . .	232
I. Lettre première et questions sur les réfugiés français . . .	236
II. Lettre deuxième. Neuf questions	318
Lettres (Deux) de couvent à couvent, écrites de Paris pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, le jour même et le surlendemain, 24 et 26 août 1572, par Joachim Opser de Will, jésuite, sous-proviseur du collège de Clermont, à Paris, au R. P. Othmar, abbé de Saint-Gall, en Suisse.	284
Lettres de Michel Roset, de Morat, à Nicolas de Dispach, de Berne, sur la Saint-Barthélemy	76
— de Fénelon, demandant une pension du roi pour une jeune Anglaise convertie.	85
— de François et Louise de Coligny, et de Guy-Paul de Laval, réfugiés à Berne après la Saint-Barthélemy	132
— de Pierre Du Moulin à la duchesse de la Trémouille. . . .	136
— de Crespín, de Cantorbéry, à Vincent, ministre de la Rochelle	138
— de Paul Rabaut au pasteur Pradel.	483
— de Gal-Pomaret à Voltaire et réponse de Voltaire.	484
— du roi Henry III, à M. de Polastron la Hillière, gouverneur de Bayonne.	291
— écrite de Hollande en 1698 sur l'état des affaires des protestants de France	340
— de Théodore de Bèze au secrétaire d'Etat d'Angleterre Cécil. .	510
— d'André Rivet à la duchesse de la Trémouille.	511
— de M. de Flavigny, résident du roi, à M. de Sainte-Catherine. .	514
— de l'évêque d'Arles, M. de Grignan à l'agent général du clergé de France à Paris.	<i>ibid.</i>
Mélanges.	400, 245, 340, 487
Nouvelles de la Réforme allemande à la Cour de France en 1521. .	596
Numismatique antiprotestante des papes et des rois de France :	
1 ^{re} et 2 ^e partie	400, 121
3 ^e et 4 ^e partie.	488
— du règne de Louis XIV et médaillon de l'arc de triomphe de Montpellier.	421
Parpillot (Origine et signification du sobriquet de).	120, 275, 380
Portal (Le général), bienfaiteur de l'Eglise de Paris en 1573. . .	2
Protestants fugitifs, arrêtés et poursuivis devant le parlement de Grenoble.	297
Psautier (Un) du XVI ^e siècle (1577), avec musique de Pierre Santerre, Poitevin,	261

Questions et réponses.	7,422,266,378,499
Ramerupt (Famille de), expatriée en Suisse pour cause de religion au XVII ^e siècle	449
Rapport du trésorier de la Société sur les exercices 1857 et 1858.	367
<i>Recherches, etc., sur la réformation à la Rochelle</i> , par Philippe Vincent.	279
Registre du curé de Bernis (1677-1682). Abjuration de la demoiselle Diane de Verot.	374
Religionnaires. A quelle époque ce terme s'est-il introduit ?	381,276
Réforme (La) en Picardie, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, particulièrement dans le Vermandois, la Thiérache, le Laonnais, le Noyonnais et le Soissonnais, formant aujour- d'hui le département de l'Aisne (1525-1853). Avant-propos.	385
I. Réforme. Meaux (1512-1525)	388
II. Origine et fondation des Eglises du département de l'Aisne (1525-1562)	391
III. Etat des Eglises pendant les troubles religieux (1562-1598).	440
IV. Etat des Eglises sous l'Edit de Nantes (1598-1664)	420
V. Destruction des Eglises (1664-1685)	432
VI. Refuge (1685)	459
VII. Les Eglises sous la croix	517
VIII. Restauration des Eglises (1769).	556
IX. Réorganisation des Eglises en 1802	571
Appendice. Un livre du Désert (Boîte-à-Cailloux)	586
Notes	601
Roussel (Alexandre), pasteur du désert. Son martyre	478
Synode (Le dernier) national des Eglises réformées de France avant la révocation de l'Edit de Nantes. Rapport officiel du commis- saire du roi Collas de la Madelaine au 29 ^e et dernier synode national tenu à Loudun en 1659	445,262
Sotie (Une) du XVI ^e siècle à retrouver.	429
Soties (Deux) du XVI ^e siècle à rechercher.	278
Traité sur la messe, par Du Plessis-Mornay	430,282
Troisième jubilé séculaire du synode national constituant des Eglises réformées de France.	444
Versailles et les protestants de France jusqu'en 1789.	352
Wallerand-Poulain, fondateur de l'Eglise de Francfort-sur-Mein. Son lieu de naissance.	23,434

MÉMOIRES D'UN PROTESTANT

CONDAMNÉ AUX GALÈRES DE FRANCE POUR CAUSE DE RELIGION

Réimprimés d'après le Journal original de Jean Marteilhe de Bergerac

Publié à Rotterdam en 1757

Avec quatre gravures, par L. MOREL-FATIO

Un beau volume in-12. — Prix : 3 fr. 50 c.

Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze, depuis son origine jusqu'à nos jours, écrite d'après des documents complètement inédits, par J.-P. HUGUES, pasteur-président du Consistoire d'Anduze. 1 vol. in-8 de 845 p. (*Ouvrage terminé.*)
Prix : 7 fr. 50

BOSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX

DÉVOILÉ PAR UN PRÊTRE DE SON DIOCÈSE

EN 1690

DOCUMENT HISTORIQUE DEMEURÉ INCONNU ET D'UNE HAUTE IMPORTANCE
ACCOMPAGNÉ DE PIÈCES JUSTIFICATIVES

Brochure grand in-8 de 40 pages.

Prix : 1 fr. 50 c.

(1 fr. 60 c. par la poste, sur demande *franco.*)

LIBRAIRIE DE J. CHERBULIEZ, 10, RUE DE LA MONNAIE

MÉMOIRES INÉDITS

DE

DUMONT DE BOSTAQUET

GENTILHOMME NORMAND

SUR LES TEMPS QUI ONT PRÉCÉDÉ ET SUIVI LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES
SUR LE REFUGE

ET LES EXPÉDITIONS DE GUILLAUME III EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE

PUBLIÉS

PAR MM. CHARLES READ ET F^{CS} WADDINGTON

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE

1 vol. gr. in-8. 7 fr. 50 c.

Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie nouvelle.

Monographie de Dornholzhausen, colonie vaudoise en Allemagne, avec appendices, pièces justificatives et notes explicatives, par E. COUTHAUD, pasteur. Hombourg-ès-Monts, et à Francfort-sur-Mein, chez Heyder et Zimmer. In-8 de 184 pages.

Précis chronologique de l'Histoire des Vallées vaudoises, servant d'introduction à la *Monographie de Dornholzhausen, une de leurs colonies en Allemagne*, avec des notes et une carte des Vallées, par E. COUTHAUD. Hombourg, Louis Schick, libr. imp. In-8 de 78 pages.

Les Edifices religieux de la vieille Genève, par ANDRÉ ARCHINARD, pasteur. 1 vol. in-8 de 355 pages.

Le *Bulletin* paraîtra régulièrement à l'avenir.

Les abonnés qui sont en retard pour le paiement de l'année courante ou des années précédentes sont priés de se mettre immédiatement en règle.

Le numéro de mai ne sera adressé qu'aux personnes qui auront acquitté le montant de leur abonnement.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et tous les abonnements datent du 1^{er} janvier.

Les abonnements se payent d'avance, soit en timbres, soit en un mandat sur la poste au nom du trésorier. — Un reçu est envoyé, mais non affranchi, aux personnes qui en font la demande.

Toute notification de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes imprimées.

Les réclamations relatives aux numéros qui ne parviendraient point à leur date, ne seront plus accueillies une fois l'année terminée.

Adresser au trésorier de la Société, rue de Condé, n° 16, tout ce qui concerne le service et le paiement des abonnements, ainsi que les dons qui seraient faits en faveur de la Société.

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin*, lettres, documents, communications diverses, doit être adressé franco à M. Jules Bonnet, secrétaire, 174, rue de Rivoli.



The HF Group

Indiana Plant

095991 D 5 00



5/25/2007

